

LA

# BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

1885



VEVEY

F. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

---

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

---

A mes jeunes lecteurs.

1<sup>er</sup> JANVIER 1885.

Chers enfants, vous savez que plusieurs personnes ont des petits livres avec un texte imprimé pour chaque jour de l'année, et, de l'autre côté, une page blanche où elles aiment que leurs parents et leurs amis inscrivent leur nom à la date de leur jour de naissance. Peut-être quelques-uns de vous ont de ces livres.

J'en parcourais un, une fois, et, arrivant au nom d'une personne, je vis deux dates, distantes l'une de l'autre d'un assez grand nombre d'années. C'était pourtant bien la même personne. Pourquoi donc ces deux dates ? Comme je connaissais l'ami qui avait ainsi écrit son nom, je lui demandai l'explication de ce qui m'avait étonné, et il me dit : « La plus ancienne est la date de ma naissance naturelle, de mon entrée dans ce monde comme enfant d'Adam, pécheur et perdu ; la seconde est la date de ma

naissance spirituelle, de mon entrée dans la vie de Dieu par la grâce du Seigneur. » Si je ne vous cite pas les paroles tout à fait textuellement, je vous en donne le sens exact.

Eh bien, mes enfants, au commencement de cette nouvelle année qui s'ouvre pour nous sur la terre, je viens vous demander : « Pourriez-vous aussi écrire deux dates à votre nom ; l'une avec l'inscription *enfant de colère*, l'autre avec l'inscription *enfant de Dieu* ? » Ou bien ne pouvez-vous vous appliquer encore que la première désignation ? Vous savez qu'il n'y a pas de troisième inscription possible, entre les deux. On est l'un ou l'autre. Et quand on est devenu enfant de Dieu, on cesse à tout jamais d'être enfant de colère.

Mes chers enfants, mon vœu de nouvel-an pour vous, est double : pour les uns, c'est que 1885 soit la date de leur nouvelle naissance, et cela au jour le plus prochain, de sorte que si la date de votre première naissance était déjà écrite dans quelques livres de vos amis, vous puissiez aller leur dire : « Mon ami, rends-moi le livre, je veux y écrire la date de ce que Dieu a fait pour moi, en me faisant naître pour la vie éternelle. » Et ce ne sera pas sur la terre seulement que votre nom sera écrit, mais dans le ciel où personne ne pourra l'effacer. Mais hâtez-vous, jeunes amis, le jour de grâce tend à sa fin ; venez vite à l'appel de Jésus recevoir la vie. Demain il pourrait être trop tard.

Et pour vous, chers jeunes amis, qui connaissez Jésus comme votre Sauveur, qui pouvez déjà écrire dans les années écoulées, peut-être dans celle qui vient de passer, la date de votre nouvelle naissance, oh ! que vous êtes heureux ! Mon vœu pour vous est que vous vous attachiez de tout votre cœur à Celui qui vous a aimés, et que vous ayez à cœur de

marcher d'une manière digne de Lui, jusqu'à ce qu'il vienne. Et c'est bientôt. 1885 nous verra peut-être ravis à la rencontre du Seigneur, entrés dans la maison du Père pour être toujours avec Jésus. Et s'il tardait, peut-être quelques-uns de nous se seront-ils endormis en Lui? Oh! que le désir de nos cœurs soit de vivre tout entiers, chaque moment de notre vie, pour Lui, nous appliquant à Lui être agréables!

Votre ami A. L.

---

### Histoire de Marthe.

Sous beaucoup de rapports, Marthe pouvait être estimée heureuse. Elle avait des parents qui l'aimaient, plusieurs frères et sœurs, une bonne qui prenait bien soin d'elle, et beaucoup de jouets pour l'amuser. Mais une chose manquait, et c'est pourquoi je ne puis pas dire que Marthe fût tout à fait heureuse. Elle ne recevait aucune instruction. Ses parents étaient satisfaits d'elle, car elle se montrait une petite fille gaie et affectueuse; mais on lui laissait passer presque tout son temps à jouer et à faire ce qu'elle voulait.

Marthe avait dix ans, lorsqu'elle alla faire une visite à une tante qui habitait dans un village situé à quelque distance de chez ses parents. Elle devait rester là un certain temps. D'après ce que je vous ai dit de la manière dont Marthe était élevée, vous ne serez pas étonnés d'apprendre que la tante trouva sa petite nièce un peu embarrassante. A son âge, elle aurait dû déjà savoir comment être pour les autres un plaisir plutôt qu'une gêne, mais au lieu de

cela, elle était volontaire et se fâchait très fort quand elle ne pouvait faire ce qu'elle désirait. Malgré cela, Marthe avait d'elle-même une très bonne opinion, comme vous le verrez. Peut-être l'avait-on si peu réprimandée qu'elle s'était accoutumée à faire sa propre volonté, et ignorait jusqu'à quel point c'est une chose mauvaise ; sans doute aussi l'orgueil qui est même dans le cœur des enfants, l'aveuglait-il sur ses défauts, et lui faisait croire qu'il y avait en elle de bonnes choses.

Mais Dieu, le Dieu de toute grâce, avait des desseins d'amour envers cette petite fille. Que Dieu est bon de s'occuper ainsi d'un enfant méchant ou orgueilleux, et de faire luire sa lumière dans son cœur pour lui montrer ce qu'il est en réalité ! Quand la nuit est venue, de quoi avons-nous besoin ? D'une lampe pour dissiper les ténèbres. La parole de Dieu est la lampe qui brilla dans le sombre soir de la vie de Marthe ; car le soir de sa vie était arrivé, bien qu'elle n'y pensât guère et qu'elle n'eût que dix ans.

La tante de Marthe, la voyant si turbulente et si ignorante, l'envoya dans une petite école du village. La petite fille alla s'asseoir, toute fière, sur les bancs de l'école, car elle était bien mieux habillée que ses compagnes. Mais avait-elle quelque raison de s'enorgueillir de cela ? Ce qu'elle portait, elle l'avait reçu. Comment aurait été vêtue une petite fille ignorante comme elle, si elle avait dû gagner elle-même de quoi se vêtir ? Et eût-elle été vêtue comme une reine, elle n'aurait eu aucun motif d'en être fière :

Les lis des champs dans leur parure  
Et l'humble fleur dans la verdure  
Sont plus ornés que Salomon.

La brebis est-elle orgueilleuse de sa toison ou le ver à soie de sa couche dorée ? Et vous, petites filles, serez-vous vaines de porter leurs dépouilles ?



Vers la fin des leçons, une dame vint visiter les petites écolières. Elle s'assit au milieu d'elles et commença à leur raconter l'histoire d'Adam et d'Ève. Elle leur dit comment le péché avait commencé dans le jardin d'Éden, et comment il est maintenant dans tous les cœurs, de sorte que même les enfants sont tous pécheurs. La pauvre Marthe n'avait jamais entendu cette histoire connue de tant d'enfants bien moins âgés qu'elle. Elle fut fort irritée quand la dame dit que tous les enfants sont les mêmes, tous des pécheurs. Comme jamais auparavant elle n'avait été à l'école, elle ne savait comment on doit s'y conduire ; elle quitta donc sa place, et avec une figure rouge de colère, elle s'avança vers la dame et lui dit : « Vous ne me connaissez pas. A la maison, tout le monde m'appelle une bonne petite fille. Vous ne devez pas dire que je suis une pécheresse, car mon cœur est bon, je le sais. »

La dame répondit tranquillement à l'enfant irritée : « Dieu qui nous a faits, connaît nos cœurs mieux que nous. Voyons ce qu'il nous dit dans sa Parole. » Elle ouvrit sa Bible au chapitre III de l'épître aux

Romains, la tendit à Marthe et lui dit de lire le verset 23. En voyant cette grande fille de dix ans, elle ne supposait pas qu'elle ne savait pas encore lire, mais Marthe fut obligée d'appeler à son aide une des plus pauvres écolières qu'elle méprisait, et celle-ci lut : « *Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu.* »

Comme vous l'avez pu voir, Marthe avait été jusqu'alors une petite fille gâtée, ignorante et très sotte, mais elle se montra alors plus sage que bien d'autres. Aussitôt qu'elle eut entendu les paroles de la Bible, elle les crut comme étant la parole de Dieu à laquelle nul ne peut s'opposer. Elle avait eu assez peu de bon sens pour contredire la dame, mais maintenant elle ne pouvait rien dire, sa bouche était « *fermée,* » selon le verset 19 du même chapitre, et elle se trouva « *coupable devant Dieu.* » Elle commença à pleurer ; elle voyait s'évanouir toute sa bonté en laquelle elle s'était confiée, et elle ne savait que faire. La dame prit sur ses genoux la pauvre enfant, lui parla avec tendresse de l'amour du Seigneur Jésus et lui apprit ces paroles : « *Le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* »

(A suivre.)

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE RAPPELLE AU PEUPLE COMMENT L'ÉTERNEL  
L'A AMENÉ JUSQU'AU JOURDAIN

(Chapitres I à IV.)

LA MÈRE. — Tu m'as dit la dernière fois, ma chère Sophie, que tu aimerais que nous continuions ensemble l'histoire des enfants d'Israël. Nous commence-



rons donc aujourd'hui à nous entretenir de ce que Moïse leur dit et écrivit encore pour eux.

SOPHIE. — Je sais, maman, comment se nomme cet autre livre que Moïse a écrit ; c'est le Deutéronome. Mais je serai bien aise que tu me parles de ce que Moïse y dit aux enfants d'Israël

LA MÈRE. — Ce n'est pas seulement pour eux qu'il écrivit, mon enfant, mais aussi pour nous, « car toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction \* ; » et ce livre du Deutéronome renferme, pour nous, des leçons très importantes.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire ce que signifie ce mot « Deutéronome ? »

LA MÈRE. — Il veut dire répétition de la loi ; mais bien que nous y trouvions rappelées des choses rapportées dans les autres livres, ce n'en est point du tout la répétition pure et simple. L'Éternel avait un but tout spécial, en donnant ces instructions par Moïse à son peuple. Chaque livre de la Bible a un enseignement distinct ; aucun ne répète un autre. C'est comme les quatre évangiles. On trouve dans chacun des faits rapportés dans les autres, mais avec des détails particuliers. On voit tout de suite en les lisant que c'est bien l'histoire de la même personne, mais sous des points de vue différents. Je t'expliquerai peut-être cela une autre fois.

SOPHIE. — J'en serai bien aise, chère maman ; mais j'aimerais que tu me dises quelle instruction particulière Moïse donne aux enfants d'Israël dans le Deutéronome.

LA MÈRE. — Il était sur le point de quitter ce peuple qu'il aimait tant, et comme un père, avant de mourir, adresse à ses enfants ses dernières exhor-

\* Romains XV, 4.

tations, Moïse voulait rappeler encore une fois à Israël, la bonté dont Dieu avait usé envers lui et l'exhorter à obéir à l'Éternel. Moïse leur donne aussi, de la part de Dieu, des commandements relatifs à leur conduite dans le pays où ils allaient entrer, et insiste sur le fait que c'était seulement s'ils étaient obéissants que Dieu les y maintiendrait. De sorte qu'on peut dire que le Deutéronome est le livre de l'obéissance.

SOPHIE. — Où est-ce que Moïse dit et écrivit ses dernières paroles ?

LA MÈRE. — Dans les plaines de Moab, près du Jourdain. Il commença par rappeler qu'il ne fallait que onze jours pour aller d'Égypte en Canaan, et ils étaient à la fin de la quarantième année de leur long voyage dans le désert.

SOPHIE. — Je sais pourquoi ils avaient été si longtemps. C'est qu'ils avaient murmuré contre Dieu ; ils avaient eu peur des géants et des villes fortes, et n'avaient pas eu de confiance en Celui qui est plus fort que les géants et au-dessus des plus hautes murailles. Alors Dieu les a fait voyager dans le désert jusqu'à ce que tous ces hommes incrédules fussent morts.

LA MÈRE. — C'est bien cela, et maintenant l'Éternel avait donné à leurs enfants, devenus grands, la victoire sur Sihon, roi des Amorrhéens, et sur Hlog, roi de Basan, de sorte qu'ils pouvaient bien voir que Dieu était avec eux et qu'ils n'avaient rien à craindre. Moïse ensuite rappelle au peuple que ce fut l'Éternel qui leur avait dit de partir de la montagne d'Horeb pour aller se mettre en possession du pays de Canaan, et comment avant de partir, il avait établi des chefs et des juges sur eux pour lui aider, parce que les enfants d'Israël étaient devenus si nombreux.

SOPHIE. — C'est quand Jéthro, le beau-père de Moïse, vint le voir \*, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui ; et après cela, Moïse leur rappelle que les enfants d'Israël avaient demandé que l'on envoyât des espions pour reconnaître le pays de Canaan. C'était une marque d'incrédulité ; ils auraient dû marcher en avant avec confiance, puisque Dieu le leur avait dit. Aussi, quand les espions revinrent et leur dirent : « Le pays est bon, mais le peuple est fort, les villes ont de hautes murailles, et il y a là des géants, » ils murmurèrent et dirent : « C'est parce que l'Éternel nous haïssait, qu'il nous a fait sortir d'Égypte, afin de nous livrer entre les mains des Amorrhéens, pour nous exterminer. »

SOPHIE. — Oh ! qu'ils étaient ingrats et insensés, maman. Dieu, qui les avait tirés d'Égypte, leur avait fait traverser la mer Rouge, les avait nourris et désaltérés si merveilleusement, pouvait-il ne pas les aimer ?

LA MÈRE. — C'est ce que Moïse leur dit dans des paroles bien touchantes et propres à les encourager : « N'ayez point de peur. L'Éternel votre Dieu qui marche devant vous, combattra lui-même pour vous, selon tout ce que vous avez vu qu'il a fait pour vous en Égypte et au désert, où tu as vu de quelle manière l'Éternel ton Dieu t'a porté comme un homme porterait son fils, dans tout le chemin où vous avez marché. »

SOPHIE. — Oh ! que c'est beau, maman ! C'est comme si l'on voyait Dieu porter Israël dans ses bras, comme un enfant, pour qu'il ne lui arrive pas de mal.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et nous pouvons nous dire que son cœur est encore maintenant le même pour les siens \*\*.

\* Voyez Exode XVIII.

\*\* Voyez Jean X, 28, 29; Romains VIII, 31-39.

SOPHIE. — On ne comprend pas comment, en entendant de telles paroles, les Israélites ne furent pas remplis de confiance et de courage.

LA MÈRE. — C'est l'effet de l'incrédulité, mon enfant. « La parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, n'étant pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent \* . » Quand Dieu nous parle, il nous faut recevoir simplement ce qu'il nous dit, parce qu'il ne peut ni ne veut nous tromper. Et alors on est rempli de confiance et de force ; car le Seigneur Jésus dit : « Toutes choses sont possibles à celui qui croit \*\* . » Les Israélites ne crurent pas Dieu, malgré les bonnes paroles de Moïse, et l'Éternel jura qu'ils n'entreraient pas dans le pays de Canaan, et ils moururent au désert. Mais quant à leurs enfants, ils devaient entrer dans le bon pays, et, arrivés au terme de leur course, Moïse leur rappelle comment durant les quarante années de leur voyage, l'Éternel avait été avec eux et avait pris soin d'eux. « L'Éternel, ton Dieu, » dit-il, « t'a béni dans tout le travail de tes mains : il a connu le chemin que tu as tenu dans ce grand désert, et l'Éternel, ton Dieu, a été avec toi pendant ces quarante ans, et rien ne t'a manqué. » Ainsi, Dieu qui avait exercé le jugement sur les incrédules, avait montré sa fidélité envers leurs enfants.

SOPHIE. — J'aime, maman, à entendre Moïse dire : « L'Éternel, ton Dieu, » c'était leur assurer que Dieu était pour eux. Et n'est-ce pas, Dieu est aussi pour nous ? Quel bonheur \*\*\* !

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; et Dieu qui est pour nous, est aussi notre Père. C'est bien plus de le

\* Hébreux IV, 2.

\*\* Marc IX, 23.

\*\*\* Romains VIII, 31.

connaître ainsi que comme l'Éternel. Dieu qui avait pris soin d'Israël dans le désert, leur défendit de toucher aux pays qu'il avait donnés aux descendants d'Ésaü, aux Moabites et aux Ammonites, et de ne pas traiter ces peuples en ennemis. Au contraire, l'Éternel leur avait dit : « J'ai livré entre les mains Sihon, roi de Hesbon, Amorrhéen, avec son pays ; commence à en prendre possession, et fais-lui la guerre. Je commencerai aujourd'hui à jeter la frayeur et la peur de toi sur les peuples qui sont sous tous les cieus. » Ils obéirent, et « l'Éternel le leur livra ; » ils furent vainqueurs, bien que Sihon fut venu contre eux avec tout son peuple.

SOPHIE. — Ils n'avaient pas peur, n'est-ce pas parce qu'ils croyaient Dieu ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et l'apôtre Jean dit pour nous : « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir, notre foi \*. » Si nous croyons Dieu et nous confions en sa parole, toutes les difficultés s'aplaniront devant nous. Aussi voyons-nous qu'après cela, les Israélites défirent et tuèrent Hog, roi de Basan, qui était aussi venu contre eux avec tout son peuple. Ce Hog était un géant, dont on conserva le lit dans la ville de Rabba, sans doute comme une curiosité. Il avait quatre mètres et demi de longueur. Hog se vantait peut-être, comme Goliath, de sa force et de sa stature ; mais qu'était-il devant l'Éternel des armées ?

SOPHIE. — Rien, maman ; toute sa force n'était rien. Comme les enfants d'Israël devaient être encouragés, Dieu leur montrait qu'ils n'avaient à craindre ni géants, ni armées, ni murailles. Dieu était plus fort que tout cela.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant ; c'était la

\* 1 Jean V, 4, 5. Voyez aussi II, 14.

confiance qui animait David lorsqu'il disait : « L'Éternel est ma lumière et ma délivrance : de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force de ma vie : de qui aurai-je frayeur ? Quand une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait point \* . » Et le chrétien dit : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?... Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. » Le Seigneur Jésus a vaincu le monde et le diable, et en nous attachant à Lui, nous serons gardés contre tous nos ennemis et vainqueurs dans tous nos combats.

SOPHIE. — Quel bonheur, maman, d'être ainsi gardés par Jésus ! Cela me rappelle ce verset de cantique :

De tous nos ennemis il sait quel est le nombre,  
Son bras combat pour nous et nous délivrera.

Alléluia ! Alléluia !

Toute crainte, avec Lui, disparaît comme l'ombre.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; la puissance de Dieu garde ceux qui se confient en Lui \*\* .

(A suivre.)

## L'état éternel

QUAND LE FILS AURA REMIS LE ROYAUME  
A DIEU LE PÈRE

Il y a déjà longtemps, mes chers enfants, que j'ai commencé à vous raconter l'histoire merveilleuse du Fils de Dieu devenu un homme, depuis le moment

\* Psaume XXVII, 1-3.

\*\* 1 Pierre I, 5.

où, comme petit enfant, il naquit dans le monde et fut couché dans une crèche.

Nous l'avons suivi ensemble dans son humble chemin sur la terre, chemin d'amour et de sainteté, jusqu'à la croix où la méchanceté des hommes l'a cloué, et où il est mort pour nos péchés.

Ensuite, nous l'avons vu ressuscité, et montant au ciel, s'asseoir à la droite de Dieu, où il est maintenant couronné de gloire et d'honneur, et attendant que Dieu mette sous ses pieds ses ennemis et établisse son règne sur la terre.

Je vous ai parlé de ce règne de bonheur et de justice qui durera mille ans sur cette terre, mais qui aussi prendra fin.

Alors les derniers ennemis seront vaincus. Le diable sera jeté dans l'étang de feu et de soufre, et les morts, jugés devant le grand trône blanc, iront l'y rejoindre.

Un autre grand fait sera accompli, la MORT ne sera plus. Comme le dit l'apôtre Paul : « Le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort. » Pour le chrétien, mes enfants, la mort n'a plus de terreur ; c'est un ennemi vaincu. Mais il n'est pas encore aboli. Jusqu'à la fin des mille ans, il est là. Mais comme je vous l'ai dit, la *mort* sera aussi jetée dans l'étang de feu et de soufre. Elle ne sera plus. Elle n'était déjà plus pour les sauvés, elle ne sera plus pour les autres. Ils vivront, mais hélas ! loin de Dieu pour toujours, dans l'étang de feu et de soufre.

Mais qu'arrivera-t-il alors ? Les voies de Dieu seront terminées pour la terre et le ciel actuels, ils auront disparu. Le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme, aura accompli ce qui était dans les pensées de Dieu. Venu sur cette terre, il y a été obéissant jusqu'à la mort de la croix et est devenu le SAUVEUR. Venu pour régner sur Israël, il

a été rejeté, et Dieu l'a fait asseoir sur son trône dans le ciel et Lui a donné la domination universelle. Tout a été mis sous ses pieds et tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, se ploiera devant Lui. Mais après le jugement devant le grand trône blanc, son règne aussi prendra fin, il remettra le royaume au Père, et Lui-même sera aussi assujéti à Celui qui lui a assujéti toutes choses.

Qu'y aura-t-il alors ? La parole de Dieu nous le dit, mes enfants. Il y aura une nouvelle création. Dans la première création, Dieu avait d'abord fait et orné les cieux et la terre, puis il avait formé le premier homme pour y habiter.

Le ciel et la terre de la nouvelle création n'existent pas encore, mais le fondement en est posé. C'est Christ, le second homme, le nouvel homme. Et tous ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus font déjà partie de la nouvelle création, comme dit l'apôtre Paul : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées ; voici toutes choses sont faites nouvelles. » Le nouvel homme est créé selon Dieu en justice et sainteté de vérité, et le chrétien a revêtu le nouvel homme. Plus tard, les saints auront aussi des corps incorruptibles.

Ainsi, chose merveilleuse ! les futurs habitants de la création nouvelle sont formés d'avance. Mais il leur faut une nouvelle demeure. La terre et le ciel d'à présent auront disparu, alors Celui qui est assis sur le trône dira : « Voici, je fais toutes choses nouvelles, » et il fera en effet des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habitera, une terre appropriée à ces hommes justes et saints, faits selon l'image de Dieu et revêtus de corps incorruptibles.

C'est ce que l'apôtre Jean nous montre : « Je vis, » dit-il, « un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés,



et la mer n'est plus. » C'est donc quelque chose de tout nouveau, qui ne ressemblera en rien à la terre actuelle, dont les trois quarts sont recouverts par la mer.

Comment sera-t-elle, cette terre ? La parole de Dieu, mes enfants, qui nous décrit tout au long la création de la lumière, du firmament, et de ce qui couvre cette terre-ci, ne nous dit rien de ce qui distinguera extérieurement la nouvelle terre, je ne puis donc rien vous en dire. L'important, et ce que je sais avec une entière certitude, c'est que le bonheur de ceux qui y habiteront sera parfait.

Ce bonheur résultera de deux choses. La première, c'est l'absence du mal. Il n'existera pas sur cette terre nouvelle : la justice y habitera. Les premières choses sont passées. Ces premières choses, c'était le péché qui séparait de Dieu, la source du bonheur, c'était le tourment, l'angoisse, le trouble et la mort, fruits du péché. Mais tout cela aura disparu pour jamais. Là, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, la mort ne sera plus. Christ a ôté le péché, il a aboli la mort. S'il y a un souvenir des douleurs passées, l'amertume en sera effacée, les pleurs seront essuyés de leurs yeux par Dieu lui-même. Quelle tendresse, quel amour, de la part de Dieu ! Quelle ineffable jouissance pour les saints !

Une seconde chose constituera le bonheur, le bonheur suprême et indicible, c'est la présence de Dieu, Dieu lui-même : « Et j'ouïs, » dit Jean, « une grande voix venant du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux. » Sur cette terre bénie il n'y aura plus, comme aujourd'hui, de nations diverses, séparées par les langues, les coutumes, et hélas ! des haines profondes. Cela aussi est un fruit du péché. Il n'y aura plus, comme sur la terre millénaire, des Juifs distincts des autres

nations. Il y aura des hommes, des hommes saints, justes de la justice divine, avec lesquels Dieu prendra son plaisir, et ils seront tous son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu.

Sur la première terre, en Éden, Dieu venait visiter l'homme, mais n'habitait pas avec lui. Plus tard, sur la terre souillée, Dieu, dans sa grâce, daignait condescendre à venir sous la tente d'Abraham son ami, mais il ne demeurait pas avec lui. Au désert ou en Canaan, Dieu avait un sanctuaire où il habitait, mais il y restait caché, et c'était pour les Juifs seuls. Actuellement, par son Esprit, il habite dans les chrétiens et dans l'Église, mais le monde ne le connaît pas.

Sur la terre nouvelle, rien ne limitera la bénédiction, tous y auront part ; il y aura un seul peuple et Dieu avec eux, leur Dieu ; Dieu TOUT EN TOUS. Dieu habitera pour toujours avec eux, Lui le Dieu bienheureux, la source du bonheur. Une allégresse éternelle remplira leur cœur ; un ravissement ineffable dans la lumière, la sainteté, la justice et l'amour, sera leur partage.

Et quel sera le temple où, sur cette terre bienheureuse, Dieu habitera au milieu des hommes ? Il y a une chose, mes enfants, à laquelle Dieu a pensé de toute éternité, pour la gloire de son bien-aimé Fils ; elle se forme maintenant et durera éternellement, à part, céleste et distincte de tout : c'est l'Église et c'est elle qui sera l'habitation de Dieu sur la nouvelle terre.

Actuellement les saints sur la terre, édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, sont l'habitation de Dieu par l'Esprit. Quand Jésus vient, tous s'en vont avec Lui, réunis avec ceux qui sont morts en Lui, mais qui ressuscitent à sa venue. Ils ne cessent pas pour cela d'être l'habitation de Dieu ; c'est une

chose éternelle. Vous vous rappelez, mes enfants, ce que je vous ai dit de la sainte cité, qui est en même temps l'Épouse de l'Agneau, c'est l'Église. Jean nous la montre, après les mille ans du règne de Christ, quand il y a un ciel nouveau et une terre nouvelle. Elle n'a pas changé, elle n'est pas vieillie, elle est aussi jeune, aussi pure, aussi belle, qu'au commencement. « Je vis, » dit l'apôtre, « la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'après de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. » C'est là l'habitation de Dieu avec les hommes, où il déploie sa gloire à leurs yeux, d'où coule pour eux la bénédiction et le bonheur, et elle vient sur la terre, la terre nouvelle où la justice habite, afin que Dieu soit là, au milieu des hommes, son peuple. Le ciel et la terre sont ainsi réunis en Dieu pour toujours, dans une félicité sans fin. Et l'Église, vase de la gloire, reste pour l'éternité, le canal des bénédictions divines.

Mes chers enfants, nous ne pouvons rien imaginer de plus grand et de plus précieux que ces paroles : « Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes. » Tous les plans de Dieu sont accomplis, le désir de son cœur est satisfait : être avec les hommes selon sa nature sainte, et les rendre parfaitement heureux par sa présence. Et rappelons-nous bien que tout cela est le résultat de l'œuvre du Seigneur Jésus sur la croix. Il n'y a pas un seul de ceux qui seront sur cette terre heureuse qui ne s'y trouve en vertu du sang de Christ. L'Église, aussi, ne possède sa beauté sans tache et sa place bénie que parce que Christ l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle. A Lui toute gloire !

Et vous êtes invités, mes chers enfants, à venir prendre votre place dans cette gloire. Jésus dit : « A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement,

de l'eau de la vie. » « Que celui qui a soif vienne. »  
 Mais il faut aussi combattre et vaincre, et pour cela  
 Dieu nous donne sa force.

Hélas ! mes enfants, il y a une autre chose qui  
 demeurera pour l'éternité, et je ne puis faire autre-  
 ment que vous en parler, puisque la parole de Dieu  
 nous le dit. Cette chose terrible, c'est l'étang brûlant  
 de feu et de soufre, qui est la seconde mort. Là  
 seront pour toujours, loin du bonheur ineffable de la  
 présence de Dieu, les timides, les incrédules, tous  
 les menteurs..., tous ceux dont les péchés n'auront  
 pas été lavés dans le sang de Christ.

Où serez-vous ?

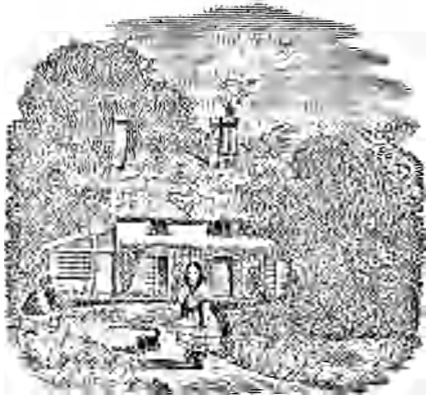
---

### La grande fête.

Enfants, il est une fête  
 Que, dans son immense amour,  
 Le Seigneur Jésus apprête  
 Au ciel, son heureux séjour.

Il ne veut pas que personne  
 Soit exclu du grand festin :  
 A celui qui vient, il donne,  
 Part à ce bonheur sans fin.

Chers enfants, à cette grâce,  
 Répondez d'un cœur joyeux,  
 Et venez prendre la place  
 Que Jésus vous offre aux cieux.



## Histoire de Marthe.

*(Suite et fin de la page 8.)*

Lorsque la dame revint une autre fois visiter l'école, elle fut toute contente de voir que Marthe répétait, avec sérieux, les versets qu'elle avait appris, et que sa conduite était meilleure. Elle était devenue obéissante et s'asseyait ou se tenait où on lui disait. Un jour, Marthe vit dans la main de la dame un livre de cantiques ; elle lui dit qu'elle aimerait beaucoup en avoir un et qu'elle avait de l'argent pour l'acheter.

— Mais vous ne savez pas lire, dit la dame.

— J'épellerai vers après vers, répondit Marthe, et ainsi je les apprendrai pour vous les répéter.

Marthe acheta donc un livre de cantiques, et peu de jours après, à la grande surprise de la dame,

elle put répéter, tout à fait bien, deux versets d'un cantique.

— Est-ce votre tante, ou quelqu'une des domestiques qui a choisi ce cantique pour vous ? demanda la dame.

— Non, dit Marthe, elles n'en savaient rien.

— Qu'est-ce donc qui vous l'a fait choisir ?

— Je l'aime, répondit l'enfant, parce qu'il parle du sang de Christ.

La dame s'étonnait, et, désirant savoir si l'enfant, peu de temps auparavant si ignorante, avait quelque juste idée du sens des mots, elle lui demanda : « Pourquoi aimez-vous entendre parler du sang de Jésus ? »

L'enfant répondit : « Parce que j'en ai besoin. Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit le premier jour que je suis venue à l'école, que le sang de Jésus purifie de tout péché ; et le second verset du cantique dit que Christ est l'Agneau céleste qui peut ôter le péché, et vous m'avez dit que Jésus est appelé l'Agneau de Dieu, parce qu'il a été immolé. »

Après cela, la dame pria beaucoup pour la petite Marthe, et Dieu lui-même, dans sa grâce, continua la bonne œuvre qu'il avait commencée dans le cœur de l'enfant.

Quelque temps après, comme Marthe n'était pas à sa place habituelle, la dame qui s'était beaucoup attachée à elle, et qui connaissait un peu sa tante ; alla demander la raison de son absence.

— Elle est allée chez ses parents, dit la tante, mais je l'attends dans une semaine et vous pouvez être sûre qu'elle retournera immédiatement à l'école, car elle y prend beaucoup de plaisir et surtout elle aime ce que vous lui enseignez. Je suis très heureuse, ajouta la tante, du changement que je trouve dans la conduite de ma nièce depuis qu'elle suit

cette petite école. Elle n'est, à beaucoup près, plus si difficile; rarement il lui arrive d'être désobéissante et volontaire; c'est ce qu'a remarqué aussi la servante qui prend soin d'elle. Elle semble vraiment une tout autre enfant. Tandis qu'on l'habille, elle parle souvent de vos leçons bibliques, et elle invite la domestique à chercher le pardon de ses péchés par Jésus-Christ.

La dame, qui aimait tendrement Marthe, fut bien heureuse et reconnaissante envers Dieu lorsqu'elle entendit ces choses, car elle était sûre que ce n'était pas son enseignement, ni celui que Marthe recevait à l'école, qui avait produit ce changement dans le cœur orgueilleux et dans la conduite indisciplinée de cette petite fille, mais que c'était l'enseignement de Dieu et la puissance de sa Parole.

Deux ou trois semaines se passèrent sans que Marthe revint à l'école; la dame retourna donc s'informer d'elle auprès de la tante. Elle la trouva plongée dans une profonde douleur. « Ma chère petite Marthe, » dit-elle, « a été enterrée hier. »

La dame fut bien surprise et très affligée, lorsqu'elle apprit cette triste nouvelle. « Racontez-moi, » dit-elle, « ce qui est arrivé ! »

— Je puis vous dire bien des choses propres à vous consoler, dit la tante au milieu de ses larmes.

Quand Marthe retourna à la maison, sa plus jeune sœur, la petite Lucie, n'était pas très bien. On pensait qu'elle s'était enrhumée, et comme on ne craignait rien de sérieux, on permit à Marthe, qui l'avait demandé, de passer la nuit avec sa petite sœur et même de partager son lit. Le jour suivant, Lucie allait beaucoup plus mal; le médecin dit que c'était la fièvre scarlatine et ordonna qu'elle fût séparée des autres enfants. Après quelques jours de souffrances, elle mourut. Marthe aussi avait pris la

maladie. Plusieurs fois elle demanda des nouvelles de sa petite sœur ; la bonne qui la soignait évita pendant quelque temps de lui répondre, mais Marthe, qui avait deviné la vérité, dit : « Je ne te le demanderai plus, ma bonne ; je sais que ma petite sœur est partie, mais elle est allée vers Jésus, car il aime les petits enfants ; il est mort pour eux. Je mourrai aussi, je pense. Je verrai bientôt Jésus, et alors je serai si heureuse ; tout à fait heureuse pour toujours. Sais-tu bien, ma bonne, que Jésus peut ôter tous tes péchés et t'en purifier parfaitement ? Demande-le-Lui, ma bonne. Peut-être que, quand je serai partie, tu auras à soigner d'autres petites filles, et j'aimerais que tu puisses leur parler de Jésus. »

Le père et la mère de Marthe voyaient leur enfant aller toujours plus mal ; ils se tenaient auprès de son lit et pleuraient. « Ma chérie, » lui dit son père, « que pourrais-je faire pour toi. » Marthe répondit aussitôt : « Prie le Seigneur Jésus, cher papa, et il te conduira aussi là où nous ne nous quitterons plus. »

Bientôt après, une personne qui avait de l'affection pour Marthe, entra dans la chambre : « Vous avez été bien bonne pour moi, » dit l'enfant mourante ; « mais avez-vous été bonne pour Dieu ? Votre cœur est méchant ; Jésus seul peut le purifier. »

Là se termina le récit de la tante ; c'est aussi la fin de l'histoire de Marthe sur la terre, car peu après avoir dit ces quelques paroles à ceux qui l'entouraient, elle s'en alla pour être toujours avec le Seigneur qui avait été si bon pour elle.

La dame retourna chez elle. Elle était bien triste en pensant qu'elle ne verrait plus la petite Marthe à l'école, mais elle était en même temps réjouie par tout ce qu'elle avait entendu, et en pensant que l'enfant était heureuse pour toujours. Quelques jours



plus tard, elle reçut une lettre des parents de Marthe, la remerciant de tout ce qu'elle avait enseigné à leur chère petite fille et lui demandant de leur procurer plusieurs livres de cantiques comme celui de Marthe, afin que chacun de ses frères et sœurs pussent en avoir un pour apprendre les hymnes, et se rappeler les simples enseignements de leur sœur.

Ainsi peut-être le même fleuve de grâce auquel Marthe s'était désaltérée et qui l'avait rendue heureuse, coula et rafraîchit aussi le cœur de ses parents et de ses frères et sœurs.

Êtes-vous venus à Jésus, chers jeunes amis? Avez-vous écouté la tendre voix de son amour qui vous invite? Vous avez un mauvais cœur comme Marthe; comme elle, connaissez-vous Celui dont le sang purifie de tout péché et qui seul peut vous introduire au ciel?

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE RAPPELLE AU PEUPLE COMMENT L'ÉTERNEL  
L'A AMENÉ JUSQU'AU JOURDAIN

(Chapitres I à IV.)

LA MÈRE. — Après avoir rappelé aux enfants d'Israël les victoires que l'Éternel leur avait donné de remporter sur Sihon et sur Hog, et comment il avait donné leur pays aux deux tribus de Ruben et de Gad et à la demi-tribu de Manassé, Moïse fait souvenir ces derniers qu'ils devaient aider leurs frères à conquérir le pays de Canaan, et en même temps il encourage Josué qui devait conduire le peuple : « Tes yeux ont vu ce que l'Éternel a fait à ces deux rois, lui dit-il; l'Éternel en fera de même à

tous les royaumes vers lesquels tu vas passer. Ne les craignez point ; car l'Éternel, votre Dieu, combat pour vous. »

SOPHIE. — Est-ce que cela ne faisait pas de la peine à Moïse de préparer ainsi le peuple et Josué à entrer dans le bon pays, et de se dire que lui n'y entrerait pas ?

LA MÈRE. — Oh ! sans doute. Il avait dans son cœur un ardent désir de voir les merveilles que Dieu allait accomplir et le beau pays qui serait le partage de son peuple.

SOPHIE. — Mais l'Éternel lui avait dit qu'il n'y pouvait entrer.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; malgré cela, Moïse demande grâce à l'Éternel. Il avait confiance en Lui et versait dans le cœur de Dieu ce qu'il avait dans le sien. C'est là ce que nous pouvons toujours faire ; comme l'apôtre le dit : « En toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications\* . »

SOPHIE. — Comment est-ce que Moïse demanda à l'Éternel de pouvoir entrer dans le pays de Canaan ?

LA MÈRE. — Il lui dit : « Seigneur Éternel ! tu as commencé de montrer à ton serviteur la grandeur et ta main forte... Que je passe, je te prie, et que je voie ce bon pays qui est au delà du Jourdain, cette bonne montagne et le Liban. »

SOPHIE. — Et qu'est-ce que Dieu lui répondit ? Pouvait-il lui accorder sa demande ?

LA MÈRE. — L'Éternel lui dit : « C'est assez, ne me parle plus de cette affaire. » Dieu ne pouvait revenir sur ce qu'il avait prononcé contre Aaron et Moïse, quand ceux-ci ne l'avaient pas glorifié devant le peuple \*\*. Les Israélites pouvaient voir qu'il exé-

\* Philippiens IV, 6.

\*\* Voir Nombres XX, 12.

cutait sa sentence, même sur ses plus chers serviteurs quand ils avaient manqué, et ainsi le peuple devait avoir de la crainte.

SOPHIE. — Je plains beaucoup ce pauvre Moïse, maman, mais je vois comme c'est une chose sérieuse de ne pas obéir à Dieu. Et cependant Dieu aimait Moïse.

LA MÈRE. — Certainement, mais justement parce que Dieu aime les siens, il les châtie. C'est ce que l'apôtre dit : « Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage quand tu es repris par Lui ; car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agréé. » Et il ajoute : « Il nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté \* . »

SOPHIE. — Est-ce que Moïse ne fut pas bien attristé ?

LA MÈRE. — Moïse se soumit à Dieu sans murmure, mon enfant. Il était sûr que Dieu agissait pour le mieux ; car il connaissait le cœur de Dieu pour lui. Mais l'Éternel voulait lui donner une consolation. Il le fit monter sur la montagne voisine et lui montra tout le pays que le peuple allait posséder. Mais Dieu avait de meilleures choses encore en réserve pour son cher serviteur.

SOPHIE. — Lesquelles, chère maman ?

LA MÈRE. — Ne te rappelles-tu pas une occasion où il est parlé de lui dans les évangiles ?

SOPHIE. — Oui, maman. Quand le Seigneur Jésus fut transfiguré sur la montagne, Moïse et Élie apparurent en gloire avec Lui \*\*.

LA MÈRE. — Et cela ne vaut-il pas mieux que le pays de Canaan ?

\* Hébreux XII, 5-11.

\*\* Luc IX, 30, 31.

SOPHIE. — Oh ! certainement, maman. Être avec Jésus dans le ciel, vaut mieux que tous les plus riches pays du monde. Cela me rappelle un cantique que nous chantons quelquefois à l'école du dimanche :

Il est un pays magnifique,  
 Sans péché, douleur, ni chagrin,  
 Où des élus le saint cantique  
 Vers l'Agneau montera sans fin.

C'est le pays de la lumière,  
 Du vrai repos et de la paix ;  
 C'est là, sur cette heureuse terre,  
 Que nous vivrons tous à jamais.

C'est le pays de la promesse,  
 Où Jésus nous introduira ;  
 Où notre cœur plein d'allégresse  
 Avec amour le servira.

LA MÈRE. — Pussions-nous contempler par la foi cette patrie céleste, mon enfant. Ce qui en fait la gloire et la beauté, c'est, en effet, la présence de notre précieux Sauveur. Continuons maintenant à voir ce que Moïse dit aux enfants d'Israël. Avant tout, il leur recommande d'écouter, de garder et de pratiquer ce que l'Éternel leur prescrit, s'ils veulent jouir de sa bénédiction.

SOPHIE. — C'est aussi ce qui nous est recommandé, n'est-ce pas, chère maman ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Le Seigneur Jésus disait : « Bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent\* ». Et nous avons de plus forts motifs encore que les Israélites, pour écouter et garder cette Parole, car nous connaissons l'amour de Dieu et de Jésus. Aussi ce tendre Sauveur nous dit-il : « Si vous m'aimez, gardez mes

\* Luc XI, 28.

commandements \* . » Les Israélites étaient tenus d'observer la loi pour vivre, et ils se trouvaient sans force. Mais pour nous, Dieu commence par nous donner la vie pour connaître son amour, et puis il nous communique la force par son Saint-Esprit, pour que nous puissions obéir \*\*. Nous serions bien coupables de ne pas garder sa Parole. Jésus dit encore : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. » Si nous l'aimons, c'est qu'il nous a aimés le premier, et alors tout notre bonheur ne sera-t-il pas de faire ce qui lui est agréable \*\*\* ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman ; je le désire de tout mon cœur.

LA MÈRE. — Moïse dit aussi aux enfants d'Israël : « Vous n'ajouterez rien à la parole que je vous commande et vous n'en retrancherez rien. » La parole de Dieu est pleinement suffisante pour nous instruire des pensées de Dieu et nous conduire dans la vie, de sorte que nous n'avons rien à y ajouter, et elle ne renferme, non plus, rien d'inutile que l'on puisse retrancher. Chaque chose y a sa place et son importance, bien que notre intelligence bornée puisse ne pas le comprendre. Et pratiquer ainsi ce que l'Éternel leur commandait, devait rendre les Israélites sages et intelligents, même aux yeux des autres peuples.

SOPHIE. — C'est aussi comme cela que nous sommes rendus sages, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu dit : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce

\* Jean XIV, 15.

\*\* Lisez 1 Jean IV, 8-10, 13 ; V, 1, 2.

\*\*\* Lisez 1 Jean IV, 19 ; 2 Corinthiens V, 9, 14, 15.

sera en y prenant garde selon ta parole \* . » Après avoir ainsi recommandé aux Israélites d'écouter et de pratiquer ce que Dieu leur commandait, Moïse leur rappelle une autre chose.

SOPHIE. — Laquelle, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est qu'au jour où ils se tinrent devant l'Éternel, à Horeb, au bas de la montagne qui était brûlante de feu jusqu'au milieu du ciel, avec des ténèbres, une nuée et l'obscurité, l'Éternel leur parla du milieu du feu ; mais ils ne virent aucune forme ; ils entendirent seulement une voix.

SOPHIE. — Pourquoi est-ce que Moïse leur rappelle cela d'une manière si expresse, chère maman ?

LA MÈRE. — D'abord pour leur faire bien comprendre que la parole de Dieu qu'ils avaient entendue leur suffisait, et ensuite, pour qu'ils n'eussent pas la pensée de vouloir représenter Dieu sous une forme quelconque. Et Dieu leur recommande, non seulement de ne se faire aucune image taillée, ni d'homme, ni d'animal, pour les adorer, mais aussi de ne point se prosterner devant le soleil, la lune et les étoiles, comme les autres peuples.

SOPHIE. — Quelle chose étrange, maman, que les hommes aient pu ainsi oublier Dieu, et adorer même des bêtes !

LA MÈRE. — Cela montre bien l'aveuglement de leur cœur causé par le péché. L'apôtre dit : « Ce qui se peut connaître de Dieu est manifesté parmi eux... savoir sa puissance éternelle et sa divinité... mais ils devinrent vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres : se disant sages, ils sont devenus fous \*\* . »

\* Psaume CXIX, 9.

\*\* Romains I, 19-24.

SOPHIE. — Mais les enfants d'Israël qui avaient entendu l'Éternel leur parler, n'auraient jamais dû tomber dans l'idolâtrie.

LA MÈRE. — C'est pourtant ce qu'ils firent, tu le rappelles. Ils dressèrent un veau d'or, très peu de jours après que Dieu leur avait parlé du milieu du feu et devant la montagne de Horeb même. Et maintenant, c'est à leurs enfants que Moïse adresse de nouvelles exhortations pour les mettre en garde et les menacer de la colère de l'Éternel, s'ils adoraient des idoles. Il leur dit : « Si vous vous corrompez et que vous fassiez quelque image taillée ou la ressemblance de quelque chose que ce soit... l'Éternel vous dispersera entre les peuples. »

SOPHIE. — C'est ce qui est arrivé, maman. Les pauvres Juifs sont dispersés partout.

LA MÈRE. — Oui, Sophie; ils ont été chassés de la terre de Canaan à cause de leurs idolâtries; Moïse, ou plutôt Dieu qui parlait par Moïse, le prévoyait bien, mais aussitôt il ajoute une promesse de grâce : « De là tu chercheras l'Éternel, ton Dieu, et tu le trouveras, si tu le cherches de tout ton cœur et de toute ton âme. Dans la détresse, et lorsque toutes ces choses t'auront atteint, à la fin des jours, tu retourneras à l'Éternel, ton Dieu, et tu écouteras sa voix. Car l'Éternel, ton Dieu, est un Dieu miséricordieux; il ne t'abandonnera pas et ne te détruira pas; et il n'oubliera pas l'alliance de tes pères, qu'il leur a jurée. » Et le temps approche où Israël se retournera ainsi vers l'Éternel, son Dieu.

SOPHIE. — J'aime toujours à me représenter ce temps-là, chère maman, où le pauvre peuple juif reconnaîtra Jésus pour son Roi. Je me rappelle cette poésie que tu m'as lue, quand nous avons parlé de la Genèse. C'est de Jacob bénissant ses fils qu'il est parlé :

Alors il tressaille et s'écrie :  
 « Éternel ! j'attends ton salut ! »  
 Il connaît la grâce infinie  
 Qui conduit tout au divin but.

Il voit de loin le Roi de gloire,  
 Le Christ, autrefois rejeté,  
 Qui vient jouir de sa victoire  
 Avec son peuple racheté.

LA MÈRE. — Moïse termine cette partie de son discours en disant au peuple : « Sache donc aujourd'hui, et médite en ton cœur, que l'Éternel est Dieu dans les cieus en haut, et sur la terre en bas ; il n'y en a point d'autre. Et garde ces statuts et ces commandements que je te commande aujourd'hui, afin que tu prospères. »

SOPHIE. — Cela devait faire bien de l'impression sur leur cœur d'entendre ce vénérable serviteur de Dieu les exhorter ainsi. Il les aimait tant.

LA MÈRE. — Peut-être bien sur le moment furent-ils touchés. Mais, hélas ! mon enfant, le cœur naturel n'a que des impressions passagères. « Votre piété, » disait le prophète Osée aux Israélites de son temps, « est comme une nuée du matin, comme une rosée du matin, qui s'en va \* . » Nous avons besoin d'une nouvelle nature et de la grâce à chaque moment, pour marcher dans l'obéissance, et c'est alors seulement que nous jouissons de la présence de Dieu. Jésus disait à ses disciples : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui \*\* . »

SOPHIE. — C'est bien beau, chère maman, que

\* Osée VI, 4.

\*\* Jean XIV, 23.



Dieu, le Père et le Fils, viennent demeurer chez nous. On ne saurait être malheureux alors. Combien Dieu nous aime !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, il nous aime et prend son plaisir en nous, à cause de son Fils. Nous lui sommes agréables « dans le Bien-aimé. »

Après avoir dit toutes ces paroles, Moïse sépara trois villes en deçà du Jourdain, pour être des cités de refuge, afin de montrer, dès ce moment-là, que Dieu prenait possession du pays donné aux tribus de Gad et de Ruben et à la demi-tribu de Manassé.

(A suivre.)

### Quelques traits des mœurs et coutumes bibliques.

#### LE PAIN.

Chers enfants, j'ai pensé qu'il vous serait intéressant et en même temps utile pour vous faire comprendre mieux beaucoup de passages de la Bible, d'avoir certains détails sur les mœurs et les coutumes des peuples dont il est parlé dans les saints livres. Dans ce but je vous communiquerai quelques parties d'un livre que j'ai lu, renfermant des entretiens, sur ce sujet, entre une tante et ses neveu et nièce.

LA TANTE. — J'ai reçu ce matin, mes enfants, quelque chose d'un pays très éloigné et qui, je crois, vous intéressera. Une de mes amies qui habite la Syrie m'a envoyé un des pains que mangent dans ce pays lointain les gens de la campagne. Ce n'est pas seulement intéressant parce que cela vient de loin, mais c'est sans doute la même espèce de pain que celle dont il est si souvent parlé dans la Bible.

MARIE. — Oh ! tante, veux-tu nous le montrer ?

LA TANTE. — Je veux bien. Le voici.

CHARLES. — Quel singulier pain ! On dirait une feuille de gros carton roulé.

LA TANTE. — Oui ; on l'a roulé ainsi pour l'expédier plus facilement. Déroulez-le, et vous le verrez sous sa forme ordinaire.

CHARLES. — Je vois, tante. C'est tout plat comme une mince galette. Comme il se casse aisément !  
Pouvons-nous en avoir un petit morceau ?

LA TANTE. — Certainement. Goûtez-en. Le trouvez-vous bon ?

MARIE. — Pas autant que le nôtre, tante. Est-ce que tout le pain dans ce pays-là ressemble à celui-ci ?

LA TANTE. — Non. L'amie qui me l'a envoyé m'écrit : « Nous avons un pain délicieux, beaucoup plus pur et plus nourrissant que celui que l'on mange en Angleterre. Il est fait de fleur de farine et cuit en miches de deux sortes. Les unes ont à peu près trois centimètres d'épaisseur. Nous les fendons en deux et les faisons griller. Les autres ne sont pas la moitié aussi épais et tout creux intérieurement. » Mais, continua la tante, je ne pense pas que le pain que vous avez sous les yeux, soit celui que l'on mange dans les villes de la Terre sainte. On le fait surtout à la campagne, chez les pauvres gens et chez les Arabes qui, voyageant sans cesse, ont besoin de faire le pain d'une manière expéditive. Celui-ci vient des montagnes de la Palestine, et est semblable, très probablement, à celui que l'on faisait du temps d'Abraham.

CHARLES. — Je comprends maintenant pourquoi, dans la Bible, il est toujours question de « rompre le pain » et non de le couper \*. On n'aurait pas la

\* Lisez Ésaïe LVIII, 7 ; Jérémie XVI, 7.

pensée de couper un pain comme celui-ci. Nous lisions l'autre jour, Marie et moi, l'histoire des cinq mille hommes nourris par le Seigneur avec cinq pains et deux poissons, et il est dit qu'il rompit les pains \*. Marie pensait que c'est parce qu'ils n'avaient pas de couteaux dans ce temps-là.

MARIE. — Je vois maintenant que ce n'était pas nécessaire, quand bien même ils avaient des couteaux.

LA TANTE. — Vous vous rappelez aussi que le Seigneur, la nuit où il fut livré, et où il institua la Cène en souvenir de ses souffrances et de sa mort pour nous, prit un pain et le rompit, et le distribua à ses disciples en leur disant : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous \*\*. » C'est pour cela que la Cène est nommée dans les Actes « la fraction du pain \*\*\*. »

MARIE. — Oui, on comprend mieux toutes ces expressions quand on voit ce pain. Mais, tante, il me semble que les usages ne changent pas dans ces pays-là, tandis que chez nous, on invente chaque jour quelque chose de nouveau.

LA TANTE. — C'est vrai, Marie. On mange, on se vêt, on se loge, on se couche en Orient, comme on le faisait il y a des milliers d'années. Ils ne semblent pas désirer apprendre rien de nouveau.

CHARLES. — Alors, je pense qu'ils ont aussi une autre manière de faire la farine. Ici, nous avons pour moudre le grain, de grands bâtiments avec des meules et des roues que font mouvoir l'eau ou la vapeur. Et je sais que dans quelques pays, c'est le vent qui fait tourner de grandes ailes pour mettre en mouvement les meules.

LA TANTE. — Eh bien, là, ils moulent encore,

\* Matthieu XIV, 19. — \*\* Luc XXII, 19. — \*\*\* Actes II, 42; XX, 7.

comme autrefois, le grain avec de petits moulins à bras composés de deux pierres (la meule de dessus et celle de dessous), qui s'adaptent exactement ensemble. Au moyen d'une poignée fixée verticalement dans la meule de dessus \*, on la fait tourner sur celle de dessous qui reste fixe, et qui est faite d'une pierre très dure \*\*. Le grain se verse par une ouverture pratiquée dans la meule supérieure, et il est broyé par le mouvement circulaire imprimé à celle-ci. C'est un ouvrage long et pénible qui a été de tout temps, particulièrement, le lot des femmes captives \*\*\*; nous lisons cependant que Samson \*\*\*\* fut employé à ce labeur. C'était peut-être une humiliation de plus infligée par ses ennemis. Pendant la terrible révolte des cipayes, aux Indes, de délicates dames anglaises faites prisonnières, furent obligées de se soumettre à ce dur travail.

CHARLES. — Ne penses-tu pas, tante, que c'est ainsi que l'on moulait autrefois le grain en Europe?

LA TANTE. — Sans doute, et il n'y a que peu de temps encore, on aurait pu trouver ce genre de moulins dans des endroits reculés des montagnes d'Écosse.

MARIE. — Quand il n'y a pas de femmes captives, ce sont les femmes de la maison qui moulent le blé, n'est-ce pas? Je me rappelle que le Seigneur a dit : « Deux femmes moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée \*\*\*\*\*. »

LA TANTE. — En effet; et voici ce qu'écrit à ce sujet quelqu'un qui a habité la Palestine durant plusieurs années. C'était à Lydd (Lydde près de Joppe, Actes IX, 38). « Deux femmes sont assises sur un grand morceau de grosse toile, devant la porte de leur

\* Deutéronome XXIV, 6, dans la nouvelle version. —

\*\* Job XLI, 15. — \*\*\* Ésaïe XLVII, 2. — \*\*\*\* Juges XVI, 21.

— \*\*\*\*\* Luc XVII, 35.

maison, moulant le grain avec un moulin à bras... Elles sont placées l'une en face de l'autre, tenant la poignée par laquelle on fait tourner la pierre de dessus sur l'autre. L'une d'elles ne la tient que d'une main, versant de l'autre le grain par un trou pratiqué dans la pierre supérieure que l'on nomme « rekkab » (coureur) en arabe, comme autrefois en hébreu. Les femmes seules moulent ; je ne me rappelle pas avoir jamais vu un homme occupé à cet ouvrage. » Ces moulins étaient un ustensile absolument nécessaire dans les ménages, aussi l'Éternel, par la bouche de Moïse, avait dit : « On ne prendra point en gage les deux meules, ni la meule tournante, car ce serait prendre en gage la vie \* . » Le même voyageur dit aussi : « Depuis cet endroit (Lydd), à travers le sud de la Philistie, nous ne cesserons d'entendre à chaque village ou camp d'Arabes que nous rencontrerons, le bourdonnement des moulins, matin et soir, et souvent fort avant dans la nuit. J'aime ce bruit ; il endort comme le chant d'une mère berçant son enfant, et quand on arrive, il vous parle de bienvenue et de repos. » On comprend, en lisant cela, qu'en parlant de la désolation du pays d'Israël, le prophète dit : « Je ferai périr du milieu d'eux... le bruit des meules \*\* . »

MARIE. — Sais-tu, tante, si le blé en Syrie est le même que le nôtre ?

LA TANTE. — La Palestine semble avoir été de tout temps un pays fertile en grain, comme l'Égypte. On dit qu'il n'est pas rare d'y voir encore « sept épis » sortant d'une seule tige \*\*\*. Les espèces de grains les plus ordinaires sont le froment et l'orge. Le grain rôti que Booz donna à Ruth \*\*\*\*, était du grain cueilli

\* Deutéronome XXIV, 6. — \*\* Jérémie XXV, 10. —  
\*\*\* Genèse XLI, 5. — \*\*\*\* Ruth II, 14.

avant l'entière maturité et grillé ou séché dans l'épi. On le mangeait sans autre préparation.

MARIE. — Je me rappelle que les disciples de Jésus, passant par les blés et ayant faim, cueillirent des épis qu'ils froissaient dans leurs mains pour en faire sortir les grains qu'ils mangeaient.

LA TANTE. — La loi de Moïse le permettait ; aussi les pharisiens accusaient-ils seulement les disciples de l'avoir fait le jour du sabbat \*.

CHARLES. — Est-ce qu'on préparait le pain comme le nôtre ?

LA TANTE. — On avait des pains avec du levain et des pains sans levain. Ces derniers se faisaient pour des besoins immédiats. On le voit, par exemple, quand Lot reçoit les anges ; quand les Israélites quittent l'Égypte en hâte, avant d'avoir pu faire lever la pâte \*\*. Pour le service du tabernacle, on n'employait aussi que des gâteaux et des pains sans levain, parce que le levain dans l'Écriture est toujours le type de quelque chose de mauvais et de corrupteur \*\*\*. Les pains ordinaires de froment ou d'orge étaient très peu épais et de forme circulaire. (Juges VII, 13.) Le nom qu'on leur donnait veut dire « cercle. »

CHARLES. — Peux-tu aussi nous dire, tante, si l'on avait, pour cuire le pain, des fours comme ceux de nos boulangers ?

LA TANTE. — Je ne vois pas qu'il soit question de fours à pain dans la Bible. Aujourd'hui, dans les villes d'Orient, on trouve des fours publics comme les nôtres. Mais les Arabes en emploient de porta-

\* Luc VI, 1 ; Deutéronome XXIII, 25.

\*\* Genèse XIX, 3 ; Exode XII, 34, 39. Voyez aussi Juges VI, 19, et 1 Samuel XXVIII, 24.

\*\*\* 1 Corinthiens V, 6 ; Galates V, 9.

tifs, curieux de forme, et tels étaient probablement ceux dont se servaient les Israélites et les Égyptiens. C'est une espèce de grande cruche d'environ un mètre de haut, que l'on chauffe fortement en y brûlant du bois ou des herbes sèches. Ensuite, on la vide et on y place les pains. On la ferme et on la recouvre de cendres brûlantes, et les minces galettes de pain y sont bientôt cuites. Quelquefois on les cuit sur des pierres plates fortement chauffées. (1 Rois XIX, 6.)

Je vous dirai maintenant ce que j'ai entendu raconter par une personne qui, dernièrement, a passé trois mois d'hiver au Liban. Voici comment les pauvres gens y font leur pain : une jeune fille pétrit un peu de farine avec de l'eau et en fait une boule qu'elle jette d'une main dans l'autre d'un mouvement régulier. Quand la pâte est prête, elle la passe à une vieille femme (car c'est aux très vieilles femmes seulement qu'il appartient de *finir* le pain). Celle-ci l'étend et l'aplatit jusqu'à ce qu'elle soit assez mince pour qu'on puisse voir le jour à travers. Ensuite, on la met sur une espèce de coussin, semblable à un tabouret pour les pieds, et on la place devant le feu.

MARIE. — Est-ce que ce voyageur a raconté autre chose de son séjour chez ces gens ?

LA TANTE. — Oui ; il a donné le récit d'un repas syrien auquel il assistait. C'était chez de très pauvres gens, qui n'avaient pas grand' chose à offrir. Il n'y avait ni assiettes, ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillers. Le pain sert de tout. On en prend un morceau, et l'on forme une espèce de cuiller en relevant les bords. Vienne alors un plat de riz, chacun y plonge sa cuiller en pain, la remplit, et met le tout dans sa bouche. On recommence à chaque bouchée. A la fin apparut un mets fait de jus de raisin et semblable à de la mélasse. L'une des femmes, voyant que

le voyageur le trouvait bon, fit avec son pain une cuiller, la trempa dans la mélasse, et la lui présenta à la bouche. Le voyageur l'ouvrit aussitôt pour la recevoir, sachant que c'était une marque d'amitié et qu'il aurait fait de la peine en refusant.

MARIE. — Je n'aurais pas du tout aimé cela.

LA TANTE. — En recevant ainsi cette bouchée, le voyageur pensa à cette promesse de Dieu à son peuple : « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai » (Psaume LXXXI, 10), et il en comprit mieux le sens. Il pensa aussi, mes enfants, à cette scène solennelle qui se passa à Jérusalem, dans la chambre haute où les douze apôtres étaient à table avec leur Maître, pour ce dernier repas de Pâque qu'il avait si ardemment désiré manger avec eux avant de souffrir. Ce précieux Sauveur ayant dit : « L'un de vous me trahira, » ils commencèrent à s'entre-regarder avec angoisse. Et Jésus, sur la demande de Jean : « Seigneur, lequel est-ce ? » répondit : « C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. » Et ayant trempé le morceau, il le donna à Judas Iscariot. Il donna au traître cette dernière marque d'affection, comme pour faire appel au cœur de celui qui avait été plus de trois ans avec Lui et avait pu apprendre à connaître tout son amour. Mais Judas y fut insensible. Satan entra en lui et il sortit pour trahir son Maître\*.

Les enfants restèrent un moment silencieux, puis remercièrent avec affection leur tante qui leur promit de leur parler, une autre fois, des coutumes de la Bible.

\* Lisez Luc XXII, 3-23 ; Jean XIII, 1-3.



## Mœurs et coutumes bibliques.

### II

#### LE BLÉ ET LES CHAMPS DE BLÉ.

MARIE. — De quoi nous parleras-tu ce soir, chère tante ?

LA TANTE. — Je voudrais d'abord vous lire encore quelques lignes du voyageur dont je vous ai parlé l'autre fois. Écoutez ce qu'il écrit : « C'est dans le temps de la moisson que l'on prépare du grain rôti. Voici comment on s'y prend : on coupe les meilleurs épis avec leurs tiges et on les lie en de petits faisceaux ; puis on les expose à la flamme d'un feu d'herbes sèches et d'épines, jusqu'à ce que la balle soit presque entièrement brûlée. Le grain est ainsi suffisamment rôti pour être mangé, et c'est un mets favori dans le pays. Souvent quand nous voyagions durant la moisson, mes muletiers faisaient rôtir le soir les épis qu'ils avaient arrachés en passant près des champs. On ne regarde point du tout cela comme un vol. Quand les épis sont préparés, on les froisse dans les mains pour en faire sortir les grains. Souvent, en traversant les champs, comme les disciples autrefois, ils arrachaient des épis et en mangeaient les grains sans les faire rôtir. »

CHARLES. — Ainsi ils mangent le grain rôti, comme au temps de Ruth. Cela semble si étrange ! Mais je pense que, pour des gens qui vont de lieu en lieu avec leurs tentes, ce doit être bien commode de n'avoir pas toujours à moudre le grain.

MARIE. — Je suis toujours surprise, tante, en pensant aux sept épis sortant d'une seule tige, comme les vit Pharaon.

LA TANTE. — L'Égypte a, de tout temps, été une

contrée extraordinairement fertile en grains. Encore maintenant, quand la récolte a manqué en Palestine, on va acheter du blé en Égypte, comme au temps de Jacob. Les voyageurs rapportent que l'on y voit encore de nos jours, çà et là, des épis semblables à ceux que voyait Pharaon dans son songe. Dans l'un des tombeaux des anciens rois d'Égypte, on voit une peinture représentant des moissonneurs qui coupent le blé avec des faucilles assez semblables aux nôtres. J'ai vu aussi un dessin qui représente un des greniers où l'on amassait le grain. C'était sans doute là que Joseph mettait en réserve le fruit des années d'abondance. (Genèse XLI, 48-57.)

MARIE. — Cela me fait penser, chère tante, au songe de Joseph, quand il vit les gerbes de ses frères se prosterner devant la sienne. Dieu montrait d'avance que ses frères devraient un jour se prosterner devant lui ; et c'est pour cela que ses frères le haïssaient.

LA TANTE. — Oui, et cette haine de leur cœur les conduisit, comme autrefois Caïn, à des pensées de meurtre. Oh ! prenez garde, chers enfants, au premier sentiment de jalousie. Ils n'aimaient pas non plus à se trouver en présence de quelqu'un qui craignait Dieu \*.

CHARLES. — Comme cela dut sembler douloureux à Joseph, après s'être donné tant de peine pour trouver ses frères, de les voir s'élever contre lui sans même lui laisser le temps de leur parler.

LA TANTE. — C'est vrai, Charles ; mais quand nous le voyons si doux devant ceux vers lesquels il venait avec un message d'amour, et qui ne lui rendaient en retour que la haine, comment ne pas penser à Celui qui était plus grand que Joseph et

\* Lisez Genèse XXXVII.



duquel il est écrit : « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu ' ? »

MARIE. — Tu parles du Seigneur Jésus, tante. Il fut vendu par ceux qui auraient dû l'aimer. Mais je pense aussi combien Joseph se montra bon envers ses frères, quand il leur dit plus tard : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Et maintenant, ne soyez pas attristés, et ne voyez pas d'un œil chagrin que vous m'ayez vendu ici ; car Dieu m'a envoyé devant vous pour la conservation de votre vie ». » Ils devaient cependant être bien affligés de leur crime, en voyant comment il leur pardonnait.

CHARLES. — Te rappelles-tu, Marie, ce grand tableau qui représente Ruth glanant après les moissonneurs ? Papa nous disait que le dessin en avait

\* Jean 1, 11. — \*\* Genèse XLV, 4, 5.

été pris dans un champ près de Bethléem, et que maintenant encore il y a là beaucoup de magnifiques champs de blé, où l'on voit des femmes et des enfants qui glanent ou qui battent sur le bord du chemin le grain qu'ils ont recueilli.

LA TANTE. — Bethléem signifie « maison du pain; » ce nom nous montre combien, dès les temps reculés, cette contrée fut fertile. Mais il est aussi plein de signification pour nous, quand nous nous souvenons que là naquit Celui qui a dit : « Je suis le pain de vie. »

MARIE. — Bethléem n'est qu'à deux lieues de Jérusalem. Je me rappelle que papa me l'a dit, en me montrant une photographie de la ville. Les maisons sont toutes blanches, et derrière il y a des arbres tout sombres.

LA TANTE. — Ces arbres sont des oliviers, Marie. La ville se compose d'une seule longue rue et se trouve au milieu de bosquets d'oliviers, de vignes et de figuiers. Dans les vallées qui entourent la colline sur laquelle elle est bâtie, s'étendent les champs fertiles en blé.

MARIE. — Comme Ruth devait se trouver solitaire au milieu des autres glaneurs ! Je suis sûre qu'elle fut toute contente quand elle vit venir Booz, et qu'il dit aux moissonneurs : « L'Éternel soit avec vous ! » et que ceux-ci répondirent : « L'Éternel te bénisse ! » Je suis toute surprise, tante, quand je pense qu'un des livres de la Bible est nommé d'après une pauvre fille étrangère qui venait glaner. Mais où était le pays de Moab ?

LA TANTE. — Sur la côte orientale de la mer Morte. Autrefois, c'était une contrée fertile et populeuse ; aujourd'hui elle est peu connue. L'histoire de Ruth, la Moabite, qui laissa son pays et vint s'abriter avec confiance, sous les ailes du Dieu d'Israël \*\*, est très

\* Jean VI, 35. — \*\* Ruth II, 12.

belle. La simplicité de Ruth, sa fidélité, et son tendre dévouement pour Nahomi, nous donnent de précieuses leçons.

MARIE. — Elle devait être bien contente de retourner le soir près de Nahomi avec sa charge d'orge et de grain rôti. Mais combien est-ce, un épha ?

LA TANTE. — C'était une assez grande mesure : environ trente-cinq litres. Mais Ruth pouvait aisément mettre cette quantité de grain dans le grand voile dont elle se couvrait \*. Un voyageur, le docteur Thomson, dit qu'il a vu des femmes rapporter dans leurs voiles le grain qu'elles avaient glané.

CHARLES. — Te rappelles-tu, Marie, combien il est souvent parlé de Bethléem dans l'histoire de David ? C'est lorsqu'il gardait là les brebis de son père, qu'il fut envoyé au camp vers ses frères avec du froment rôti et dix pains, et qu'il vit le géant Goliath défier l'armée d'Israël.

LA TANTE. — Le docteur Thomson raconte que la vallée d'Élah ou du chêne \*\*, où David remporta sa grande victoire, est maintenant remplie de champs de blé, et qu'au milieu de la vallée coule un torrent, dont le lit, sec en été, est tout rempli de cailloux ronds.

MARIE. — Oh ! tante, c'est là, sans doute, que David prit les cinq cailloux bien unis, qu'il mit dans sa panetière de berger.

LA TANTE. — C'était probablement là. Maintenant ce torrent est bordé d'acacias. Mais, Charles, tu veux dire quelque chose.

CHARLES. — Je voulais te demander si, pour battre le blé, en Palestine, on se sert encore des bœufs ?

LA TANTE. — Le plus ordinairement, pour battre le blé on se sert d'une large pierre plate sur laquelle se tient le conducteur, et qui est trainée, à l'aide de

\* Voir Ruth III, 15. — \*\* Lisez 1 Samuel XVII.

chevaux ou de bœufs, sur le blé étendu sur l'aire. Mais dans plusieurs endroits, les animaux, chevaux ou bœufs, sont conduits sur l'aire qu'ils foulent de leurs pieds, jusqu'à ce que le grain soit sorti des épis. On suit encore le précepte donné par Moïse aux Juifs de ne pas emmuseler le bœuf qui foule le grain \*. Des voyageurs racontent qu'ils ont vu les bœufs mangeant le grain qu'ils enlevaient, tout en tournant patiemment autour de l'aire.

CHARLES. — Quand les Israélites étaient dans le désert, ils n'avaient pas besoin de semer, de moissonner et de battre le blé. Ils n'avaient qu'à se lever de grand matin et recueillaient le pain du ciel. Et quand ils arrivèrent en Canaan, ils trouvèrent du blé du pays tout prêt pour eux \*\*.

MARIE. — Chère tante, quand Jésus enseigne à ses disciples à demander : « Donne-nous aujourd'hui le pain qu'il nous faut, » c'est parce que c'est la chose dont nous avons le plus besoin, n'est-ce pas ? Nous pouvons nous passer d'une quantité de choses, mais non pas de pain. L'autre jour, il est venu une pauvre femme qui racontait qu'en se levant le matin, elle s'était mise à pleurer, parce qu'elle n'avait pas de pain pour ses enfants. Maman lui a donné de l'argent pour en acheter, et je pensais que si le Seigneur Jésus avait été là, il aurait pu faire du pain pour cette pauvre femme.

CHARLES. — C'est Lui, Marie, qui avait mis au cœur de maman de l'aider.

LA TANTE. — Tu as raison, Charles. Écoutez maintenant l'histoire d'un homme qui était bien pauvre et qui plus tard devint un missionnaire : « Nous étions pauvres, » racontait-il, « extrêmement pauvres. Un matin, en hiver, nous n'avions qu'un morceau de

\* Deutéronome XXV, 4 ; 1 Corinthiens IX, 9.

\*\* Josué V, 11, 12.

pain, grand comme la main, à partager entre nous, et nous étions *neuf*. Je cherchai autour de moi, mais il ne restait rien qui pût être vendu ; alors je me mis à genoux et demandai à Dieu de faire qu'il y eût assez de pain pour nous tous. »

MARIE. — Chère tante, pensait-il que Dieu allait faire devenir la tranche de pain assez grande pour tous ?

LA TANTE. — Attends un peu et tu verras : « Je ne m'attendais pas, » disait-il, « à ce qu'il y eût aucun changement dans le pain, mais je m'attendais à ce qu'il y en eût assez pour tous, car c'est ce que j'avais demandé à Dieu... Je partageai le pain, et Dieu *fit* qu'il y en eut assez. Nous fûmes tous rassasiés ; nous n'avions plus faim. »

MARIE. — C'est une belle histoire. Elle me rappelle celle d'Élie \*. J'espère que ce pauvre homme a trouvé plus tard de l'ouvrage pour gagner de quoi acheter du pain pour ses enfants.

LA TANTE. — Je ne puis rien vous dire de plus de son histoire. L'heure est venue, mes chers enfants, où vous devez aller vous reposer. Une autre fois, si Dieu le permet, je vous parlerai d'un autre sujet.

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE PRÉSENTE AUX ISRAÉLITES LES MOTIFS

QU'ILS ONT D'OBÉIR

(Chapitres V à XI.)

LA MÈRE. — Avant de continuer à nous entretenir du Deutéronome, je voudrais, ma chère Sophie, te dire quelque chose de remarquable touchant ce livre. Tu te rappelles que le Seigneur Jésus, avant de

\* 1 Rois XVII, 6 ; XIX, 6-8.

commencer son ministère d'amour au milieu des hommes, fut tenté par Satan.

SOPHIE. — Oui, maman ; c'était au désert, et il fut tenté trois fois de suite.

LA MÈRE. — Et comment le Seigneur repoussa-t-il Satan ?

SOPHIE. — En lui citant la parole de Dieu. On nous en a encore parlé dernièrement à l'école du dimanche.

LA MÈRE. — Eh bien, les trois citations que fait le Seigneur Jésus sont tirées du Deutéronome, et précisément de la partie dont nous allons nous entretenir\*.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi, chère maman ?

LA MÈRE. — Le livre du Deutéronome, Sophie, indiquait aux Israélites tout ce en quoi ils devaient obéir à l'Éternel, quand ils seraient en Canaan. C'est le livre de l'obéissance. Le Seigneur Jésus était le vrai Israélite, l'homme obéissant. La loi de Dieu était dans son cœur\*\*. Voilà pourquoi il prend, dans ce livre, des armes contre Satan qui voulait le faire sortir du chemin de l'obéissance.

SOPHIE. — Merci, chère maman. Et nous devons faire comme Jésus, n'est-ce pas, quand nous sommes tentés de mal faire ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. L'apôtre Paul nous dit, entre autres armes contre Satan, de prendre « l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu\*\*\*. » Maintenant commençons nos chapitres. Moïse, d'abord, rappelle aux Israélites que l'Éternel avait traité alliance avec eux en Horeb.

SOPHIE. — Mais, maman, n'était-ce pas avec leurs pères que l'Éternel avait traité une alliance ? Eux étaient encore des enfants.

LA MÈRE. — En effet, le plus âgé n'avait pas vingt

\* Comparez Matthieu IV, 4, 7, 10, avec Deutéronome VIII, 3 ; VI, 16 et 13. — \*\* Psaume XL, 8. — \*\*\* Éphésiens VI, 17.



ans et beaucoup d'entre eux n'étaient pas nés. Mais ils avaient succédé à leurs pères morts dans le désert, ils étaient maintenant le peuple de Dieu, et c'est à eux que la parole de l'Éternel s'adressait. Moïse leur dit : « Ce n'est pas avec nos pères que l'Éternel a fait cette alliance, mais avec nous, avec nous qui sommes ici aujourd'hui tous vivants. » Et c'est ainsi, Sophie, que bien que nous vivions longtemps après ceux auxquels les apôtres s'adressaient, leurs paroles sont aussi pour nous. Les chrétiens qui vivent maintenant sur la terre, sont l'Église de Dieu, comme l'étaient ceux à qui Paul, Pierre et Jean écrivaient, et chacun de nous doit écouter leurs paroles, comme si elles étaient pour lui seul. Moïse ensuite dit au peuple : « L'Éternel vous parla face à face, sur la montagne, du milieu du feu. » Te souviens-tu de ce qu'il leur dit ?

SOPHIE. — Oui, maman ; l'Éternel leur donna les dix commandements.

LA MÈRE. — Eh bien, Moïse rappelle aux enfants d'Israël ces dix commandements que leurs pères avaient reçus autrefois. Seulement, Dieu changea quelque chose dans le commandement de garder le sabbat, le repos du septième jour. Il ne donne pas pour raison que Lui s'était reposé ce jour-là, c'est-à-dire avait terminé son œuvre de la création \* ; mais qu'il les avait tirés d'Égypte, où ils étaient de misérables esclaves assujettis, sans repos, à un dur labeur. « Garde le jour du sabbat pour le sanctifier, comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a commandé... et tu te souviendras que tu as été serviteur dans le pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait sortir de là à main forte et à bras étendu ; c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de garder le jour du sabbat. »

\* Voyez Genèse II, 1-3 ; Exode XX, 11.

SOPHIE. — Chère maman, cela me semble une raison bien touchante; le sabbat rappelait chaque semaine au peuple d'Israël la bonté de Dieu envers lui. C'est comme le dimanche pour nous. Tu me disais une fois, quand nous lisions le chapitre vingtième de l'évangile de Jean, que le premier jour de la semaine Jésus est ressuscité, et que cela nous montre qu'il nous a entièrement délivrés de la puissance de la mort et du diable.

LA MÈRE. — En effet, Sophie; les enfants d'Israël avaient été rachetés par le sang de l'agneau de pâque, et ensuite délivrés de la main du Pharaon; et nous avons été rachetés par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. Par la mort, Jésus a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. Et Dieu a ressuscité son Fils bien-aimé d'entre les morts, et nous avons ainsi la preuve que Dieu a accepté son sacrifice, et que Jésus a vaincu la mort et le diable. C'est là ce qui donne du repos à ceux qui croient en ce précieux Sauveur, et le dimanche leur rappelle tout particulièrement, quand ils se rassemblent pour la fraction du pain, l'amour de Jésus qui s'est livré pour eux\*.

SOPHIE. — Les Israélites devaient être bien heureux d'entendre l'Éternel leur parler comme il le faisait.

LA MÈRE. — C'est vrai, chère Sophie, ils auraient dû être heureux, mais la voix de Dieu, comme autrefois à Adam\*\*, leur causait de la terreur, parce qu'ils étaient des pécheurs, et que la loi se plaçait devant eux comme un juge pour les condamner. Aussi dirent-ils à Moïse : « Si nous entendons encore une fois la voix de l'Éternel, notre Dieu, nous mourrons. Toi, approche, et écoute tout ce que dira l'Éternel,

\* Lisez 1 Pierre I, 18, 19, 21; Hébreux II, 14, 15; Romains I, 4; IV, 25; V, 1-3; Actes XX, 7. — \*\* Genèse III, 8-10.

notre Dieu ; et toi, tu nous diras tout ce que l'Éternel, notre Dieu, l'aura dit, et nous l'écouterons et nous le ferons. »

SOPHIE. — Chère maman, je pense en ce moment que nous sommes plus heureux, en effet, que les Israélites.

LA MÈRE. — Pourquoi, mon enfant ?

SOPHIE. — C'est que Dieu nous a parlé dans la personne de Jésus, son fils bien-aimé, et on n'a pas peur d'entendre la voix de ce bon Sauveur qui nous aime si tendrement et qui dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos \*. » J'aime tant ces paroles.

LA MÈRE. — C'est la différence entre la loi et la grâce, comme le dit l'apôtre Jean : « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ \*\*. » Mais le cœur naturel de l'homme est si méchant, qu'il n'écoute pas mieux les appels de la grâce que les menaces de la loi \*\*\*. C'est pour cela qu'il faut naître de nouveau. Mais continuons à voir les exhortations de Moïse au peuple : « Vous prendrez garde, » dit-il, « de faire comme l'Éternel, votre Dieu, vous a commandé ; vous ne vous écarterez ni à droite, ni à gauche... Et ce sont ici les commandements que l'Éternel, votre Dieu, a commandé de vous enseigner, afin que vous les pratiquiez. » Et le premier commandement que l'Éternel leur donne est celui-ci : « Écoute, Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel. Et tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force. » Pourquoi penses-tu, chère Sophie, que Dieu a donné d'abord ce commandement ?

SOPHIE. — C'est que quand on aime bien quelqu'un, on lui obéit facilement.

\* Matthieu XI, 28. — \*\* Jean I, 17; lisez aussi Hébreux XII, 18-24. — \*\*\* Luc VII, 31-35.

LA MÈRE. — Tu as raison. Aussi le Seigneur Jésus dit-il à ses chers disciples : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements \* . » L'obéissance est la preuve du véritable amour. Un enfant désobéissant ne peut pas dire qu'il aime ses parents. Mais un enfant qui aime vraiment son père et sa mère, se dit : Qu'est-ce que mes parents désirent que je fasse ? Comment veulent-ils que je me conduise ? On peut dire qu'il a leurs désirs dans son cœur. Et c'est ainsi que Moïse ajoute : « Ces paroles que je te commande aujourd'hui, seront sur ton cœur. » Il ne suffit pas, mon enfant, d'avoir la parole de Dieu dans sa maison, dans sa chambre, ni même dans sa mémoire, c'est dans le cœur qu'elle doit être gravée. Le Psalmiste disait : « Combien j'aime ta loi ! Tout le jour je la médite ; \*\* » et Jérémie s'écriait : « Tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur \*\*\* . »

SOPHIE. — J'ai lu, chère maman, ce beau Psaume CXIX ; on voit combien celui qui l'a écrit aimait la parole de Dieu, et je désire être comme lui.

LA MÈRE. — Que Dieu te donne, chère Sophie, de prendre toujours plus plaisir à ces saintes Écritures qui rendent sage à salut \*\*\*\* . Moïse dit ensuite aux Israélites : « Tu les inculqueras à tes fils, et tu en parleras, quand tu seras assis dans ta maison, et quand tu marcheras par le chemin, et quand tu te coucheras, et quand tu te lèveras ; et tu les lieras comme un signe sur ta main, et elles te seront pour fronton entre les yeux, et tu les écriras sur les poteaux de la maison et sur les portes » (portes des villes, ou des enclos). Ainsi tout, dans la famille et dans la vie privée ou publique des enfants d'Israël, devait montrer l'estime qu'ils faisaient des paroles

\* Jean XIV, 15. — \*\* Psaume CXIX, 97 et aussi 72. —

\*\*\* Jérémie XV, 16. — \*\*\*\* 2 Timothée III, 15.

de Dieu et la rappeler à leurs cœurs, afin qu'ils marchassent selon ce qui plaisait à Dieu. En même temps leurs paroles, comme aussi ce que l'on voyait écrit sur les portes de leurs maisons et de leurs villes, étaient la preuve pour les étrangers qu'ils étaient le peuple de Dieu.

SOPHIE. — Chère maman, ces choses sont-elles aussi écrites pour nous ? Devrions-nous écrire des passages sur les portes de nos maisons ?

LA MÈRE. — Tu sais, mon enfant, que bien des chrétiens aiment à avoir dans leurs maisons des passages, qui leur rappellent l'amour de Dieu et de Jésus. C'est aussi un témoignage pour ceux qui entrent dans leurs demeures, et ces passages peuvent être un moyen, dans la grâce de Dieu, pour faire du bien à quelque âme. Mais on peut faire de tout cela une vaine forme. Comme je te l'ai dit, c'est dans le cœur que doit être la parole de Dieu par le Saint-Esprit. Lis dans Colossiens III, 16.

SOPHIE (lit). — « Que la parole du Christ habite en vous. »

LA MÈRE. — Et quand la Parole est *en nous*, dans nos cœurs, elle nous occupe du Seigneur Jésus, de ce qui lui est agréable, des choses qui sont en haut, et sais-tu ce qui arrive ? Lis Luc VI, 45.

SOPHIE (lit). — « L'homme bon, du bon trésor de son cœur produit ce qui est bon, et l'homme mauvais, du mauvais produit ce qui est mauvais : car de l'abondance du cœur, la bouche parle. » Je vois, maman ; quand nous aimons la parole de Dieu, qui nous parle du Seigneur Jésus, nous aimons à parler de Lui.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et c'est ainsi que nos paroles seront « dans un esprit de grâce. » Et cela vaut mieux que si l'on avait les passages écrits sur sa porte et qu'on ne les pratiquât pas. Moïse disait :

« Tu les inculqueras à tes fils. » S'ils avaient les commandements de Dieu dans leurs cœurs, s'ils les aimaient, ils ne devaient pas avoir de plus grand désir que de les enseigner à leurs enfants. Et c'est pourquoi, chère Sophie, les parents chrétiens enseignent à leurs bien-aimés enfants, « les saintes lettres. » Ils désirent que leurs enfants apprennent aussi à connaître Jésus et son amour, et soient sauvés comme eux.

SOPHIE. — Je le sais, chère maman ; et je suis si heureuse que tu lises avec moi la parole de Dieu, et que tu me l'expliques.

LA MÈRE. — L'apôtre le dit aux parents : « Pères, élevez vos enfants dans la discipline et dans les avertissements du Seigneur \* . » Mais qu'ont à faire les enfants ?

SOPHIE. — Écouter docilement, chère maman, et demander à Jésus de la force pour pratiquer ce qui leur est enseigné. (A suivre)

« Il y a ici un petit garçon. »

(Lisez Jean VI, 1-15.)

Si, comme je vous y invite, mes enfants, vous lisez le récit merveilleux contenu dans ces versets, vous y trouverez des paroles qui doivent vous intéresser particulièrement. Ce sont celles-ci : « Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? »

« Un petit garçon, » quelqu'un comme vous, mes jeunes lecteurs ; quelqu'un de faible, d'ignorant, de peu d'apparence, au milieu de la foule. Et que portait-il ? Cinq pains et deux poissons ; très peu de chose, à peine pour nourrir les douze disciples, car

\* Éphésiens VI, 4.

les pains de Palestine, comme vous l'avez lu \*, sont de minces galletes pas très grandes, et d'ailleurs un « petit garçon » ne pouvait être chargé d'un bien lourd fardeau.

Qui était ce petit garçon ? Comment avait-il, lui seul, ces pains et ces poissons ? La parole de Dieu ne nous le dit pas, mais ce qu'elle vous enseigne par ces quelques mots, mes enfants, c'est que le Seigneur peut se servir même d'un petit garçon et de peu de chose, pour accomplir de grandes œuvres. Écoutez ces paroles de l'apôtre Paul : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages ; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont \*\*. » Un enfant est un être encore bien ignorant, bien faible et, dans le monde, on ne pense pas qu'il puisse faire grand' chose ; mais Dieu, qui est fort et sage, se sert même des petits enfants pour établir sa louange \*\*\*.

Je veux vous raconter quelques petits faits, qui vous montreront comment même un petit enfant peut être employé par le Seigneur pour quelque chose de plus grand encore que de nourrir cinq mille personnes ; comment il peut servir à sauver une âme.

Dans une jolie chaumière près du bord de la mer vivait une jeune femme. Elle était satisfaite d'elle-même, et passait tranquillement son temps, ne faisant de mal à personne, se levant jour après jour pour vaquer à ses affaires, mangeant, buvant, et le soir se couchant, sans penser à rien au delà de la vie présente. Vous comprenez, mes enfants, qu'un

\* Numéro de février. — \*\* 1 Corinthiens I, 27, 28. —  
\*\*\* Matthieu XXI, 16.

animal bien dressé peut faire la même chose : manger, boire, dormir, et travailler pour son maître, sans penser plus loin. Mais cette femme avait, comme chacun de nous, ce qu'un animal n'a pas, c'est-à-dire une conscience; et Dieu voyait que sa conscience avait besoin d'être réveillée, afin que la lumière de la grâce pût y pénétrer. De plus, elle avait une âme immortelle; or Dieu, qui connaît toutes les choses qui sont et celles qui doivent arriver, savait que cette jeune femme n'avait plus que quelques mois à vivre ici-bas. Et quand elle serait morte, où irait son âme immortelle?

Qui devait frapper le coup pour réveiller sa conscience? Quel puissant moyen Dieu allait-il employer?

Je vais vous le dire. Dieu se sert des choses faibles. Il allait employer un petit enfant, et même sans que ce petit enfant le sût.

Par un beau matin d'été, elle marchait le long de la mer, quand elle vit venir vers elle deux petits enfants avec leur bonne. Ils allaient prendre un bain matinal. L'un d'eux était encore un très petit garçon. Il n'avait pas fait attention à la femme. Comme elle approchait, tout d'un coup, il s'arrêta en retenant sa bonne par sa robe, et lui dit : « Ma bonne, nous sommes partis si vite ce matin, et j'ai oublié de faire ma prière. » Et aussitôt il se mit à genoux sur le sable, et adressa à Dieu une prière enfantine.

La jeune femme l'avait entendu. « Voilà, » pensa-t-elle, « un petit enfant qui me fait la leçon. Je vis jour après jour sans prier, et lui ne veut pas prendre son bain du matin quand il se rappelle qu'il n'a pas prié ! »

Sa conscience était réveillée. Elle regarda les enfants et leur bonne tout le temps du bain. Il lui semblait sentir une affection spéciale pour ce petit garçon,



dont les paroles l'avaient frappée. Je crois bien aussi qu'elle ne vit rien dans sa conduite avec sa bonne et l'autre enfant, qui vint contredire ce qu'elle lui entendu dire. Elle retourna chez elle, mécontente d'elle-même. Elle chercha et trouva le Sauveur, et avant que les quelques mois de vie que Dieu lui laissa fussent passés, elle était prête à déloger pour être avec Christ.

Quelquefois, le Seigneur se sert de l'affection d'un enfant et des paroles que cette affection lui fait adresser à ceux avec qui il a affaire.

Il y avait une petite fille qui vivait aux Indes avec ses parents. Un serviteur hindou, nommé Sammy, avait la charge de cette enfant. Il l'avait portée dans ses bras quand elle était toute petite ; maintenant qu'elle avait grandi, il devait l'accompagner dans ses promenades. Comme la plupart des serviteurs hindous, qui s'occupent des enfants blancs, Sammy aimait beaucoup sa petite maîtresse. Un jour qu'ils se promenaient ensemble, ils arrivèrent devant un petit édifice de construction singulière, dans lequel se trouvait une image d'homme. Sammy s'arrêta et se mit à faire des saluts et des genuflexions devant la porte.

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda l'enfant.

— Oh ! missy, répliqua le pauvre Hindou, c'est mon dieu qui est là.

— Ton dieu, Sammy ; c'est là ton dieu ! Mais ton dieu ne peut pas voir, il ne peut pas entendre, il ne peut ni bouger, ni penser, ni sentir. Ton dieu n'est qu'un morceau de pierre. Mon Dieu peut tout voir et tout entendre.

Depuis ce moment, la petite fille parla souvent à Sammy de son Dieu. Mais le temps vint où elle dut quitter les Indes avec toute la famille, et laisser le pauvre Sammy. Celui-ci était très affligé, car il

avait une très grande affection pour la petite fille, bien qu'elle lui eût dit souvent quel grand pécheur il était, et combien c'était une chose vaine que de se confier en ses dieux, qui n'étaient que des idoles.

— Que ferai-je, disait-il, quand vous serez partie ? Je n'ai pas de demeure, point de père, ni de mère ; personne pour m'aimer.

— O Sammy, répondit l'enfant, mon Dieu t'aimera ; il te sera pour père et pour mère.

Le cœur de Sammy se fondait au-dedans de lui.

— Je désire l'aimer, dit-il avec des larmes dans ses yeux.

Alors la petite fille lui apprit quelques-uns des versets de la Bible qu'elle-même savait, et le Seigneur se servit de ces précieuses paroles, enseignées par la bouche d'un petit enfant. Plus tard, Sammy devint un vrai chrétien.

La petite fille ne le sut peut-être jamais sur la terre, mais ses paroles enfantines, dictées par le désir de faire du bien au pauvre Hindou, furent le moyen que le Seigneur employa pour commencer « une bonne œuvre, » celle du salut, dans l'âme précieuse de Sammy.

Je veux encore vous raconter un autre trait de la vie d'un enfant. Le Seigneur se servit cette fois d'un sentiment qui devrait se trouver bien profond dans tous nos cœurs, je veux dire la douleur causée par la vue du péché.

Fanny était un des enfants d'une heureuse famille. Elle avait été gardée de voir et d'entendre beaucoup de ces mauvaises choses qui remplissent le triste monde où nous sommes, et qui atteignent, souvent même, les enfants. Dans sa maison régnaient la crainte et l'amour de Dieu. Fanny était simple à l'égard du mal, je veux dire qu'elle connaissait peu de chose touchant le mal, excepté que cela affligeait le cœur

de Dieu. Lorsqu'aux jours de Noé, Dieu vit le péché de l'homme, « il s'en affligea dans son cœur \* . » Avez-vous jamais pensé à cela, mes enfants ?

A l'âge de dix ans, Fanny dut aller en pension loin de sa famille. La directrice de la pension était une personne affectueuse et chrétienne. Fanny se trouvait heureuse chez elle, mais le dimanche, en passant dans les rues de la ville, elle vit une chose qui la surprit extrêmement. Au coin d'une rue se trouvait une femme qui vendait des pommes, et des enfants venaient lui en acheter.

Quelle triste chose de voir, le jour du Seigneur, des gens acheter et vendre.

Bien des enfants avaient passé par là, les uns sans y faire attention, d'autres disant peut-être : « Je ne ressemble pas à ces méchants enfants qui achètent des pommes le dimanche ; » d'autres encore avaient peut-être jeté un œil d'envie sur les pommes. Rien de tout cela n'occupait les pensées de Fanny ; elle n'était pas non plus indifférente à la chose. Au contraire, à mesure qu'elle y pensait, elle se sentait plus triste.

La dame chez qui elle était, s'aperçut qu'elle avait quelque chagrin. Elle pensa que peut-être la petite fille soupirait après sa chère maman et sa famille, dont elle était éloignée pour la première fois. Elle l'appela près d'elle, et s'aperçut bientôt en lui parlant que c'était autre chose qui l'attristait. Qu'était-ce donc ?

— « Oh ! » dit l'enfant en fondant en larmes, « cette pauvre femme ne sait pas qu'elle afflige le Seigneur en vendant le dimanche. » La dame essaya de consoler Fanny, puis elle alla voir la marchande de pommes, et lui raconta ce qui avait fait tant de chagrin à Fanny. La conscience de la femme en fut touchée, et on ne la revit plus vendant ce jour-là.

\* Genèse VI, 6.

Vous voyez, chers enfants, comment le Seigneur, Celui qui, par sa parole, a fait la terre, les cieux et toute leur armée, condescend à employer de faibles enfants pour faire du bien à des âmes immortelles.

N'aimeriez-vous pas aussi être employé par le Seigneur Jésus ? Il dit des siens : « Je suis glorifié en eux \* . » Quelle pensée merveilleuse ? Servir à la gloire du grand Dieu Sauveur. Ne le voudriez-vous pas ?

Ah ! direz-vous, comment un enfant tel que moi peut-il servir à la gloire de Dieu ? Ne l'avez-vous pas vu dans ces récits ? Vous ne pouvez rien par vous-mêmes. Mais remarquez une chose dans le petit garçon qui avait les pains et les poissons. Il était ici, près de Jésus. La première chose, c'est que le cœur soit près de Jésus, et alors il vous emploiera. Le petit garçon qui priait au bord de la mer, pensait à Dieu, et ne voulait rien faire sans l'avoir prié. La petite fille qui parlait à Sammy, pensait à Dieu et le connaissait comme Celui qui aimait le pauvre Hindou. La jeune Fanny pensait à Dieu qui s'afflige de voir le mal, et elle en était affligée avec Lui. Le Seigneur Jésus a dit : « Demeurez en moi, et moi en vous ; » et aussi : « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit \*\* . » C'est ainsi que le Seigneur se sert de nous. Un petit ruisseau en coulant tranquillement, réfléchit les rayons du soleil, mais il n'a rien en lui-même qui brille. Il en est de même de nous, mes enfants. Si nos cœurs sont avec Jésus, comme il le dit : « Demeurez dans mon amour, » alors nous refléterons sa personne, c'est-à-dire que nous manifesterons dans notre vie, nos paroles et nos actions, les sentiments qui étaient en Jésus.

\* Jean XVII, 10. — \*\* Jean XV, 3, 5.

---



## Mœurs et coutumes bibliques.

### L'EAU ET LES Puits.

**MARIE.** — Chère tante, tu nous as parlé du pain et du blé, veux-tu maintenant que nous parlions de l'eau ? Il en est souvent question dans la Bible, et, comme le pain que mangeaient les Israélites dans le désert, n'était pas un pain ordinaire, je pense que l'eau qui sortait pour eux du rocher, devait être d'une espèce toute particulière.

**LA TANTE.** — Au moins leur était-elle donnée d'une

manière merveilleuse. Dieu, qui les conduisait à travers le désert par un chemin qu'ils ne connaissaient pas, savait quels étaient leurs besoins et y suppléait selon ses propres voies : « Ils n'ont point eu soif quand il les a fait marcher par les déserts ; il leur a fait découler l'eau hors du rocher ; même il leur a fendu le rocher, et les eaux en sont découlées <sup>1</sup>. »

CHARLES. — Quels cris de joie ils durent pousser, quand ils virent cette eau pure et brillante sortir du rocher comme une cascade.

LA TANTE. — Nous ne pouvons guère avoir une idée de la soif intense dont souffrent ceux qui voyagent sous l'ardent soleil du désert, de sorte que nous ne pouvons aussi nous figurer que faiblement la joie dont est saluée l'approche d'une fontaine dans ces lieux arides. On dit que les chameaux sentent de très loin l'existence de l'eau et que, si on les laisse faire, ils courent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'endroit où elle se trouve.

CHARLES. — Je n'aurais pas cru qu'on pût sentir de loin l'eau douce, mais je sais que l'odeur de la mer se sent bien longtemps avant qu'on ne l'ait aperçue.

LA TANTE. — Nos sens n'ont jamais été exercés par une soif ardente, comme ceux des personnes qui voyagent dans ces contrées brûlantes. En Orient, l'eau est une des choses les plus précieuses. Vous savez combien souvent il est parlé des puits dans l'Ancien Testament, et que de scènes intéressantes se sont passées sur leurs bords.

MARIE. — Oui, tante. Et je me rappelle quel est le premier puits dont il est parlé. C'est celui que Dieu montra à Agar, quand l'eau de la bouteille eut été épuisée et qu'elle n'avait plus une goutte d'eau à donner à son fils <sup>2</sup>. Dieu mit pour elle des « eaux dans le désert <sup>3</sup>, » comme pour les Israélites.

<sup>1</sup> Ésaïe XLVIII, 21. — <sup>2</sup> Lisez Genèse XXI. — <sup>3</sup> Ésaïe XLIII, 20.

LA TANTE. — C'est en effet une scène bien touchante, mes enfants. Quelle douleur amère devait remplir le cœur de cette pauvre mère quand, dans son désespoir, elle jeta son fils sous un des buissons du désert et s'assit au loin, « car elle disait : Que je voie pas mourir l'enfant. » Dans ce désert solitaire, Agar éleva sa voix et pleura, avec la triste pensée que personne ne pouvait l'entendre et venir à son aide.

MARIE. — Mais Dieu entendit son cri, tante ; il entend toujours.

LA TANTE. — Oui, l'oreille de Dieu est ouverte en tout temps au plus faible cri de ses créatures. Le nom même de celui qu'elle chérissait tant, Ismaël, aurait dû rappeler à Agar le temps où, avant que son fils naquit, l'Ange de l'Éternel l'avait trouvée dans la crainte et la détresse, au désert près d'une fontaine d'eau \*, et lui avait dit que son fils se nommerait Ismaël, ce qui veut dire : « Dieu a entendu. » L'Éternel avait entendu son cri d'affliction.

CHARLES. — Il est dit que Dieu avait entendu la voix de l'enfant. Je me demande si Ismaël savait la signification de son nom, et s'il priait peut-être Dieu, quand il pensait être sur le point de mourir.

LA TANTE. — Nous ne savons pas ce qui se passait dans l'esprit du jeune garçon, mais il est bon pour nous que Dieu n'attende pas jusqu'à ce que l'on crie à Lui pour venir au secours de ceux qui sont dans le trouble. Il n'est pas seulement écrit : « Invoque-moi au jour de ta détresse, et je délivrerai, » mais aussi : « Avant qu'ils crient je répondrai \*\*. »

MARIE. — Agar dut être bien surprise en entendant une voix l'appeler des cieux et en voyant que c'était Dieu qui lui parlait et qui connaissait tout ce qui concernait, et elle, et Ismaël.

\* Genèse XVI. — \*\* Psaume L, 15 ; Ésaïe LXV, 24.

LA TANTE. — Ces paroles : « Ne crains point ; car Dieu a entendu la voix de l'enfant, là où il est, » ont été une fois pleines de consolation pour une autre pauvre mère, — une mère dont l'enfant s'était perdu dans le grand désert du monde. — Il l'avait quittée, et elle ne savait où il était allé.

CHARLES. — Oh ! tante, raconte-nous comment cela était arrivé.

LA TANTE. — Il ne se trouvait pas heureux à la maison, et, un jour, sans penser, malheureux garçon qu'il était, à la douleur terrible qu'il allait causer à sa mère qu'il aimait pourtant tendrement, il partit, sans dire un mot à personne, pour chercher fortune loin des siens. Que de larmes furent versées dans cette demeure, lorsqu'on s'aperçut qu'Herbert était parti. Les jours et les semaines s'écoulèrent, un long et triste temps s'écoula, et toujours point de nouvelles ! Le cœur de la pauvre mère se serait brisé, quand elle pensait à son malheureux enfant, si Dieu n'eût soutenu son âme par sa Parole. Que de fois, en passant devant la petite chambre d'Herbert, elle se disait : « Où est mon enfant ? Peut-être est-il mort ? » Et alors venaient à son cœur ces mots : « Ne crains point ; Dieu a entendu la voix de l'enfant, là où il est. » Mais cependant aucunes nouvelles ne venaient du fils perdu.

CHARLES. — Mais est-ce qu'Herbert ne revint pas ? Peut-être était-il mort, en effet ?

LA TANTE. — Tu vas voir, Charles. Un jour arriva une lettre d'un Monsieur qui demeurait près de Londres. J'avais oublié de vous dire que les parents d'Herbert vivaient en Amérique. Ce Monsieur disait que le fils perdu était sain et sauf dans sa maison, qu'il soupirait après son retour auprès de sa mère, et suppliait qu'on voulût bien lui pardonner sa faute.

MARIE. — Oh ! je suis sûre que sa mère écrivit



pour qu'il revint aussi vite que possible. Mais comment ce Monsieur l'avait-il rencontré ?

LA TANTE. — Il allait en voiture dans la campagne, lorsqu'il vit assis sur le bord de la route un jeune garçon avec la fatigue et le désespoir empreints sur son pâle visage. Il arrêta son cheval et invita l'enfant à venir s'asseoir auprès de lui. Ils partirent et, tout en cheminant, Herbert raconta au bienfaisant étranger sa triste histoire. C'est ainsi que le fils perdu fut retrouvé. C'était un douloureux récit que celui de ses courses sur terre et sur mer, de tous ses labeurs et de ses dures épreuves, mais le Dieu de sa mère ne l'avait pas oublié un seul moment. Il s'en était allé bien loin, bien loin, mais pas assez pour être hors de la portée de Celui qui l'avait suivi partout avec amour et compassion, et l'avait enfin ramené à la maison.

MARIE. — Je comprends, tante, c'est Dieu qui avait mis au cœur de ce Monsieur de prendre soin du jeune garçon, quand, peut-être, Herbert ne pensait pas du tout à Lui, se sentant seulement solitaire, pauvre et affamé.

CHARLES. — C'est une jolie histoire, chère tante. Mais pour en revenir à Agar, penses-tu que la bouteille qu'elle portait était comme l'une des nôtres ? Elle aurait contenu bien peu d'eau, dans ce cas.

LA TANTE. — Non ; il est probable qu'Agar portait une outre faite de la peau d'un bouc ou d'un chevreau. On se sert encore de nos jours d'outres semblables en Égypte et en Palestine. Les plus grandes sont faites d'une peau de bouc ; on en voit souvent de plus petites faites d'une peau de chevreau, suspendues à la selle d'un cavalier. Les très grandes sont faites d'une peau de bœuf. On les met en travers sur le dos des chameaux, quand une caravane part pour traverser le désert.

MARIE. — Quels étranges vases ce doit faire.

LA TANTE. — Tu le dirais surtout en les voyant remplies d'eau, car alors elles reprennent à peu près la forme de l'animal qui les a fournies.

CHARLES. — J'ai entendu l'oncle Alfred raconter qu'au Caire, les porteurs d'eau ont leur eau dans des bouteilles de peau ; mais il me semble que l'eau doit y prendre un goût désagréable.

LA TANTE. — Il ne faut pas oublier, Charles, que ces peaux sont préparées avec beaucoup de soin. J'ai lu que, pour les nettoyer, il faut plus d'un mois. Mais quand elles sont prêtes, l'eau s'y garde douce et fraîche, et elles se transportent très aisément à dos d'âne sans risque de se casser. On coupe la tête et les pieds de l'animal ; le cou forme l'ouverture de l'outre, et toutes les autres ouvertures sont soigneusement cousues avec du fort fil ciré.

CHARLES. — Oncle Alfred m'a dit qu'un des porteurs d'eau au Caire avait une outre avec un long tuyau en cuivre par lequel il versait de l'eau dans une coupe de cuivre, et, bien que le pauvre homme eût dû aller chercher l'eau à plus de trois kilomètres de distance, il ne demandait aucun paiement (ceux qui le voulaient, donnaient quelque chose), mais criait constamment en passant : « Que Dieu me récompense ! »

LA TANTE. — Un autre cri que l'on entend souvent en Orient, c'est : « O vous qui ôtes altérés, voici de l'eau ; » et des voyageurs racontent avoir entendu au Caire la voix d'un homme qui passait dans les rues avec ses outres, en criant : « Le don de Dieu ! le don de Dieu ! »

CHARLES. — C'est juste ainsi que le Seigneur Jésus nomme l'eau vive qu'il donne. Il disait à la femme de Samarie : « Si tu connaissais le don de Dieu . »

LA TANTE. — Et l'autre cri nous rappelle l'invitation par laquelle commence le chapitre LV du prophète Ésaïe : « Holà ! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux. » Paroles bénies, par lesquelles plus d'une âme altérée dans le désert de ce monde, a été conduite à venir et à prendre gratuitement de l'eau de la vie.

MARIE. — Quand le Seigneur Jésus était dans le monde, c'est comme s'il y avait eu une fontaine à laquelle chacun pouvait venir, n'est-ce pas, tante ? Car il dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive \* . »

LA TANTE. — Oui, chers enfants. Nous lisons du rocher que, quand il fut frappé, il en découla de l'eau afin que les Israélites pussent boire. « *Le rocher était le Christ* ». » Qu'il est merveilleux de penser que c'est du rocher frappé, de Christ subissant le jugement de Dieu, que coule maintenant l'eau vive pour toute pauvre âme qui vient et boit. Que Dieu nous donne, mes enfants, d'aimer ce précieux Sauveur qui nous a aimés et s'est livré à la mort, afin de pouvoir nous abreuver de l'eau de la vie éternelle.

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

(Chapitres VI, 10-25 ; VII.)

SOPHIE. — Je pense, maman, que les Israélites devaient bien soupirer après le moment où ils seraient établis dans le beau pays de Canaan. Alors ils pourraient se reposer, et n'auraient plus à marcher sans cesse dans ce grand désert sans eau.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais, comme nous le verrons plus tard, ils avaient, dans le désert

\* Jean VII, 37. — \*\* Exode XVII, 1-7 ; 1 Corinthiens X, 4.

même, bien des sujets de bénir l'Éternel, qui les conduisait et les gardait avec tant de sollicitude. Et, dans le bon pays de Canaan, il pouvait y avoir pour eux des pièges contre lesquels Moïse les met en garde.

SOPHIE. — Quels pièges, chère maman ?

LA MÈRE. — Le premier danger que Moïse signale aux Israélites, c'est celui d'oublier l'Éternel qui les avait tirés de l'esclavage d'Égypte d'une manière si merveilleuse, et de jouir des villes, des maisons, des fruits et de toutes les richesses de Canaan, sans plus penser à Celui qui les leur avait gratuitement données.

SOPHIE. — Ç'aurait été bien mal de leur part, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais c'est la pente naturelle de nos cœurs de jouir des bénédictions que Dieu nous accorde et d'oublier de lui en rendre grâces \*. C'est pour cela que Dieu, qui connaît le cœur de l'homme, avertit les Israélites. Et à nous aussi, il est recommandé de rendre grâces à Dieu pour toutes choses \*\*. Les Israélites devaient aussi transmettre à leurs enfants le souvenir des grandes grâces dont ils avaient été les objets. Moïse leur dit : « Quand ton fils l'interrogera à l'avenir, disant : Que sont les témoignages, et les statuts et les ordonnances que l'Éternel, notre Dieu, vous a commandés ? Alors tu diras à ton fils : Nous étions serviteurs du Pharaon en Égypte, et l'Éternel nous a fait sortir d'Égypte à main forte ; et l'Éternel a opéré, devant nos yeux, des signes et des prodiges grands et accablants sur l'Égypte, sur le Pharaon, et sur toute sa maison ; et il nous a fait sortir de là, pour nous faire entrer dans le pays qu'il avait promis par serment à nos pères, pour nous le donner. Et l'Éternel nous a commandé de pratiquer tous ces statuts, de

\* Romains I, 21. — \*\* Éphésiens V, 20.

craindre l'Éternel, notre Dieu, *pour notre bien*, toujours, pour nous conserver en vie. »

SOPHIE. — Je suis frappée, chère maman, de ces trois mots « *pour notre bien*. » C'est pour que nous soyons heureux que Dieu demande que nous lui obéissions.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Il n'y a de vrai bonheur que quand le cœur est soumis à Dieu, en se souvenant d'une bien plus grande délivrance que celle d'Égypte, celle opérée par le Seigneur Jésus qui, dans son amour pour nous, est mort, afin de nous délivrer de la puissance du péché, de Satan et de la mort \*. Et c'est quand on le connaît ainsi comme Libérateur, que l'on est rendu capable d'obéir, et que l'on se plaît dans l'obéissance envers Dieu qui nous a tant aimés \*\*.

SOPHIE. — Je pense aussi, maman, que tu as fait pour moi, comme les Israélites devaient faire pour leurs enfants. Tu m'as appris à connaître le Seigneur Jésus. Combien j'en suis heureuse.

LA MÈRE. — C'est l'un des plus grands bonheurs pour les parents chrétiens, de voir leurs enfants être sauvés. Toutes les richesses, la beauté et la gloire du monde, passent, mais « celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement \*\*\*. » C'est bien plus que ce qui était promis aux Israélites, c'est-à-dire une longue vie et des biens sur la terre.

SOPHIE. — Y avait-il encore autre chose dont les Israélites devaient se garder ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Un autre danger, c'était de s'allier aux peuples méchants et idolâtres du pays, et d'être ainsi entraînés dans leurs mauvaises pratiques. Les Israélites devaient donc détruire entièrement ces peuples, qui avaient tellement

\* Romains VI, 6 ; Hébreux II, 14, 15 ; 2 Timothée I, 10.

\*\* 1 Jean IV, 19 ; V, 1-4 ; Jean XV, 10. — \*\*\* 1 Jean II, 17.

offensé Dieu par leurs crimes, car, dit l'Éternel, « ils te seraient en piège. » Ils ne devaient point contracter de mariages avec eux, parce que cela les aurait détournés vers d'autres dieux, comme on le voit dans l'exemple de Salomon, et ils devaient faire disparaître tout vestige d'idolâtrie, les statues et les images des faux dieux ainsi que leurs autels. « Car, » dit l'Éternel, « tu es un peuple *saint* à l'Éternel, ton Dieu ; l'Éternel, ton Dieu, t'a choisi, afin que tu lui sois un peuple *précieux* d'entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre. »

SOPHIE. — Chère maman, cela me semble bien terrible de voir les Israélites détruire tous ces peuples.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Mais tu dois te rappeler que c'était un jugement que Dieu exécutait sur eux par le moyen des Israélites, après des avertissements sérieux et de longues années de patience\*. Il en est de même maintenant. Dieu use de patience envers un monde méchant, et fait annoncer l'Évangile de la grâce, car il ne veut pas que le pécheur périsse, mais se convertisse et vive\*\*. Ceux qui croient, comme Rahab à Jéricho, échapperont, mais le moment vient où « le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ\*\*\*. » Et alors nul n'échappera. Combien ce sera encore plus terrible qu'au temps de Josué.

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman, et j'espère que beaucoup de pécheurs se convertiront encore.

\* Genèse XV, 16. Voyez le jugement de Sodome : Genèse XVIII, et les paroles de Rahab : Josué II, 9-13. Pour Salomon, lisez 1 Rois XI, 1-8. — \*\* Ézéchiel XXXIII, 11. — \*\*\* 2 Thessaloniens I, 7-9.

LA MÈRE. — Dans la recommandation de Moïse au peuple d'Israël, de ne pas s'allier par des mariages avec les peuples du pays et de détruire toute trace d'idolâtrie, il y a une grande leçon pour nous, Sophie.

SOPHIE. — Laquelle, maman ? Nous ne vivons pas avec des idolâtres.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais le monde, bien qu'il se nomme chrétien, n'a pas changé. Il est resté l'ennemi de Dieu, et cherche sa satisfaction dans la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Le chrétien est exhorté à ne pas aimer le monde, parce qu'il n'est pas du monde\*. Par conséquent, il ne faut pas qu'il s'associe avec le monde, ses plaisirs et ses œuvres. L'apôtre Paul dit : « N'ayez pas de participation avec eux... N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres\*\* » Et il dit encore : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules... Soyez séparés. » « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs\*\*\* »

SOPHIE. — Je pense, maman, que le Seigneur Jésus veut que nous soyons tout entiers pour Lui. Et c'est bien juste, il nous a tant aimés.

LA MÈRE. — C'est vrai ; en même temps c'est ce qui rend le cœur heureux. L'Éternel promet aux Israélites que, s'ils étaient fidèles, ils jouiraient de sa bénédiction. « Il t'aimera, » dit Moïse, « il te bénira.... Tu seras béni plus qu'aucun peuple. » Et Jésus dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui\*\*\*\*. » C'est bien plus précieux que les bénédictions promises à Israël.

\* 1 Jean II, 15, 16 ; Jean XVII, 14, 16. — \*\* Éphésiens V, 7-11.  
— \*\*\* 2 Corinthiens VI, 14-18 ; 1 Corinthiens XV, 33. —  
\*\*\*\* Jean XIV, 23.

SOPHIE. — Oui, maman, car alors nous possédons Jésus lui-même. Cela me rappelle ces paroles d'un cantique :

Quand Jésus remplit le cœur,  
Il déborde de bonheur.

LA MÈRE. — De peur que les Israélites ne s'enorgueillissent, l'Éternel prend soin aussi de leur rappeler leur petitesse et leur faiblesse : « Ce n'est pas parce que vous étiez plus nombreux que tous les peuples, que l'Éternel s'est attaché à vous et vous a choisis, car vous êtes le plus petit de tous les peuples. Mais c'est parce que l'Éternel vous a aimés, et parce qu'il garde le serment qu'il a juré à vos pères. » Et penses-tu, Sophie, que nous eussions en nous-mêmes, plus que les Israélites, quelque chose qui fit que Dieu nous aimât ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Nous avons appris une fois ce passage : « Nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables et nous haïssant l'un l'autre. » Il n'y avait en nous rien qui fit que Dieu pût nous aimer.

LA MÈRE. — En effet, c'est à cause de sa riche miséricorde et du grand amour dont il nous a aimés \*\*, que Dieu nous a sauvés en donnant son Fils pour nous. Les Israélites auraient aussi pu se dire, en pensant aux « sept nations plus grandes et plus puissantes qu'eux, » qui occupaient le pays de Canaan : « Ces nations sont plus nombreuses que moi, comment pourrai-je les déposséder ? » Mais Dieu prend soin de les rassurer : « Ne les crains point, » dit Moïse ; « souviens-toi bien de ce que l'Éternel, ton Dieu, a fait au Pharaon et à toute l'Égypte... ainsi fera l'Éternel, ton Dieu, à tous les peuples dont tu

\* Tite III, 3. — \*\* Éphésiens II, 3-8.



as peur... Tu ne t'épouvanteras point à cause d'eux, car l'Éternel, ton Dieu, est au milieu de toi, un Dieu grand et terrible. »

SOPHIE. — Si Dieu était avec eux, ils pouvaient bien être tranquilles, maman. Je me rappelle ce beau passage : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Et c'est pour nous aussi, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et bien d'autres qui nous assurent que Dieu est avec nous, afin que nous soyons sans crainte \*\*. C'est ce que le Seigneur disait une fois à Paul, quand il était à Corinthe « dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement » : « Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi. » Aussi Paul pouvait-il dire : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie \*\*\*. » Et nous pouvons avoir aussi cette confiance que Dieu ne nous laissera point, si nous nous attendons à Lui.

SOPHIE. — Cela me fait encore souvenir d'un verset de cantique que j'aime tant :

La délivrance est dans ton bras  
Et l'amour dans ton cœur.  
Quel bonheur ! Toujours tu seras  
Ma gloire et mon Sauveur.

LA MÈRE. — Moïse termine le chapitre VII, en rappelant encore aux Israélites qu'ils devaient brûler entièrement et détruire les idoles, quand même elles auraient été couvertes de métal précieux, comme l'or et l'argent. « Tu ne désireras pas l'or et l'argent qui sont dessus, ... car c'est une abomination pour l'Éternel, ton Dieu ; afin que tu n'introduises pas l'abomination dans ta maison... Tu l'auras en extrême hor-

\* Romains VIII, 31-39.

\*\* Hébreux XIII, 5, 6 ; Jean XVI, 33.

\*\*\* 1 Corinthiens II, 3 ; Actes XVIII, 9 ; Philippiens IV, 13.

reur. » Cela nous montre combien l'Éternel voulait que son peuple d'Israël fût séparé de tout ce qui était souillé. Et il demande la même chose de nous.

SOPHIE. — Mais, maman, il n'y a plus d'idoles.

LA MÈRE. — Chère Sophie, tout ce qui, dans le cœur, prend la place de Dieu, est une idole que nous avons à laisser ; et tout ce qui, dans le monde, est exalté pour flatter le cœur naturel, est aussi une idole. Et l'apôtre Paul dit : « Ne touchez pas à ce qui est impur, » c'est-à-dire à ce que le monde exalte et recherche ; l'apôtre Jean aussi termine son épître, en disant : « Petits enfants, gardez-vous des idoles \* . »

---

### Les deux jeunes chevriers.

« Tous les sentiers de l'Éternel ne sont que gratuité et vérité. » (Psaume XXV, 10.) Voilà ce que même des enfants peuvent éprouver et connaître dans les petites circonstances de leur vie, comme vous le montrera, j'espère, le récit que je placerai sous vos yeux.

Vous savez, sans doute, ce que c'est qu'un chevrier. C'est celui qui conduit les chèvres dans les pâturages et les y garde. Dans les montagnes de la Suisse, on emploie à cet office de jeunes garçons. Ce n'est pas toujours une tâche aisée, car il faut mener les chèvres sur des pentes trop rapides pour les vaches, dans des endroits souvent rocailleux et escarpés, et par suite présentant des dangers, et cela par tous les temps.

Les deux jeunes chevriers dont je veux vous parler, et que nous nommerons Jacques et François, habi-

\* 2 Corinthiens VI, 17 ; 1 Jean V, 21.

taient un village situé à l'extrémité d'une vallée du Jura. Ils remplissaient courageusement leur tâche. Debout dès quatre heures du matin, ils déjeûnaient d'une tasse de lait et d'un morceau de pain d'orge, puis l'un d'eux prenait sur son dos un bissac renfermant un bon morceau de pain et un de *séret* (lait caillé), et ils partaient pour se rendre chacun à l'une des extrémités du village. De là revenant sur leurs pas l'un vers l'autre, et soufflant dans une espèce de cor en fer blanc, ils appelaient ainsi les chèvres qui, à ce son familier, sortaient des étables où déjà on les avait traites, et se rassemblaient autour des chevriers.

Un beau matin du mois de juin, ils partirent ainsi pour la montagne, l'un marchant devant le troupeau et l'autre suivant pour pousser les retardataires. Arrivés au lieu du pâturage, ils jouirent d'un moment de repos. Assis sur l'herbe, ils contemplaient la beauté de la scène qui se déroulait devant eux. A leurs pieds s'étendait la vallée, avec le joli lac qui en remplit le fond et dans les pures eaux duquel se reflètent les villages, les vertes prairies et les bois sombres qui le bordent; à l'extrémité on voit les clochers d'autres villages poindre au-dessus d'autres bois, et comme cadre environnant tout ce tableau, s'élève le Jura avec ses noires et épaisses forêts de sapins.

Mais si magnifique que soit la vue, des enfants comme nos jeunes chevriers, ne sauraient s'arrêter à la contempler longtemps. Jacques se dégagea donc du bissac qu'il pendit à une branche d'un sapin, et, tandis que les chèvres broutaient, ils se mirent à s'amuser, courant çà et là dans les bois et s'excitant tant et si bien, que, sans qu'ils s'en aperçussent, l'heure du diner se passa. Les amusements cependant ont une fin, la fatigue et surtout la faim com-

mencèrent à se faire sentir, et il s'agissait de retourner à leurs provisions. Jacques, observant la position du soleil, dit à son compagnon : « Je suis sûr qu'il est au moins deux heures. » « Je crois bien, » répondit François, « car j'ai une faim terrible. Mais où as-tu mis le bissac ? C'est toi qui le portais et qui l'as pendu ? Te rappelles-tu où ? » « Oui, » dit Jacques, « c'est à un petit sapin qui est seul dans un endroit gazonné, du côté d'en haut. »

Les voilà à chercher, chercher partout, sans qu'aucun n'aperçoive le bissac. Le temps s'écoulait, François sentait toujours plus la faim l'aiguillonner ; on recommence les recherches sans plus de succès. Que faire ! Bien que François eût un esprit vif et décidé, il ne savait qu'imaginer, et tous deux commençaient à être bien abattus et découragés. Alors Jacques, qui était d'un caractère plus sérieux que François son cousin, lui dit d'une voix un peu émue : « Écoute, François, je me rappelle que notre mère nous a souvent dit que, si nous nous trouvions dans une difficulté, il nous fallait prier Dieu. Elle nous lisait ce verset de la Bible : « Invoque-moi au jour » de ta détresse, et je te délivrerai. » (Psaume L, 15.)

— La nôtre nous l'a dit aussi, répondit François. Prions Dieu de nous aider.

Et les deux garçons, jetant leurs chapeaux sur l'herbe, s'agenouillèrent, et Jacques, d'une voix tremblante, exposa en quelques mots au Seigneur leur détresse. Cela peut paraître au premier abord une chose bien minime, mais pour nos deux petits chevriers, perdre leur bissac et leur repas n'était pas si peu de chose, et, d'ailleurs, mes enfants, le Seigneur aime qu'on lui expose même les petites choses ; cela montre que nous avons confiance en Lui. Aussi l'apôtre dit-il : « En toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu. » (Philippiens IV, 6.)

Pour revenir à Jacques et François, s'étant relevés, ils recommencèrent à chercher, et quelle ne fut pas leur surprise ! Ils avaient à peine fait quelques pas que tous deux se trouvent devant le sapin où était suspendu leur bissac. François s'écrie : « Nous avons donc les yeux éblouis ? J'ai passé par là plus de six fois. » « C'est Dieu qui nous l'a fait retrouver, » répliqua Jacques ; et, en disant cela, il prit le bissac et en tira le pain et le séret qu'il tendit à son cousin, n'en réservant qu'une petite partie pour lui-même. Soit la longue attente, soit l'émotion, il ne pouvait manger. Pour François, jamais son pain noir ne lui avait semblé meilleur.

Le repas achevé, il s'agissait de s'occuper des chèvres. Ici, nouvelle épreuve pour nos deux pauvres amis. Ils font retentir leur cor, tout en parcourant la montagne, mais pas une chèvre ne se montre, pas une ne répond à l'appel. Le soir approchait, le soleil venait de descendre derrière les grands bois et dorait de ses derniers rayons le sommet escarpé de la montagne qui s'élevait derrière nos deux chevriers. Le lac, si beau et si riant le matin, se voyait d'une teinte grise ; tout autour, un silence complet, interrompu seulement de temps en temps par le son de la clochette des vaches qui paissaient encore sur la montagne voisine. Mais si le calme régnait dans la nature, il n'en était pas de même dans le cœur des jeunes garçons. A mesure que le temps s'écoulait et que la nuit approchait sans que leurs recherches aboutissent, la crainte et l'inquiétude s'emparaient toujours plus de leurs cœurs. C'était l'heure où d'habitude ils rentraient au village, où bien des familles les attendaient pour avoir le lait du souper. Jacques et François le savaient, et ils n'y étaient pas insensibles, bien que vivant dans la solitude et d'une vie rude ; leurs mères chrétiennes

s'étaient appliquées à développer des sentiments de bienveillance pour les autres, et ils souffraient à la pensée du dérangement et des privations dont ils étaient la cause. A cela s'ajoutaient d'autres reproches que leur adressait leur conscience.

Enfin, Jacques dit tout d'un coup : « Vois-tu, François, c'est Dieu qui nous éprouve encore, et je crois en comprendre la raison. Il nous a exaucés cette après-midi, et nous ne l'avons pas remercié. Nous sommes des ingrats. Confessons-lui notre faute, et demandons-lui encore de nous aider. »

« Oh ! oui, » répondit François qui était le plus jeune, et se mettant de nouveau à genoux, le cœur contrit et les yeux pleins de larmes, ils élevèrent leurs jeunes voix vers Celui qui pouvait les secourir et qui entend la prière du plus faible enfant.

Dieu les exauça, en effet, car, comme ils se relevaient, ils virent une grosse chèvre blanche sortir d'entre deux buissons, au bord d'un ravin escarpé. Alors, s'approchant avec précaution, ils virent que tout le troupeau se trouvait sur la pente de ce ravin.

— Comment allons-nous les ramener de là ? dit François à son compagnon ; car on ne voyait d'en haut nul sentier qui conduisait auprès du troupeau.

— Oh ! répondit Jacques, elles ont bien su descendre, elles sauront aussi remonter. Et il se mit à les appeler. En effet, les chèvres se mirent en route sur un mince banc de rocher où il y avait à peine de quoi poser leur pied, et bientôt tout le troupeau se trouva rassemblé autour des deux jeunes bergers. Ceux-ci tout heureux, le cœur rempli de reconnaissance envers le Seigneur qui, deux fois, les avait si merveilleusement exaucés, redescendirent au village.

Je ne puis pas vous dire si leurs parents et les habitants du village surent la cause de leur retard.

Vous me demanderez peut-être ce que devinrent

Jacques et François, après une journée aussi émouvante et où Dieu, on peut le dire, s'était montré à eux d'une manière si touchante en les exauçant. Je vous dirai ce que je sais d'eux. Les jours suivants, ils restèrent sous la vive impression de ce qui leur était arrivé. Mais peu à peu cette impression s'effaça, car vous savez, mes enfants, que l'ennemi des âmes cherche toujours à affaiblir et à nous faire oublier ce que Dieu nous a dit. Mais le Seigneur, qui avait montré sa grâce aux deux jeunes chevriers pour les attirer à Lui, ne voulait pas les laisser, bien que leur conversion ne suivit pas immédiatement l'incident que je viens de vous raconter. Satan ne peut détruire ce que Dieu opère.

C'était la dernière année que Jacques et François faisaient ce service de chevriers. De plus jeunes qu'eux devaient les remplacer, comme c'est l'habitude. Ils furent employés à d'autres travaux. L'un d'eux se voua à l'industrie du pays, l'autre resta agriculteur, tout en faisant un peu de commerce. Ils avaient à faire, comme l'on dit, leur chemin dans le monde, où les pièges et les tentations ne manquent pas. Mauvaises compagnies, lectures dangereuses, occasions de plaisir et de péché, Satan mit tout cela devant eux. Mais le Seigneur avait aussi les yeux sur eux, comme ils sont heureux de le reconnaître maintenant. François fut le premier qui s'occupa des choses de Dieu, mais bien que ce fût par des besoins qu'il éprouvait dans son âme, il ne fut pas le premier à trouver le Seigneur. Il voulait et prétendait être capable de choisir lui-même le chemin pour servir Dieu ; au fond, il suivait sa propre volonté, la vraie connaissance du Seigneur lui manquait, et sa piété extérieure était une entrave pour lui. Son cousin, au contraire, qui ne fut amené que quelques

années plus tard à s'occuper sérieusement de la parole de Dieu, apprit avant lui à connaître le Dieu d'amour qui s'est révélé dans la personne de son Fils comme Sauveur des pécheurs. Jacques devint ainsi, dans la main de Dieu, un instrument béni, non seulement pour son cousin, mais pour d'autres membres de sa famille, en leur communiquant simplement ce que Dieu lui avait fait connaître : son amour dans le don de son Fils.

La première fois que Jacques se rencontra avec François dans le lieu où les enfants de Dieu se réunissaient au nom de Jésus, pour rendre culte et l'adorer en annonçant sa mort jusqu'à son retour, tous deux se souvinrent de la journée où Dieu leur avait donné une preuve si frappante de ses soins et de l'intérêt qu'il prend, même aux plus faibles des enfants des hommes. Tous deux bénissaient Dieu non seulement pour le souvenir de cette expérience de leur enfance, mais bien plutôt pour le bien qui en était résulté pour eux. En effet, fréquemment, l'impression qu'ils avaient reçue alors, leur servit de bouclier pour repousser les artifices de l'ennemi, et fermer leurs cœurs au doute et aux tentations d'incrédulité qui pouvaient s'élever dans leurs cœurs alors qu'ils marchaient encore dans le monde.

Que le Seigneur, mes enfants, vous apprenne, par ce simple récit, à vous adresser à Lui avec une entière confiance en toutes choses, dans tout ce qui vous concerne, et il se plaira à vous bénir et vous exaucer, comme il le fit pour les deux jeunes chevriers.







## Mœurs et coutumes bibliques.

### LES PUIITS.

MARIE. — Chère tante, nous avons encore cherché dans la Bible des passages où il est parlé de l'eau et des puits. Moi, j'ai trouvé l'histoire de Samson ; quand il fut pressé de la soif après avoir combattu les Philistins et que Dieu lui fit sortir de l'eau du rocher\*. C'est comme lorsque l'eau sortit du rocher pour les Israélites.

\* Juges XV, 9-20.

LA TANTE. — As-tu aussi remarqué le nom qui fut donné à cette source : Hen-IIakkoré ?

MARIE. — Oui, tante, mais je n'ai pas su ce que cela voulait dire.

LA TANTE. — Cela signifie : « La source de celui qui crie. » Ainsi, ce nom rappelait à tous ceux qui buvaient de l'eau de cette source, que Dieu entend et exauce ceux qui l'invoquent, comme David l'exprime : « Cet affligé a crié, et l'Éternel l'a délivré de toutes ses détresses \* . »

CHARLES. — Moi, j'ai trouvé d'abord l'histoire du serviteur d'Abraham, quand il arriva près d'un puits, hors de la ville de Nacor; et qu'il fit agenouiller ses chameaux, et que Rebecca vint puiser de l'eau \*\*.

LA TANTE. — C'est une bien belle histoire, Charles. Nous pouvons nous représenter la caravane fatiguée d'un long voyage, et se reposant à la lumière dorée du soleil couchant, sous les hauts palmiers, près du puits. C'est ce que l'on voit encore souvent maintenant. A l'heure où les hommes reviennent de leur travail, les femmes sortent avec leurs cruches pour puiser l'eau fraîche.

MARIE. — J'admire, tante, comme Dieu répondit vite à la prière du serviteur d'Abraham. Au verset 15, il est dit : « Et avant qu'il eut achevé de parler, voici Rebecca sortait. » C'est *elle* qui était la réponse.

LA TANTE. — Le serviteur d'Abraham fut, sans doute, bien heureux d'entendre Rebecca lui dire, en abaissant sa cruche : « Bois, et j'en puiserai aussi pour les chameaux. » C'étaient les paroles mêmes qu'il avait dites dans sa prière. Comme son cœur devait être rempli d'admiration et de reconnaissance envers Dieu !

CHARLES. — Je suis sûr qu'il était tout content de

\* Psaume XXXIV, 6. — \*\* Lisez Genèse XXIV.

voir celle qui devait être la femme d'Isaac, si prête à aider et si bonne, même pour les pauvres chameaux fatigués.

MARIE. — J'en suis bien sûre aussi. Et quand elle arriva chez Isaac, elle y trouva aussi un puits; celui qu'Agar avait nommé : « Le puits du vivant qui me voit. » C'est près de là qu'Isaac demeurait.

CHARLES. — Maintenant, tante, je te dirai le second endroit que j'ai trouvé. C'est au second chapitre de l'Exode, quand Moïse s'enfuit de l'Égypte et arriva au pays de Madian. Il s'assit près d'un puits, et sept jeunes filles vinrent pour abreuver leurs troupeaux.

MARIE. — Oui, et des bergers les chassèrent comme elles avaient rempli d'eau les auge. Mais Moïse vint à leur secours.

LA TANTE. — C'est une chose ordinaire encore de nos jours, en Orient, de voir, dans la chaleur du jour, les puits entourés de troupeaux attendant qu'on les abreuve. Un voyageur raconte qu'il arriva un jour près d'un puits, autour duquel se tenaient des hommes à la mine sauvage, tels qu'on peut supposer qu'étaient les bergers de Madian. Ils tiraient l'eau du puits avec des seaux en cuir, puis la versaient dans une auge de pierre. Quand ils eurent fini, des femmes et des jeunes filles qui attendaient au loin, s'approchèrent à leur tour pour abreuver leurs troupeaux.

MARIE. — Cela me rappelle encore que Jacob rencontra Rachel près d'un puits. Dès qu'il la vit, il courut, roula la grande pierre qui était sur l'ouverture du puits, puis il abreuva le troupeau et ensuite il embrassa Rachel. Elle dut être bien surprise\*.

CHARLES. — Pourquoi fallait-il qu'il y eût une pierre sur le puits? Était-ce pour tenir l'eau fraîche?

\* Genèse XXIX.

LA TANTE. — En Orient, l'eau est une chose extrêmement précieuse, et on la garde avec beaucoup de soin. C'est pourquoi beaucoup de puits, surtout dans les endroits déserts, sont couverts de larges et lourdes dalles en pierre, pour empêcher que le sable ne les comble. Au centre se trouve un trou assez large pour laisser passer un seau, et sur cette ouverture on place, comme un bouchon, une pierre, souvent si pesante, qu'il faut trois hommes pour la mouvoir.

CHARLES. — J'ai lu aussi qu'Isaac creusa beaucoup de puits\*.

LA TANTE. — C'était pour abreuver ses nombreux troupeaux. En Syrie, on dit de l'homme qui est « seigneur de l'eau, » qu'il est aussi « seigneur de la terre. » Ainsi un puits creusé par quelqu'un devenait pour toujours la propriété de la famille de celui qui l'avait creusé. Mille sept cents ans après que Jacob eut acheté le champ et creusé le puits près de Sichar, la femme samaritaine le nomme encore « le puits de Jacob\*\* ».

MARIE. — Chère tante, penses-tu que ce puits-là, où le Seigneur Jésus s'assit, étant fatigué, existe encore ?

LA TANTE. — Oui, Marie. Non loin de la ville de Nablouse, où était autrefois Samarie, il y a un endroit connu des Mahométans sous le nom de « Bir el Yacoub, » puits de Jacob, et des chrétiens sous celui de « Bir es-Samaryeh, » le puits de la Samaritaine. Tout le monde est d'accord pour y voir le lieu où Jésus, « lassé du chemin, » s'assit et parla de l'eau vive à celle qui venait au puits de Jacob.

MARIE. — Combien j'aimerais le voir !

\* Genèse XXVI. 15-23, 25. 32.

\*\* Jean IV.

CHARLES. — Peux-tu nous en dire quelque chose, chère tante.

LA TANTE. — On ne sait pas exactement comment il était au temps du Seigneur. Maintenant, c'est un grand bassin circulaire, taillé dans le roc, à parois parfaitement lisses. Quelquefois il contient quelques pieds d'eau, mais le plus souvent, il est tout à fait à sec.

MARIE. — La femme disait au Seigneur : « Le puits est profond. » Peut-on en voir le fond ?

LA TANTE. — Il a vingt-cinq mètres de profondeur maintenant, mais il est sans doute beaucoup plus profond, parce que le fond est rempli de décombres. Les chrétiens des premiers temps avaient construit, au-dessus, une église, dont le toit et les murs se sont écroulés dans le puits.

CHARLES. — Je vois sur la carte pourquoi « il fallait que Jésus passât par la Samarie, » elle est juste entre la Judée et la Galilée.

LA TANTE. — C'était, en effet, le chemin le plus direct, mais il y en avait un autre que les Juifs préféraient. Un Juif, attaché aux traditions des anciens, évitait soigneusement la Samarie, car suivant elles, « manger d'un plat, boire d'une cruche, s'asseoir sur un tapis ou un siège, employer un bâton ou une selle qu'un Samaritain aurait touchés, rendait un Juif impur. »

MARIE. — Qu'est-ce que cela faisait, chère tante ?

LA TANTE. — Un Juif souillé ou impur ne pouvait ni entrer dans la ville, ni manger avec ses amis, ni venir dans une maison ou une synagogue, il était comme un lépreux. Du pain cuit ou même de l'eau puisée par un Samaritain, étaient des choses défendues à un Juif qui traversait la Samarie.

MARIE. — Je comprends maintenant, chère tante, pourquoi la femme était si surprise d'entendre Jésus

lui demander de l'eau à boire. J'avais toujours trouvé que c'était bien méchant à elle de lui refuser une si petite chose. Ce n'était pas comme Rebecca.

LA TANTE. — Elle était surprise, parce qu'elle savait que les grands docteurs de Jérusalem avaient défendu aux Juifs même de parler aux Samaritains.

CHARLES. — Qui étaient donc ces Samaritains, chère tante ?

LA TANTE. — Si tu lis le chapitre XVII du second livre des Rois, tu l'apprendras. Après que les Israélites eurent été transportés hors de leur terre, le roi d'Assyrie envoya à leur place, pour peupler le pays, des nations idolâtres. Ces nouveaux habitants ne servaient pas Dieu, qui envoya contre eux des lions. Alors le roi d'Assyrie fit venir un sacrificateur d'entre ceux qui avaient été emmenés captifs, pour leur enseigner « la manière de servir le Dieu du pays. » Ce sacrificateur vint demeurer à Béthel et leur montra « comment ils devaient révéler l'Éternel. »

MARIE. — C'était très bien, et je pense qu'ils abandonnèrent leurs idoles.

LA TANTE. — Non ; pendant longtemps une confusion étrange régna parmi eux. Ils révéraient l'Éternel et servaient en même temps leurs idoles. C'est d'eux que venaient les Samaritains.

CHARLES. — Est-ce que la Bible parle encore d'eux avant le temps du Seigneur Jésus ?

LA TANTE. — Oui, Charles. Quand les Juifs, revenus de Babylone, commencèrent la reconstruction du temple, les Samaritains voulurent y prendre part ; mais comme les Juifs s'y opposèrent\*, les Samaritains devinrent leurs ennemis acharnés.

MARIE. — Et alors ils bâtirent eux-mêmes un temple, n'est-ce pas, tante ?

\* Esdras IV, 1-3.

LA TANTE. — Oui; Manassé, un homme de la famille sacerdotale, qui avait été banni de Jérusalem par Néhémie, s'en alla en Samarie, et reçut de Darius, roi de Perse, la permission de bâtir un temple sur le mont Guérizim. Mais cela ne se trouve pas raconté dans la Bible.

CHARLES. — Je suppose que c'est la montagne de laquelle la femme disait : « Nos pères ont adoré sur cette montagne. »

LA TANTE. — En effet; leur temple avait été détruit, mais c'est là qu'ils sacrifiaient toujours leur pàque, et c'est vers cette montagne qu'ils se tournaient pour adorer, en quelque lieu qu'ils fussent. Ils gardaient là aussi une copie de la loi de Moïse, qu'ils disaient plus ancienne et plus importante qu'aucune autre.

CHARLES. — Tu dis qu'ils avaient la loi de Moïse; est-ce que les Juifs les reconnurent jamais comme ayant la même religion qu'eux ?

LA TANTE. — Non, Charles, bien que les Samaritains parlassent de « leur père Jacob. » La plus grande injure que les Juifs pouvaient dire à un homme, c'était de l'appeler « Samaritain \* ». Le Seigneur lui-même en parlant du lépreux samaritain, le nomme un étranger \*\*.

MARIE. — Quel bonheur pour la pauvre femme que Jésus n'eût pas pour elle les mêmes sentiments que les Juifs. Il ne méprisa jamais personne.

LA TANTE. — Non; le Seigneur, « plein de grâce et de vérité, » montrait *sa grâce* en demandant un peu d'eau à une pauvre pécheresse étrangère, afin d'attirer peu à peu son cœur vers Lui. Et ensuite, il lui fait connaître, touchant elle-même, *la vérité*, de telle sorte qu'elle est forcée de dire : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-

\* Jean VIII, 48. — \*\* Luc XVII, 18.

ce pas le Christ ? » Mais elle avait aussi appris à connaître Celui qui donne l'eau qui désaltère l'âme à jamais, c'est-à-dire la vie éternelle.

CHARLES. — Est-ce qu'il y a encore des Samaritains, chère tante ?

LA TANTE. — Il y en a encore environ deux cents à Nablouse, et quelques autres en différents endroits, comme à Jaffa. Mais, pour aujourd'hui, il faut terminer notre entretien.



## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE PRÉSENTE AUX ISRAÉLITES

LES MOTIFS QU'ILS ONT D'OBÉIR

(*Chapitre VIII.*)

LA MÈRE. — Les Israélites ne devaient jamais oublier la grande délivrance que Dieu leur avait accordée en les tirant du pays d'Égypte où ils avaient été de misérables esclaves, mais le beau chapitre VIII, que nous venons de lire, nous montre qu'ils devaient se souvenir d'une autre chose encore. Peux-tu me la dire ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'était de leur long voyage dans le désert. Moïse dit que c'était un « désert grand et terrible, de serpents brûlants et de scorpions, une terre aride où il n'y a pas d'eau. » Quel affreux endroit, chère maman ! Et ils y avaient été si longtemps !



LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais l'Éternel les y avait gardés. Dans cet endroit sans ressources, ils n'avaient manqué de rien, et avaient ainsi pu voir les soins merveilleux de Dieu envers eux. Il leur avait montré sa puissance, sa tendresse et son long support. Peux-tu te rappeler un peu ce que l'Éternel leur avait donné dans le désert ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Quand ils avaient eu faim, Dieu leur avait fait descendre la manne du ciel ; quand ils avaient eu soif, il leur avait fait sortir l'eau d'un dur rocher.

LA MÈRE. — Et plus encore, Moïse leur dit : « Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied ne s'est point enflé, pendant ces quarante ans. » Comment auraient-ils pu se procurer des vêtements dans le désert, si l'Éternel n'y avait pourvu ?

SOPHIE. -- Je n'avais jamais pensé à cela, maman. Que c'est merveilleux !

LA MÈRE. — Eh bien, Sophie, ne penses-tu pas que c'est encore ce que Dieu fait pour les siens maintenant ?

SOPHIE. -- J'en suis sûre, maman ; mais cependant la manne ne tombe plus du ciel, et les vêtements s'usent.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, mais que dit le Seigneur Jésus à ses disciples ? « Ne soyez pas en souci pour votre vie de ce que vous *mangerez* et de ce que vous *boirez*, ni pour votre corps, de quoi vous serez *vêtus*... Regardez aux oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'assemblent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup mieux qu'eux ? Et pourquoi êtes-vous en souci du vêtement ? Étudiez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que même Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un

d'eux. Et si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs... ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, gens de petite foi? Ne soyez donc pas en souci, disant : Que *mangerons-nous*? ou que *boirons-nous*? ou de quoi *serons-nous vêtus*?... Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses \*.

SOPHIE. — Que c'est beau, maman. Nous voyons bien par là que Dieu nous fournira comme aux Israélites tout ce dont nous avons besoin.

LA MÈRE. — Assurément, car il a dit : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai pas \*\* » de sorte que nous pouvons être remplis de confiance. Tu as vu aussi que le désert que les Israélites traversaient, était rempli de serpents, même de serpents brûlants et de scorpions; Dieu les avait garantis contre ces animaux venimeux, et même quand une fois ils eurent péché et que l'Éternel eut envoyé contre eux des serpents brûlants, il leur donna un moyen de guérison \*\*\*.

SOPHIE. — Je me rappelle cela, maman. Moïse éleva un serpent d'airain sur une perche, et quiconque avait été mordu et le regardait, était guéri. C'est comme le Seigneur Jésus élevé sur la croix, n'est-ce pas? Celui qui croit en Lui ne périt pas, mais il a la vie éternelle.

LA MÈRE. -- Oui, mon enfant. La puissance de Satan est dans le monde, mais le Seigneur Jésus a vaincu Satan, et il garde les siens. Ce que nous avons à faire, c'est de veiller pour que le diable ne nous surprenne pas, et puis il faut lui résister en demeurant fermes dans la foi, attachés au Seigneur Jésus de tout notre cœur\*\*\*\*. Mais Dieu ne pourvoyait pas

\* Matthieu VI, 25-34.

\*\* Hébreux XIII, 5.

\*\*\* Nombres XXI.

\*\*\*\* 1 Pierre V, 8, 9; Jacques IV, 7; Actes XI, 23.

seulement aux besoins de son peuple comme un tendre Père, mais il avait aussi des leçons à leur apprendre. Moïse leur dit : « Connais donc en ton cœur que l'Éternel, ton Dieu, te châtie, comme un homme châtie son enfant. »

SOPHIE. — Cela veut dire, n'est-ce pas, que Dieu ne les châtie pas comme les autres peuples, ceux de Canaan par exemple ? Mais quelles leçons Dieu voulait-il que son peuple apprit ?

LA MÈRE. — Moïse dit : « L'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher durant ces quarante ans, dans ce désert, afin de *l'humilier*. » La première leçon qu'Israël devait apprendre, c'était *l'humilité*. Dans le désert où il n'y avait point d'eau, point de pain, point de chemin, mais du sable et des serpents, que pouvaient-ils faire ? Dieu leur montrait ainsi leur faiblesse et leur impuissance absolues. Sans Dieu, ils n'avaient qu'à y mourir. Se reconnaître ainsi faible et impuissant, c'est l'humilité ; mais notre cœur est naturellement orgueilleux. Nous aimons nous croire quelque chose, ou bien nous pensons que nous pouvons quelque chose de nous-même, et Dieu envoie quelque épreuve qui nous montre notre impuissance.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, un verset que nous avons appris ; c'est : « Vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens, et tous, les uns à l'égard des autres, soyez revêtus d'humilité, car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. » Le Seigneur Jésus était « humble de cœur\* ». »

LA MÈRE. — La seconde leçon que les Israélites avaient à apprendre dans le désert, c'était *de connaître leur cœur*. Moïse dit : « Afin de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur. »

\* 1 Pierre V, 5 ; Matthieu XI, 29. Lisez aussi, mes enfants, sur l'humilité qui plaît à Dieu, Ésaïe LVII, 15, et, comme exemple, Luc VII, 36-50.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — Dieu les faisait passer par des épreuves et des difficultés diverses, et ainsi ils voyaient s'il y avait dans leur cœur de l'obéissance et de la confiance envers Lui. Hélas ! ils durent voir que leurs pauvres cœurs étaient pleins de murmures. Quand tout va bien autour de nous, nous ne savons pas si nos cœurs sont obéissants et confiants, mais je suppose que quelqu'un tombe malade, ou perde sa fortune, alors il pourra voir s'il se résigne et se confie en Dieu, ou bien s'il murmure.

SOPHIE. — Je sais cela, maman. Quand j'ai eu mal au pied, le printemps dernier, et que je devais rester à la maison, quand il faisait si beau et que chacun pouvait sortir et se promener, j'ai été souvent malheureuse. Je disais : Pourquoi Dieu m'envoie-t-il ce mal ? J'ai appris que mon cœur n'était pas soumis.

LA MÈRE. — Et le Seigneur t'a enseigné là une précieuse leçon, mon enfant. Quand on a appris à se connaître ainsi, Dieu nous conduit, par sa grâce, à apprendre à être content des circonstances où nous nous trouvons, et à voir que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment ». » Enfin la troisième leçon que les Israélites apprirent dans le désert, était celle de la dépendance : Moïse leur dit : « Afin de te faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel. »

SOPHIE. — Chère maman, je me rappelle que ce sont les paroles du Seigneur Jésus, quand Satan lui disait de changer les pierres en pain \*. Mais j'aimerais que tu me les expliques.

\* Philippiens IV, 41 ; Romains VIII, 28.

\*\* Matthieu IV, 4.

LA MÈRE. — Le pain nourrit le corps, mais les Israélites devaient faire bien attention à la manière dont le pain et tout ce dont ils avaient eu besoin leur avait été donné. C'était par la parole de Dieu. Ils n'avaient pas autre chose dans le désert. S'ils avaient faim, ils devaient attendre que Dieu dise la parole qui envoyait la nourriture ; s'ils manquaient d'eau, c'est la parole de Dieu qui la faisait sortir du rocher. Ils n'avaient pas même un chemin dans le désert, mais Dieu leur disait comment ils trouveraient le chemin. De sorte qu'ils avaient à apprendre à dépendre non pas d'eux-mêmes, ni d'aucun homme, mais de Dieu seul.

SOPHIE. — Je crois comprendre, maman. Ils devaient s'attendre à Dieu pour toutes choses, et c'est ce que nous devons faire aussi, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ils ne devaient rien faire que ce que Dieu leur disait. C'était la vie pour eux comme pour nous. Vois le Seigneur Jésus. En citant à Satan ces paroles du Deutéronome, c'est comme s'il lui avait dit : « J'ai faim ; je pourrais bien faire de ces pierres du pain, mais je ne le ferai pas à moins que Dieu ne me le dise. » C'est là la vraie obéissance, la dépendance de Dieu, et c'est ce qui met Satan en fuite.

SOPHIE. — Chère maman, les paroles de Moïse me rappellent ce que le Seigneur Jésus disait aux foules qui le suivaient, après qu'il eut multiplié les pains : « Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle \* . »

LA MÈRE. — Oui, les foules pensaient seulement à être nourries pour cette vie, comme les Israélites l'avaient été dans le désert, et c'est pour cela qu'elles

\* Jean VI, 26-29.

venaient à Jésus ; mais il était le pain de vie, qui donne la vie à l'âme, la vie éternelle. C'est là la seule chose importante, et c'est ce que Jésus aurait voulu leur faire comprendre. Mais quand il leur dit que, pour se nourrir de ce pain de vie, il faut croire en Lui, le recevoir, et dépendre aussi pour cela de Dieu, alors ils raisonnent et murmurent, et finalement le rejettent. Pour recevoir Jésus, il faut un cœur humilié, confiant dans la parole de Dieu, et dépendant de Lui.

---

### Blanchie dans le sang de l'Agneau.

Par un jour d'avril sombre et pluvieux, je suivais la rue du paisible village de T. Après un long temps d'absence, j'y étais revenue pour quelques jours, faire une visite à une amie. Bien que reconnaissant plus d'une figure amie, je pouvais cependant voir les changements que le temps avait apportés, et je pensais à Celui qui est toujours le même hier, et aujourd'hui, et éternellement.

Je fus tirée subitement de mes réflexions par une main qui se plaça sur mon épaule. Je me retournai et vis une femme du village qui me dit :

« Comme j'ai couru pour vous rattraper, Mademoiselle ! Je voulais vous dire que la pauvre petite Ethel J. est bien malade. Ne pourriez-vous venir la voir ? Vous aurez peut-être l'occasion de lui dire un mot. Elle n'est plus pour longtemps dans ce monde ; j'en ai peur. »

Quelques mots d'explication me firent comprendre la cause de son anxiété. Ethel J. était la fille de parents qui avaient fait tous leurs efforts pour élever leur enfant dans la religion qu'ils professaient. En même temps, ils désiraient vivement que leur fille reçût en fait d'instruction, tout ce que l'argent peut procurer. C'est ainsi qu'Ethel avait été, pendant quelque temps, mon élève. A mesure que la bonne femme me parlait d'elle, je la revoyais avec sa figure joyeuse et intelligente, et je me rappelais particulièrement ses questions et ses réponses à la leçon d'histoire sainte que nous avions chaque matin. Ethel aimait alors à lire la parole de Dieu ; les récits merveilleux qu'elle renferme saisissaient son cœur. Mais c'est à cause de cela même, qu'elle fut soudainement enlevée à mes soins et envoyée dans un couvent situé à quelque distance, afin de poursuivre ses études sous une autre influence. La chère enfant y était restée deux ans. J'avais eu de temps à autre de ses nouvelles, mais j'ignorais qu'elle eût été ramenée chez elle gravement malade. Et tandis que mon interlocutrice me racontait cela, et ajoutait qu'elle craignait qu'il n'y eût personne auprès d'elle pour lui parler de Jésus, mon cœur se sentait pris d'un grand désir d'aller vers la jeune fille mourante, pour diriger ses regards vers le Sauveur.

Je savais quelles difficultés j'aurais à rencontrer pour accomplir ce désir, et je suppliai Dieu de m'ouvrir le chemin, et il se montra, comme toujours, fidèle à sa promesse : « Demandez et vous recevrez. »

Quelques heures plus tard, je me trouvais près du lit d'Ethel. Toute défaite et presque aussi blanche que l'oreiller sur lequel sa tête reposait, la jeune fille était étendue. On pouvait aisément voir que sa carrière terrestre touchait à sa fin. Je m'assis silencieusement auprès du lit, tandis que les grands yeux

brillants d'Ethel se tournaient vers moi avec une expression de souffrance que je n'oublierai jamais. Ensuite, elle jeta un regard suppliant vers sa mère qui se tenait près d'elle. Je compris tout ; elle désirait me voir seule comme autrefois. Demander à la mère une telle faveur, aurait pu faire échapper l'occasion présente et fermer le chemin qui s'était ouvert d'une manière si inattendue. Mais Celui qui tient les cœurs des hommes dans sa main, donna une réponse qui surpassait toute attente.

« Je vous laisserai quelques moments seule avec Ethel, Mademoiselle, » me dit la mère après un moment de silence. « Je ne voudrais la laisser ainsi avec personne d'autre ; mais elle vous a toujours été extrêmement attachée, » et, parlant ainsi, elle quitta la chambre. Je rendis grâces à Dieu pour sa miséricorde merveilleuse, lui demandant en même temps de mettre dans ma bouche les paroles que j'aurais à dire à cette pauvre enfant.

Appuyant sa tête sur mon bras, Ethel me dit combien pesait sur son âme le terrible fardeau de ses péchés et la pensée de mourir sans être pardonnée et sauvée.

Je portai mes regards sur les objets qui se trouvaient dans la chambre. Le crucifix, le rosaire, l'image de la Vierge, toutes ces choses qui étaient là démontraient silencieusement leur complète impuissance à donner une seule pensée de paix ou d'espérance à la conscience réveillée.

Le cœur rempli, je pris dans mes mains le livre de prières qui était à côté d'Ethel et, le lui montrant, je dis : « Il n'y a point de paix là, point de pardon des péchés. Le crucifix, le rosaire et la Vierge ne peuvent rien pour vous dans ce moment solennel. Ils ne peuvent laver votre âme d'un seul péché. Le prêtre non plus ne peut vous pardonner ; il n'a aucun pou-



voir de vous absoudre. Nul sacrement ne peut vous purifier et vous blanchir, vous rendre propre pour la présence d'un Dieu saint. Non ; votre âme est noire, vile, couverte de péchés. Dieu a dit : « L'âme qui aura péché mourra. » Mais écoutez, chère Ethel. Il y a quelqu'un qui est descendu du ciel sur la terre et qui est mort à votre place. Tous les droits de la sainteté de Dieu ont été satisfaits, quand Jésus a souffert sur la croix, le Juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu. L'expiation accomplie ainsi par Lui est si parfaite, que tous ceux qui croient en Lui sont « justifiés de toutes choses. » L'Agneau de Dieu sans défaut et sans tache a laissé sa vie ; son sang précieux a été versé afin que, par ce seul sacrifice de Lui-même, vos péchés pussent être ôtés. Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.

Ce fut assez. La bonne nouvelle de cette expiation unique, de ce seul sacrifice, vint comme une lumière merveilleuse dissiper l'obscurité où se débattait cette pauvre âme. Les veilles fatigantes, les longs jeûnes, les prières répétées, tout était oublié. La jeune mourante buvait à longs traits cet amour que révèle l'histoire du Sauveur crucifié et maintenant ressuscité. Elle voyait comment elle, une pécheresse, avait besoin d'être blanchie dans le sang de l'Agneau.

« De tout péché, de tout péché, » répétait-elle. « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. Je le crois. Je puis partir maintenant. Il me tarde de le voir pour le remercier à cause de cela. »

Comme je replaçais sa tête sur l'oreiller et que je lui souriais, une joie si radieuse illumina ses traits, que je ne pus que rendre grâce à Dieu du fond de mon cœur, pour cette nouvelle âme rachetée, à cause de laquelle il y avait de la joie dans le ciel.

Le désappointement des parents fut grand en

apprenant le changement qui s'était opéré dans les pensées de leur fille. Ils furent profondément attristés en la voyant refuser avec fermeté les consolations et les secours de « l'Église. »

« Il n'y a qu'une seule expiation, maman, » disait Ethel, voulant dire « un seul sacrifice. » « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de *tout* péché. Mon âme est *blanchie* dans le *sang* de l'Agneau. »

Je la revis encore une fois. Une tendre affection avait prodigué tout ce qui pouvait la réjouir et égayer sa chambre de maladie. Mais rien ne pouvait retenir l'esprit bienheureux loin de la présence de son Sauveur. Déjà la sueur de la mort était sur son front glacé, mais ses yeux se tournèrent vers moi, et je pus encore saisir ces paroles me répondre comme un souffle : « Le sang de Jésus-Christ purifie de *tout* péché. »

Quelques heures plus tard, tout était fini. Le prêtre vint et s'en retourna ; ses vains rites n'étaient d'aucun usage dans cette chambre de paix.

Cinq jours après, les précieux restes d'Ethel étaient enterrés avec toute la pompe et le rituel usités dans l'Église romaine. Mais que faisaient toutes ces choses à l'esprit bienheureux d'Ethel « absent du corps, mais présent avec le Seigneur ? »

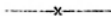
Comment se trouvait-elle là ? Non par des œuvres de justice qu'elle eût faites, mais par la grâce de Dieu. Il avait donné à la chère jeune fille de *croire* le merveilleux message de l'amour du Sauveur, dont le sang purifie de *tout* péché.

Cher jeune lecteur, peux-tu dire : « Je connais Jésus comme mon Sauveur. Son précieux sang purifie de *tout* péché. Mon âme est blanchie dans le sang de l'Agneau ? »

Bien que peut-être tu n'aies pas été engagé dans les rites de l'Église romaine, tu as besoin comme

Éthel de ce sang précieux, car il n'y a point de différence, vu que « tous ont péché et n'atteignent point à la gloire de Dieu. »

Puisses-tu, comme cette chère jeune fille, recevoir aussi le précieux Sauveur qui s'est donné pour toi et, que tu vives ou que tu meures, une joie ineffable sera ton partage.



### Le sentier du juste.

*(Proverbes IV, 18.)*

Il est un sentier de lumière,  
De paix et de sécurité,  
Qui nous fait traverser la terre,  
Le cœur heureux, en liberté.

C'est une voie étroite et sainte,  
Loin du monde, loin du péché,  
Mais d'où l'amour bannit la crainte;  
Jésus lui-même y a marché.

On trouve au seuil de cette route  
Celui qui mourut sur la croix.  
Il nous dit : Viens, pécheur, écoute :  
Aujourd'hui, réponds à ma voix.

Oui, viens à moi, viens, toi qui pleures  
Et qui, gémissant sous le faix,  
Ne connais que de tristes heures ;  
Viens près de moi trouver la paix.

Pour te sauver j'ai mis ma vie :  
Entre par moi dans le chemin  
Où ton âme heureuse et bénie  
Sera conduite par ma main.

Sois béni, Jésus, dont la grâce  
Dans ma misère m'a cherché !  
Oh ! que je suive ainsi la trace,  
Toi qui mourus pour mon péché.

Oui, sois béni, Sauveur fidèle !  
Qui veux guider mes faibles pas,  
Me soutenir quand je chancelle,  
Me reposer quand je suis las.

Mon regard peut, loin de ce monde,  
S'arrêter sur toi, mon Sauveur,  
Et voir la tendresse profonde,  
Qui pour moi brûle dans ton cœur.

C'est là le sentier sur la terre  
Que m'ouvrit ton immense amour,  
Où de ta face la lumière  
Plus brillante croît chaque jour.

Jusqu'au moment où vers ton trône,  
J'irai bien loin de ce bas lieu,  
Dans le séjour où tout rayonne  
De ta gloire, ô saint Fils de Dieu !



## Histoire d'Uranie R.

Mes chers enfants, la petite Uranie, dont je désire vous raconter l'histoire, était, ainsi que vous tous, une pauvre pécheresse, comme il est écrit : « L'imagination du cœur des hommes est mauvaise *dès leur jeunesse.* » (Genèse VIII, 21.) Pendant sa courte existence sur la terre, elle l'avait montré en plus d'une occasion. Mais Dieu, dans sa grâce, avait agi de bonne heure dans son jeune cœur, et l'avait douée de qualités qui la faisaient aimer de tous ceux qui la connaissaient. Elle était d'une intelligence peu ordinaire, docile, appliquée, d'un caractère aimable. Jamais elle ne faisait de la peine aux autres enfants de son âge. Aussi était-elle aimée de ses petites

compagnes de classe. Elle avait horreur du mal, du mensonge surtout. A ce sujet, elle avait souvent repris ses camarades. Sensible naturellement, elle avait plus d'une fois versé des larmes en voyant maltraiter des animaux.

Ses parents lui avaient souvent parlé des choses de Dieu et du Seigneur Jésus. De bonne heure, elle avait pris plaisir à entendre raconter des histoires telles que celles de Joseph et de Moïse ; mais celle du Seigneur Jésus l'intéressait surtout vivement. Plusieurs fois j'en avais été frappé moi-même. Elle ne parlait pas beaucoup, mais écoutait volontiers et retenait ce qu'on lui disait du Sauveur.

Un jour elle disait à sa mère : « Dis-moi, maman, est-ce que dans le ciel, Dieu nous donnera à manger ? »

— Oui, ma chère Uranie, dans le ciel, Dieu ne nous laissera manquer de rien.

— Est-ce que Dieu nous mettra des habits ?

— Oui, chérie, tu auras une longue robe blanche.

Alors, se tournant vers sa petite sœur, elle lui dit avec un regard brillant de joie et un geste expressif : « Oh ! que nous serons jolies ! »

Elle aimait beaucoup à lire dans la *Bonne Nouvelle* : l'histoire de Davida (année 1880) lui plaisait particulièrement. La première fois que sa mère la lui lut, elle l'écouta avec intérêt et à la fin, car elle ne voulut pas l'interrompre, elle dit : « N'est-ce pas, maman, que cette petite était bien sage ? »

De bonne heure, sa mère lui avait dit de s'adresser à Dieu lorsqu'elle se trouverait dans quelque difficulté, aussi faisait-elle souvent monter vers Dieu une petite prière.

Un jour que sa mère était malade, elle s'approcha de son lit et lui dit : « Maman, Dieu te guérira, je le lui ai demandé. »

Peu de temps après, ses parents avaient perdu une

clef; voyant sa mère occupée à la chercher, elle lui dit : « Il faut demander à Dieu de nous la faire trouver, » ce qu'elle fit immédiatement. Aussi sa joie fut-elle grande, quand elle apprit que la clef avait été trouvée.

Elle n'avait d'autre volonté que celle de ses parents. Si quelquefois ils lui donnaient le choix, il était rare qu'ils parvinssent à lui faire exprimer son désir : « Comme vous voudrez » était toujours sa réponse. Elle témoignait à sa petite sœur la plus grande affection, la protégeait en toute circonstance, ne l'abandonnait jamais, et lui cédait volontiers tout ce qu'elle avait pour lui faire plaisir, surtout en l'absence de ses parents.

Le 17 février, elle fut prise d'un fort rhume; malgré cela elle continua d'aller à l'école, tant elle désirait s'instruire. Elle n'avait que cinq ans et dix mois, mais, vu les progrès qu'elle avait déjà faits, on l'eût dite bien plus âgée. Le 21, elle se mit au lit et ne s'en releva plus. Dieu, dans sa grâce, lui épargna bien des souffrances, car elle dormit la plupart du temps que dura sa courte maladie. Quand on lui demandait : « Où as-tu mal ? » elle répondait : « Je ne sais pas, je ne sens rien. »

Dans les premiers jours de sa maladie, elle demandait à Dieu de la guérir. Un jour, elle dit à ses parents : « J'ai bien demandé à Dieu de me guérir, pourquoi ne le fait-il pas ? »

— Mon enfant, lui répondit sa mère, les souffrances que nous endurons sont la conséquence du péché, et tu sais bien que tu n'as pas toujours été sage. C'est Dieu qui permet que tu souffres un peu maintenant; peut-être plus tard te guérira-t-il ?

Elle aimait beaucoup qu'on priât et chantât des cantiques auprès de son lit. Pendant la prière, elle se recueillait, joignait ses petites mains, et écoutait

tranquillement jusqu'à ce qu'on eût fini. Elle se souvenait ensuite de ce qu'on avait demandé.

Lorsqu'on chantait, ne pouvant plus comme d'habitude y joindre sa voix, elle répétait tout bas les paroles.

— Maman, dit-elle une fois après la visite du docteur, le médecin n'a pas été sage.

— Pourquoi, ma chérie ?

— Parce qu'il n'a pas fait la prière.

Le 25, à 10 heures du soir, enseignée de Dieu et comprenant qu'elle ne devait pas guérir ici-bas, on l'entendit prier toute seule dans son lit : « *Mon Dieu,* » disait-elle, « *laisse-moi entrer dans ton ciel, s'il te plaît !* »

Chère enfant ! Dieu avait écouté sa requête et voulait l'exaucer, non pas seulement selon ce qu'elle demandait, mais selon sa riche grâce et son amour infini.

Sa petite prière, citée plus haut, montre qu'elle se sentait pécheresse, coupable, indigne enfin d'entrer dans le ciel par elle-même — qu'elle avait besoin de la grâce de Dieu. — Jeunes amis, lorsque vous demandez une chose à quelqu'un et que vous ajoutez l'expression « s'il te plaît, » ou « s'il vous plaît, » ne reconnaissez-vous pas par là que vous ne méritez pas d'avoir ce que vous demandez ? Vous l'attendez comme une faveur, comme une grâce. Lorsque vous vous adressez ainsi à vos parents, ils vous accordent toujours de bonnes choses ; et combien plus le père qui est au ciel donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ! (Matthieu VII, 7-11.) Comparez avec cela ce que la parole de Dieu nous dit du brigand converti, en Luc XXIII, 39-43. Il se juge et se condamne lui-même ; il reconnaît subir avec justice ce que ses crimes méritaient ; il reconnaît que Jésus, au contraire, n'a rien fait qui ne se dût faire. Puis,



en réponse à sa prière : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume ! » Jésus lui dit : « En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. » Jésus lui accorda, non pas seulement selon sa demande, mais selon son amour infini et la perfection de son œuvre pour lui. Lisez encore ce qui nous est dit du publicain, en Luc XVIII, 13, 14. Du moment que, dans le sentiment profond de son péché et de son indignité, il se frappe la poitrine en disant : « O Dieu ! sois apaisé envers moi, pécheur ! » il peut descendre dans sa maison justifié.

La petite Uranie se jugeait aussi elle-même indigne d'entrer au ciel, elle demandait cela comme une grâce. Nous pouvons croire que Dieu l'a entendue et que, dans sa miséricorde, le Seigneur ne l'a pas laissée dehors. — Le fait qu'il pria pour Ananias le signe que Saul était converti. (Actes IX, 41.)

Le 26, à 2 heures du matin, la chère petite Uranie dit à ses parents : « *Je vais être morte.* » Ceux-ci étaient loin de s'attendre à une telle chose. Alors elle désira que son papa la prit dans ses bras. Environ 20 minutes après, elle leur dit par trois fois : « *Je suis morte !* » Dès lors elle s'empressa de leur faire ses adieux en les embrassant ; et, à chaque fois qu'elle leur disait adieu, elle fixait sur eux un regard expressif, comme si elle se fût sentie pressée de donner à chacun, et surtout à son cher papa et à sa chère maman, un dernier témoignage d'affection, et en même temps un rendez-vous auprès de Jésus qui l'avait aimée et s'était livré lui-même pour elle ; auprès de Jésus, qui allait bientôt la recevoir ; car, moins de cinq minutes après, elle s'endormit dans les bras de son père en disant encore : « Adieu ! »

Chers jeunes amis, Jésus, qui a agi dans le cœur de la petite Uranie, vous aime, vous aussi. Il est mort pour tous, et il vous appelle à venir à Lui, à

croire en Lui sans retard. Qui eût dit, seulement quelques jours avant la courte maladie d'Uranie, alors qu'elle était bien occupée à ses leçons, à ses devoirs, comme vous pouvez l'être aussi, qu'elle allait être moissonnée en si peu de temps ! Et si, à son âge, elle sentait le besoin de la grâce de Dieu pour entrer dans Son ciel, combien plus, quand on est plus âgé et que l'on a eu l'occasion de commettre plus de péchés ! Jésus a reçu le brigand, le publicain et beaucoup d'autres, sans rien leur reprocher, lorsqu'ils se sont adressés à Lui, humiliés et repentants. Il leur a accordé un plein pardon, une parfaite justification, et il ne veut pas non plus mettre dehors aucun de vous, petit ou grand, si vous venez à Lui de la même manière qu'eux. — Que Dieu vous en fasse à tous la grâce avant qu'il soit trop tard !

« A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. » (Jean I, 12.)

« Le sang de Jésus-Christ son Fils, nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.)

Nul enfant n'est trop petit  
 Pour la route étroite ;  
 Jésus même l'y conduit  
 Et marche à sa droite.  
 Même le plus jeune cœur  
 Peut être un temple au Seigneur.  
 Ce sont aussi les petits  
 Que Jésus convie,  
 Pour que leurs noms soient inscrits  
 Au livre de vie.  
 Dans les parvis éternels  
 Dieu reçoit ceux qui sont tels.  
 Et, dans les concerts des cieux,  
 Leurs voix enfantines,  
 Uniront leurs sons joyeux  
 Aux hymnes divines,  
 Petits et grands, d'un seul cœur,  
 Loueront alors le Seigneur.

## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE PRÉSENTE AUX ISRAÉLITES

LES MOTIFS QU'ILS ONT D'OBÉIR

(Chapitres IX-XI.)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, quelles leçons nous avons trouvées dans le commencement du chapitre VIII ?

SOPHIE. — Oui, maman. Dieu, dans le désert, avait voulu que les Israélites fussent humiliés, qu'ils apprissent à connaître leur cœur, et qu'ils dépendissent de Dieu. Et tu m'as montré que Dieu nous apprend, sur la terre, ces mêmes leçons.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Moïse ajoute ensuite : « pour te faire du bien à la fin. » Et l'apôtre Paul, après avoir parlé des souffrances que nous avons à supporter ici-bas, nous dit aussi : « Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu \* . » Si nous ne le voyons pas pleinement ici-bas, nous le verrons quand nous serons dans le ciel. Mais quel bien penses-tu que l'Éternel ait fait à la fin aux Israélites ?

SOPHIE. — N'est-ce pas en les introduisant dans le bon pays de Canaan ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Mais l'Éternel donne à son peuple des avertissements très sérieux pour le temps où il serait établi dans la Terre promise. Lis au chapitre VIII, les versets 11 à 20, et tu me diras quels sont ces avertissements.

SOPHIE (après avoir lu). — D'abord, Moïse leur dit que quand ils jouiraient de toutes les richesses du pays, ils devaient prendre garde d'oublier l'Éternel,

\* Romains VIII, 28.

leur Dieu, qui les avait délivrés d'Égypte. Et ensuite, il ne fallait pas qu'ils eussent la pensée que c'était par leur propre force qu'ils avaient acquis ces richesses.

LA MÈRE. — Tu as bien compris. L'oubli de l'Éternel devait les conduire à dresser des idoles, et alors ils périraient. C'est ainsi, mon enfant, que nous sommes aussi exhortés à ne pas oublier ce que le Seigneur a fait pour nous purifier de nos péchés, de peur que nous ne servions le monde et ses convoitises \*. C'était l'Éternel, leur Dieu, qui donnait aux Israélites la force pour acquérir ces richesses de Canaan. Eux n'en avaient aucune. Penses-tu que nous en ayons plus qu'eux pour nous sauver, et ensuite pour que nous puissions servir Dieu ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Je me rappelle un passage où il est dit : « Quand nous étions sans force, Christ est mort pour des impies \*\*. Nous n'avions donc pas de force pour nous sauver.

LA MÈRE. — Et l'apôtre Paul dit aux Éphésiens : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force \*\*\*. » C'est dans le Seigneur qu'est notre force, et non pas en nous-mêmes. Maintenant, lis encore les six premiers versets du chapitre neuvième.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je vois, maman, que l'Éternel lui-même voulait détruire les puissants ennemis d'Israël. Il dit qu'il irait devant eux comme un feu consumant. Et personne ne peut résister à Dieu. Ils devaient être bien encouragés. Il me semble que je n'aurais peur de rien, si Dieu marchait devant moi.

LA MÈRE. — Et c'est aussi ce qu'il fait, mon enfant. Le bon berger, Jésus, va devant ses brebis, non seu-

\* Lisez 2 Pierre I, 3-15. — \*\* Romains V, 6. — \*\*\* Éphésiens VI, 10.

lement pour leur montrer le chemin, mais aussi pour les protéger. « Ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent, » dit David \*. Le bon berger est allé devant nous dans la mort pour vaincre nos ennemis : « Le bon berger met sa vie pour les brebis \*\*. » Et il dit encore : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai pas \*\*\*. » Nous pouvons donc ne rien craindre.

SOPHIE. — N'est-ce pas, maman, ces enfants de Hanak étaient les géants dont les Israélites avaient eu si peur ?

LA MÈRE. — Oui, mais ils n'avaient pas à craindre même les plus forts géants, Dieu était avec eux. Mais il y a un autre avertissement que Dieu donne aux enfants d'Israël. Lis le commencement du verset 4.

SOPHIE (*lit*). — « Ne parle pas en ton cœur, quand l'Éternel, ton Dieu, les aura chassés de devant toi, disant : C'est à cause de *ma justice* que l'Éternel m'a fait entrer pour posséder ce pays. » Je vois, maman ; ils auraient été tentés de croire qu'ils méritaient quelque chose par leur bonté ; qu'ils étaient meilleurs que les autres peuples.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Nous sommes naturellement portés à croire qu'il y a en nous quelque chose de bon, et c'est tout le contraire. L'apôtre Paul le savait bien, quand il disait : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien, » et autre part, Dieu déclare que nous étions « insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre. » « Mais, » ajoute l'apôtre, « quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus,

\* Jean X, 4; Psaume XXIII, 4. — \*\* Hébreux II, 14, 15; Jean X, 11. — \*\*\* Hébreux XIII, 5.

il nous sauva, non à cause des *œuvres de justice* que nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde. \* » Nous n'avons donc aucun sujet de nous glorifier, si ce n'est dans le Seigneur \*\*. Mais peux-tu me dire pour quelle raison l'Éternel dépossédait les nations du pays de Canaan, et donnait leur terre aux Israélites ?

SOPHIE. — C'était parce que ces nations étaient extrêmement méchantes que Dieu les fait périr ; et il donne leur pays aux Israélites, parce qu'il l'avait promis à leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Et Dieu montre ainsi tout à la fois, sa patience, sa justice et sa fidélité. Il y avait quatre cents ans et plus, que l'Éternel avait juré à Abraham qu'il donnerait la terre de Canaan à sa postérité. Dieu laissait tout ce temps aux Cananéens pour se repentir, car il est *patient*, mais il n'avait pas oublié sa promesse. Il est *fidèle*, et il allait l'accomplir en introduisant en Canaan les Israélites, qui ne l'avaient cependant pas mérité. En même temps, il allait exécuter son *juste jugement* sur ces méchants peuples du pays de Canaan. Et il en sera de même maintenant pour le monde et pour le peuple de Dieu.

SOPHIE. — Je comprends ce que tu veux dire, maman, et cela me rappelle un passage qui se trouve dans la seconde épître de Pierre. Tu sais, maman, quand il parle des moqueurs qui disaient : « Où est la promesse de sa venue ? »

LA MÈRE. — Je me le rappelle, mais veux-tu le lire ?

SOPHIE. — Le voici maman : « Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement,

\* Romains VII, 18 ; Tite III, 3-5.

\*\* 1 Corinthiens I, 29, 31.

mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance\*. » J'aime tant à penser à la bonté et à l'amour du Seigneur, qui ne veut pas qu'aucun pécheur périsse. C'est pour les sauver tous qu'il est mort, n'est-ce pas? Pourquoi donc ne viennent-ils pas tous à Lui?

LA MÈRE. — Ils sont d'autant plus coupables, mon enfant. Ce passage nous montre bien la patience de Dieu, mais ensuite l'apôtre dit, pour l'avertissement du pécheur : « Les cieux et la terre d'à présent sont réservés pour le feu, gardés pour le *jour du jugement* et de la destruction des hommes impies. » Voilà la *justice* de Dieu. Ensuite, quant à sa fidélité envers les saints, il ajoute : « Mais, selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habite ». » Dieu n'oublie jamais d'accomplir sa promesse, et c'est pourquoi « si elle tarde, attends-la, car elle viendra sûrement, et elle ne sera pas différée \*\*\*. »

SOPHIE. — Merci, maman. Que ce sera beau, ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre, où tout sera pur et saint et où nous serons pour toujours avec le Seigneur Jésus. Combien je me réjouis de les voir, mais je voudrais que beaucoup de pauvres pécheurs soient convertis pour échapper au jugement, et pour être là avec nous.

LA MÈRE. — Nous pouvons le demander au Seigneur, mon enfant, et saisir toutes les occasions d'annoncer, par nos paroles et notre vie, « les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière \*\*\*\*. » Dieu peut se servir même d'un petit enfant pour convertir un pauvre pécheur, comme nous l'avons lu, il y a peu de temps, dans la *Bonne*

\* 2 Pierre III, 4, 9. — \*\* Versets 7, 13. — \*\*\* Habacuc II, 3. — \*\*\*\* 1 Pierre II, 9.

*Nouvelle* \*. Pour en revenir à notre chapitre, nous voyons le soin que Moïse prend de montrer aux Israélites que ce n'était pas leur justice qui leur ouvrait l'entrée en Canaan. Il leur dit : « Tu es un peuple de cou roide, » c'est-à-dire obstiné dans sa méchanceté. Et il leur en rappelle différents traits. Peux-tu me les dire ?

SOPHIE. — Oui, maman, la première fois que l'Éternel fut irrité contre eux, c'est quand Moïse était sur la montagne avec Dieu, et que les Israélites firent un veau d'or pour l'adorer.

LA MÈRE. — Et combien ils étaient coupables ! Peu de temps auparavant, ils avaient dit à Moïse : « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit ; » ils avaient entendu la voix de Dieu leur commander : « Tu ne feras pas d'images taillées ; » et la première chose qu'ils font, c'est de dire à Aaron : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous \*\*. » Tout ce qu'ils méritaient, après cela, c'était d'être détruits, mais Moïse intercède pour eux, et l'Éternel leur fit grâce. Mais Moïse ne rappelle-t-il pas encore d'autres occasions où les Israélites se montrèrent rebelles ? Lis les versets 22 et 23 du chapitre IX.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je me rappelle bien, chère maman, ce qui arriva à Kibroth-Taava. Les enfants d'Israël s'étaient dégoûtés de la manne, ils voulaient manger de la chair ; Dieu leur en donna, mais il les châtia aussi \*\*\*. Beaucoup d'entre eux moururent. Mais qu'est-ce qui arriva à Tabhéra et à Massa ?

LA MÈRE. — Avant de te répondre, mon enfant, je voudrais te faire remarquer qu'en se plaignant de la manne, les enfants d'Israël méprisaient les tendres soins de Dieu qui leur donnait, chaque jour, ce

\* Numéro de mars. — \*\* Exode XIX, 8 ; XX, 4 ; XXXII, 1. — \*\*\* Nombres XI, 4, etc.



qu'il y avait de plus excellent, le pain du ciel. Hélas ! plus tard, leurs descendants méprisèrent aussi le vrai pain du ciel, le Seigneur Jésus, venu pour leur donner la vie \*. Et combien de personnes, de nos jours, préférèrent aussi le monde à Jésus ! Tabhéra était l'endroit où les Israélites se plainquirent de la fatigue, alors que l'Éternel lui-même les conduisait ; comme si, dans ses compassions, il ne mesurait pas leurs pas à leurs forces \*\*. C'était l'accuser de dureté. Et à Massa, ils avaient murmuré parce qu'ils n'avaient pas d'eau ; comme si, après leur avoir donné la manne, il voulait les faire périr de soif \*\*\*. Ne te souviens-tu pas aussi de ce qui était arrivé à Kadès Barné ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est là que les espions firent défaillir le cœur des Israélites. Ils manquèrent de foi et de confiance en Dieu, et eurent peur des géants et des villes fortes, comme si l'Éternel n'était pas au-dessus de tout. Quelle triste histoire, maman ! On voit bien qu'ils n'avaient aucun droit à entrer en Canaan à cause de leur justice.

LA MÈRE. — Certainement non. Aussi Moïse leur dit-il : « Vous avez été rebelles à l'Éternel depuis le jour que je vous ai connus. » Si Dieu les introduisait dans le pays de Canaan, c'était par pure grâce et en vertu de ses promesses aux pères. Mais n'oublions jamais, mon enfant, que notre cœur naturel ne vaut pas mieux que celui de ce peuple. « Vous êtes sauvés par grâce \*\*\*\*. » Voilà ce dont nous avons toujours à nous souvenir, et ce doit être pour nous un sujet d'actions de grâces et un puissant motif d'obéissance. « Vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps \*\*\*\*\*. » *(A suivre.)*

\* Jean VI, 32-36. — \*\* Nombres XI, 1-3 ; comparez avec Marc VIII, 1-3, qui montre les compassions du Seigneur. — \*\*\* Exode XVI, XVII, 1-7 ; Nombres XX, 1-13. — \*\*\*\* Éphésiens II, 5. — \*\*\*\*\* 1 Corinthiens VI, 19, 20.

## Mœurs et coutumes bibliques.

### SUR L'HOSPITALITÉ ET LES REPAS

CHARLES. — J'aimerais, chère tante, que tu nous parles encore un peu de la manière dont on se nourrit en Orient. En lisant l'Ancien Testament, on croirait que les gens n'avaient jamais de viande dans leurs maisons, car on les voit toujours envoyer chercher un veau ou un agneau, quand un étranger arrive pour diner.

MARIE. — Et je trouve qu'ils préparaient singulièrement vite les repas. Quand Abraham était assis à la porte de sa tente, pendant la chaleur du jour, et qu'il vit trois hommes devant lui, il courut à leur rencontre et les invita à s'arrêter et à se reposer sous un arbre. Puis il dit à Sara de cuire des gâteaux, et lui-même courut chercher un veau qu'un serviteur apprêta. Ensuite, Abraham apporte la viande, du beurre et du lait, aux voyageurs qui se reposent. Il semble que cela ne prend presque pas de temps\*.

LA TANTE. — Je pense, Marie, que les gens, en ces temps-là, n'étaient pas si pressés que de nos jours. Et quand on voyage à pied, pendant la chaleur du jour, il est doux de jouir d'un repos un peu prolongé. Mais ce qui me frappe dans cette histoire, c'est la promptitude d'Abraham à exercer l'hospitalité. L'apôtre, en écrivant ces paroles : « N'oubliez pas l'hospitalité, car par elle quelques-uns, à leur insu, ont logé des anges », avait peut-être dans sa pensée cette belle scène de la vie d'Abraham. Ni lui, ni Sara, ne savaient que leurs visiteurs fussent autre chose que des étrangers ordinaires, et cepen-

\* Genèse XVIII. — \*\* Hébreux XIII, 2.

dant quelle attention tendre et respectueuse Abraham leur témoigne ! Il ne veut pas que ces voyageurs, peut-être fatigués, passent, sans qu'il leur ait donné de l'eau pour laver leurs pieds échauffés par l'ardeur du désert, et de la nourriture pour réparer leurs forces.

CHARLES. — Je me demande comment il a découvert si vite que c'étaient des anges. Peut-être est-ce lorsqu'ils lui disent que Sara aurait un fils ?

LA TANTE. — Je pense, Charles, que lorsque l'un d'eux dit : « Pourquoi Sara a-t-elle ri ? Y a-t-il quelque chose qui soit difficile à l'Éternel ? » Abraham et Sara reconnurent quel était Celui qui avait daigné venir s'asseoir à la porte de leur tente pendant la chaleur du jour. Mais avoir Dieu si près de lui n'était pas une chose qui semblât étrange, ou qui effrayât l'homme qui est appelé « l'ami de Dieu. »

MARIE. — Mais ce devait être bien terrible pour Sara d'avoir dit à Dieu lui-même une chose qui n'était pas vraie.

LA TANTE. — Elle dut, sans doute, être remplie de confusion et de douleur ; mais, Marie, nous ne devons pas oublier que nous aussi, nous préférons toutes nos paroles vraies ou fausses, bonnes ou mauvaises, en sa sainte présence. David le savait bien, quand il disait : « Avant que la parole soit sur ma langue, voici, ô Éternel ! tu connais déjà le tout. » Mais Sara, plus tard, sut que Dieu lui avait pardonné, car lorsque naquit Isaac, dont le nom signifie « rire, » l'heureuse mère dit : « Dieu m'a donné de quoi rire. »

Je voudrais vous dire, mes enfants, que les coutumes orientales ont si peu changé depuis tant de siècles, que dans certaines parties de l'Arabie, les voyageurs sont maintenant traités comme le furent, autrefois, les hôtes d'Abraham. Le docteur Shaw dit,

en parlant de l'hospitalité en Orient : « Le plus grand prince de ces contrées ne prend pas à honte d'aller chercher un agneau dans son troupeau et de le tuer, tandis que la princesse se hâte de préparer le feu et la chaudière pour l'apprêter. »

MARIE. — Abraham était comme un de ces princes, je pense. Il était si riche en troupeaux, et cependant il court lui-même chercher un veau. Et Sara, dont le nom signifie princesse, pétrit elle-même la pâte et fait cuire les gâteaux.

CHARLES. — Te rappelles-tu, Marie, la parabole que Nathan, le prophète, dit à David ? Comment l'homme riche, au lieu de prendre une brebis de son troupeau afin de l'apprêter pour le voyageur qui était venu chez lui, s'empara de l'unique brebis du pauvre homme ? Tu vois qu'au temps de David, c'était encore la coutume d'aller chercher aux champs une brebis ou un agneau, quand un hôte arrivait.

LA TANTE. — J'ai lu qu'il y a quelque temps, les enfants d'une école syrienne faisant leur excursion de vacances, emmenèrent avec eux la brebis qui devait leur servir de nourriture. Que pensez-vous de cela ?

MARIE. — C'était une triste excursion pour la pauvre brebis.

CHARLES. — Pour moi, je n'aurais pas aimé partager leur dîner.

LA TANTE. — Il n'y a pas longtemps que j'ai lu autre part le récit d'un dîner chez les Arabes. Je vous le raconterai aussi bien que je me le rappelle. Quelques voyageurs anglais furent invités à dîner par le sheikh de la contrée, qui leur fit dire qu'on avait tué un mouton et que le repas serait prêt à midi. En arrivant au lieu où étaient dressées les tentes basses et noires, les voyageurs trouvèrent

des coussins et des tapis de Turquie étendus sur le sol ; là ils s'assirent à la façon des Arabes, et regardèrent leurs hôtes rôtir les grains de café, les écraser, et préparer la boisson aromatique. Après que les pipes leur eurent été présentées, le diner fit son apparition. C'était un immense bassin rempli de galettes plates et de riz bouilli, le tout couronné par le mouton tout entier. On le plaça devant les étrangers. Le sheikh et son frère ayant refusé de manger avec eux, les voyageurs retroussèrent leurs manches et se préparèrent à diner à la mode arabe.

CHARLES. — Quelle est cette mode ?

LA TANTE. — Les Arabes considèrent comme contraire aux bonnes manières, de se servir de plus d'une main. La bonne façon exige qu'on fasse de petites boulettes de riz que l'on se jette adroitement dans la bouche. Quant à la viande, on la sépare des os avec les doigts. Quand les voyageurs eurent terminé leur repas, et que les restes eurent été envoyés à la foule qui se tenait dehors et qui eut bientôt achevé le tout, on présenta aux hôtes, à la ronde, un petit bassin en argent, recouvert d'une assiette percée d'un trou, et d'une aiguière d'argent on versa de l'eau sur leurs mains.

MARIE. — C'était bien nécessaire, je pense, après avoir mangé de cette manière. Mais ce que tu viens de me dire me rappelle qu'il est parlé d'Élisée comme de celui qui versait de l'eau sur les mains d'Élie\*. Je suppose que c'était après les repas, et que cela voulait dire qu'Élisée était le serviteur d'Élie.

LA TANTE. — Sans doute.

MARIE. — Peux-tu encore nous raconter quelque chose des Arabes.

LA TANTE. — Oui ; je me rappelle qu'un voyageur moderne dit avoir rencontré près de la mer

\* 2 Rois III, 11.

Morte, une tribu d'Arabes nomades qui portaient, par-dessus leurs manteaux, une peau de mouton avec la laine tournée en dedans. Au coucher du soleil, il comprit l'usage de ces peaux. Les gens se mirent à préparer leur repas du soir. Pour cela, chacun prit une ou deux poignées de grain, qu'ils broyèrent entre deux pierres, puis ils pétrirent avec un peu d'eau et de sel cette farine grossière sur la partie extérieure de leur peau de mouton, ensuite ils mirent leur gâteau sur des cendres chaudes, et le souper fut bientôt prêt. Cette peau était leur huche ou pétrin. Vous pouvez penser avec quel intérêt le voyageur les considérait. Il se rappelait les huches ou maies, que les Israélites emportaient « liées avec leurs vêtements, sur leurs épaules, » dans leur fuite rapide hors d'Égypte \*, et il comprenait mieux ce passage.

MARIE. — Moi aussi, tante, je le comprends maintenant. J'avais cru, jusqu'ici, que leurs huches étaient des coffres de bois comme les nôtres, et je pensais que ce devait être bien lourd et incommode à porter. Je vois maintenant que c'était bien plus facile.

(A suivre.)



## Combien deux enfants aimaient la Bible et avaient confiance en Dieu.

C'étaient deux petits garçons orphelins. Une terrible maladie avait emporté, presque soudainement, leur père et leur mère, et ils se trouvaient, dans la grande ville de Londres, seuls et dans la pauvreté. Ils avaient

\* Exode XII, 34.

un oncle à Liverpool ; dès que leurs parents eurent été enterrés, ils partirent pour aller à sa recherche. Ils avaient tout perdu ; de leur demeure, où ils avaient été si heureux avec leurs parents, il ne leur restait qu'une seule chose, mais pour eux un trésor, c'était leur Bible.

Liverpool est loin de Londres, de sorte que les petits voyageurs qui allaient à pied, eurent à marcher bien longtemps. Un soir, épuisés de fatigue, ils arrivèrent à une ville, non loin de Liverpool. Là ils trouvèrent une maison établie pour recevoir de pauvres voyageurs. Ils frappèrent à la porte et furent admis. C'était une règle de cette maison de charité, que dès que quelqu'un y était reçu, on examinât ce qu'il portait sur lui. Les deux enfants furent donc conduits dans une chambre pour y être soumis à cet examen. Un petit paquet renfermait tout ce qu'ils possédaient sur la terre, seulement, dans la poche de l'un d'eux se trouvait une Bible bien conservée et soigneusement recouverte. L'homme qui était chargé d'examiner ainsi les enfants, remarqua leur gentillesse et leurs bonnes manières ; il se sentit ému de compassion en voyant leur pauvreté, et il dit à l'aîné : « Vous n'avez point d'argent, ni rien à manger, et vous avez encore un long chemin à faire ; voulez-vous me vendre votre Bible ? Je vous en donnerai cinq shillings\* »

— Oh non, dit l'enfant, tandis que des larmes coulaient le long de ses joues pâles, je ne puis pas vendre ma Bible, quand je devrais mourir de faim.

— Je vous donnerai six shillings, continua l'homme.

— Non, répéta l'enfant ; tout le long du chemin, depuis notre départ de Londres, elle a été notre consolation. Quelque affamés ou fatigués que nous fussions, quand nous nous asseyions et en lisions

\* Six francs, vingt-cinq centimes.

un peu, nous nous sentions rafraîchis. Nous ne pouvons vendre ce précieux livre.

— Mais, poursuit cet homme, pensant que, peut-être, les enfants parlaient ainsi par manque de sagesse, et que lui pouvait les conseiller mieux, — que ferez-vous, si, arrivant à Liverpool sans un sou dans votre poche, vous ne trouviez pas votre oncle ou qu'il ne voulût pas vous recevoir ?

Qu'auriez-vous répondu à cette question, mes enfants, si vous aviez été comme ces garçons sans amis ni ressources ?

Le jeune garçon fit une réponse pleine de foi, tirée du précieux livre dont il ne voulait pas se séparer.

— Ma Bible me dit ceci, répondit-il : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera \* . »

Quel était le plus sage, l'homme qui avait des années d'expérience, ou l'enfant enseigné de Dieu ?

Ici s'arrête mon histoire, mes enfants. Je ne sais pas davantage sur ces pauvres garçons, mais je suis assuré que Dieu, en qui ils se confiaient, a répondu à leur confiance, car il est dit : « Éternel des armées ! bienheureux l'homme qui se confie en Toi ! » Ces enfants avaient appris à aimer la parole de Dieu ; ils pouvaient dire : « La parole de ta bouche m'est plus précieuse que des milliers de pièces d'or ou d'argent \*\* , » et cette Parole leur avait appris à connaître Dieu comme quelqu'un en qui on peut se confier. En est-il de même pour vous, mes enfants ?

\* Psaume XXVII, 10. — \*\* Psaume CXIX, 72.

---





## Régina.

Je veux vous raconter l'histoire d'une petite fille qui, pendant neuf longues années, garda la parole de Dieu dans son cœur et dans sa mémoire, bien qu'elle fût sans mère pour l'instruire, sans Bible pour y lire.

Elle se nommait Régina ; son père et sa mère étaient nés en Allemagne, mais longtemps avant la naissance de Régina, ils étaient venus s'établir au Canada, dans une des parties les plus solitaires de cette contrée. Bien solitaire, en effet, dut-elle souvent paraître à la pauvre mère, quand elle se trouva au milieu d'étrangers dispersés çà et là à de grandes

distances, et parlant une langue différente de la sienne ; mais elle avait dans sa maison un trésor, le Livre divin, et quand son mari était allé à son travail, elle rassemblait souvent autour d'elle ses quatre enfants et leur lisait quelque partie du précieux volume.

Régina apprit ainsi des lèvres de sa mère, plusieurs versets de la sainte Parole. Avant d'être assez âgée pour pouvoir lire elle-même, ou pour pouvoir comprendre beaucoup de ce qu'elle entendait, ses oreilles avaient été frappées par un verset d'une hymne que sa mère chantait habituellement, en accomplissant ses devoirs domestiques journaliers. Voici quel en est à peu près le sens :

Bien qu'isolé sur cette terre,  
Comment me sentir solitaire,  
Quand je te sais, mon Sauveur, près de moi ?  
Tu réjouis mes tristes heures,  
Avec moi toujours tu demeures ;  
Serais-je seul, ô Jésus, avec Toi ?

Il ne se passait peut-être pas un jour, dans ces premières années de la vie de la petite fille, sans qu'elle entendit au moins une fois ces paroles sortir de la bouche de sa mère, de sorte que peu à peu elles se gravèrent dans sa mémoire. Elle ne les comprenait peut-être qu'assez vaguement, mais elle savait qu'il y était question du Seigneur Jésus, dont parlait la Bible que lisait sa mère ; elle voyait que ces paroles la consolait et la soutenaient, et ainsi l'amour de Christ, et le fait qu'il est près de nous, devinrent des réalités pour le cœur de l'enfant.

Quelques années paisibles s'écoulèrent ainsi dans le cercle de famille, et les pauvres émigrants commençaient à s'habituer à leur nouvelle patrie, lorsqu'éclata une terrible guerre entre les Anglais et les Français, qui, les uns et les autres, avaient des pos-

sessions dans le Canada. Les Indiens, les Peaux-Rouges, comme on les nomme, prirent parti pour les Français, et comme les parents de Régina étaient établis dans la partie anglaise et considérés comme sujets anglais, les Indiens étaient contre eux. Un jour que la mère était sortie pour quelque occupation, une troupe de Peaux-Rouges arrivèrent, mirent le feu à l'habitation, et emmenèrent les enfants.

Je ne puis vous dire ce qu'éprouva ou fit la pauvre mère lorsque, revenant chez elle, elle trouva la maison en flammes et ses enfants disparus. Elle savait bien que les Indiens étaient les auteurs de ce désastre et qu'ils avaient emmené les enfants, mais quelle terrible pensée!

La pauvre Régina fut entraînée au loin avec une foule d'autres enfants aussi malheureux, et elle, avec une autre toute petite fille captive, fut donnée à une vieille femme Indienne. Ces deux pauvres enfants menèrent une vie bien misérable parmi les sauvages Indiens; rarement leur donnait-on quelque nourriture. Les Peaux-Rouges sont de grands et habiles chasseurs, et la vieille femme était habituellement nourrie du produit de leur chasse, mais Régina et sa petite compagne devaient le plus souvent se contenter des fruits qu'elles ramassaient dans les bois. Quand la chasse manquait, ou que les chasseurs négligeaient de fournir aux besoins de la vieille femme, les enfants étaient obligés de chercher aussi des fruits pour elle, et elles étaient cruellement battues, si elles ne lui en rapportaient pas autant qu'elle l'avait attendu.

Mais au milieu de ces sombres forêts, de ces sombres ravisseurs, et durant ces sombres jours, un brillant rayon traversait le cœur de la pauvre Régina, c'était le souvenir de ce qu'elle avait entendu à la maison, les récits et les lectures du foyer domestique.

Chaque jour, sous les grands arbres de la vaste forêt, les deux enfants se nourrissaient, non pas seulement de baies et de fruits sauvages, mais des versets de l'Écriture que Régina se rappelait, et qu'elle enseignait à sa petite compagne; chaque jour aussi, souvent et souvent, le verset bien connu était chanté, et quelle profonde signification il avait dans ces temps d'une douleur telle que bien peu d'enfants l'ont connue; quelle consolation pour ces deux petites abandonnées!

Bien qu'isolé sur cette terre,  
Comment me sentir solitaire,  
Quand je te sais, mon Sauveur, près de moi?  
Tu réjouis mes tristes heures,  
Avec moi toujours tu demeures;  
Serais-je seul, ô Jésus, avec Toi?

La mère ne pensait guère, quand, dans sa solitude, ce verset la consolait, dans quelle bien plus profonde solitude, ces simples paroles soutiendraient le cœur de sa pauvre enfant.

Non seulement les versets de l'Écriture, les hymnes et les enseignements qu'elle donnait à sa petite compagne, étaient une consolation pour Régina, mais elle était ainsi gardée du mal qui l'entourait. Bien qu'elle fût vêtue comme une Indienne, que sa figure fût devenue brune et hâlée comme celle des Peaux-Rouges, et qu'elle eût appris la langue et pris les habitudes de ceux qui l'entouraient, il y avait toujours un coin lumineux dans son cœur.

Dieu, dans sa miséricorde, n'avait pas oublié ces deux pauvres enfants, ni les autres qui avaient partagé leur sort. Après neuf longues années de guerre, la paix fut rétablie dans ce pays, et les Anglais qui en étaient devenus possesseurs, promirent aux Indiens le pardon pour ce qu'ils avaient fait, sous la condition qu'ils rendraient tous leurs prisonniers,

de sorte que d'un lieu et d'un autre, des troupes d'enfants qui avaient été enlevés, sortirent des forêts et des wigwams indiens, pour se rendre à la ville où stationnait le commandant anglais. Puis, des messages furent envoyés dans les diverses parties du Canada pour inviter les parents qui avaient perdu leurs enfants de venir les chercher.

Régina et sa petite amie se trouvaient là. La petite comprenait à peine ce que cela voulait dire, mais Régina ne put retenir des larmes de joie lorsqu'elle revit des hommes blancs, et tout d'un coup, le rayon laissé dans son cœur, brilla d'un éclat plus vif.

— Avez-vous le Livre que Dieu a donné ? telle fut sa première question. On apporta une Bible, et sa joie fut grande lorsqu'elle la vit et reconnut qu'elle pouvait encore lire un des textes qu'elle avait si souvent répétés dans la forêt solitaire.

Bientôt arrivèrent dans la ville des centaines de parents tremblant d'anxiété et d'espérance, car il n'y avait pas moins de quatre cents enfants qui avaient été volés. La mère de Régina était aussi venue ; le père était mort, les frères aussi étaient morts. Comme la pauvre mère affligée soupirait après sa fille ! Allait-elle la retrouver ? Hélas ! après un si long temps, comment reconnaître les siens dans ces pauvres prisonniers à l'air sauvage et misérable, couverts de vêtements indiens en haillons ? La mère de Régina ne voyait personne, dans cette foule étrange, qui lui rappelât la chère petite fille qui tournait autrefois autour d'elle dans leur heureuse demeure. Elle s'en allait en pleurant, lorsqu'un des officiers qui avaient aidé à recouvrer les captifs, vint à son secours. La pauvre mère lui dit qu'elle ne pouvait reconnaître sa fille, qui avait été prise trop jeune pour pouvoir se souvenir d'elle après tant d'années :

— N'y a-t-il rien dont vous vous souveniez, et qu'il

pourrait aider votre enfant à vous reconnaître ? demanda l'officier.

Oui, il y avait une chose. La mère se rappela tout à coup le petit verset de cantique que si souvent elle avait chanté avec son enfant, et, d'une voix tremblante, elle commença la première ligne :

Bien qu'isolé sur cette terre,

Régina l'entendit, les paroles et l'air bien connus frappèrent ses oreilles, puis elle se rappela la voix chérie et, avec un grand cri, s'élançant hors de la foule, elle tomba en pleurant dans les bras de sa mère. Régina était heureuse, elle avait trouvé sa mère. Mais sa petite compagne ? Nulle mère ne venait la réclamer ; elle s'attachait en pleurant à Régina, qui, dans la forêt, avait été sa jeune institutrice et la seule mère dont elle put se souvenir. Régina et sa mère l'emmenèrent donc avec elles ; il eût été trop triste de la laisser au milieu d'étrangers. Elle n'avait rien pu apprendre à Régina, mais elle ne lui avait pas moins été d'un grand secours, car toute seule, Régina aurait pu n'avoir pas le courage de répéter les versets et les leçons, comme elle le fit en les enseignant à sa petite amie.

Je ne sais rien de plus sur Régina, mes enfants, mais j'espère que de cette histoire vraie vous pouvez tirer, pour vous-même, quelques précieuses leçons. D'abord les soins merveilleux de Dieu, qui ne cessa d'avoir les yeux sur ces pauvres faibles enfants dans leur misérable condition ; puis, le prix de la Parole qui vint illuminer leur solitude. Ne la négligez pas, mes enfants, cette sainte parole de Dieu ; gardez-en les précieux enseignements dans votre mémoire et votre cœur, et le jour viendra où de ce trésor vous verrez sortir pour vous, consolation, encouragement et force, au moment opportun.

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE PRÉSENTE AUX ISRAÉLITES

LES MOTIFS QU'ILS ONT D'OBÉIR

(Chapitres IX-XI.)

(Fin de la page 113.)

SOPHIE. — Chère maman, je trouve si beau de voir combien Moïse aimait le peuple d'Israël, malgré sa méchanceté. J'ai relu la prière qu'il adressait à Dieu pour eux. Veux-tu que je la relise ?

LA MÈRE. — Certainement.

SOPHIE. — « Et je suppliai l'Éternel, et je dis : Seigneur Éternel ! ne détruis pas ton peuple et ton héritage, que tu as racheté par ta grandeur, que tu as fait sortir d'Égypte à main forte ! Souviens-toi de tes serviteurs, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; ne regarde pas à la dureté de ce peuple, et à sa méchanceté, et à son péché ; de peur qu'on ne dise dans le pays d'où tu nous as fait sortir : Parce que l'Éternel ne pouvait pas les faire entrer dans le pays qu'il leur avait promis, et parce qu'il les haïssait, il les a fait sortir pour les faire mourir dans le désert. Or ils sont ton peuple et ton héritage, que tu as fait sortir par ta grande puissance et par ton bras étendu. »

LA MÈRE. — C'est en effet une bien belle prière, Sophie. Moïse aimait Israël, parce que c'était le peuple de Dieu. Il avait à cœur la gloire de Dieu. Il ne fait pas valoir la justice d'Israël, au contraire, il parle de leur méchanceté ; mais il fait appel à la fidélité de Dieu, il demande que Dieu maintienne sa gloire parmi les nations, et il lui rappelle sa miséricorde envers le peuple qu'il avait racheté et qui était à Lui. Dieu exauça Moïse et ne voulut

pas détruire le peuple. Quelle puissance il y a dans la prière de quelqu'un qui entre dans la pensée et le cœur de Dieu; et qui désire sa gloire!

SOPHIE. — Je pense, maman, que nous pouvons aussi prier comme Moïse pour que Dieu ait compassion des pécheurs et les sauve.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. C'est ce que nous ferons, si nous avons à cœur la gloire du Seigneur Jésus. Nous sommes exhortés à prier pour tous les hommes\*, et en toutes choses nous pouvons présenter nos requêtes à Dieu\*\*.

Moïse prend occasion de la miséricorde que Dieu avait exercée envers son peuple en lui pardonnant, pour l'exhorter à l'amour et à l'obéissance. Relis les versets 12 et 13 du chapitre dixième.

SOPHIE (*lit*). — « Et maintenant, Israël! qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans toutes ses voies, et pour l'aimer, et pour servir l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme, en gardant les commandements de l'Éternel, et ses statuts, que je te commande aujourd'hui pour ton bien. »

LA MÈRE. — La grâce que Dieu nous a faite en nous sauvant, chère Sophie, doit être pour nous le puissant motif de nous attacher à Dieu et de le servir. « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » Et alors nous gardons ses commandements, et nous ne les trouvons pas pénibles. Mais pour cela, il faut être « né de Dieu \*\*\*. » Car l'homme naturel n'aime ni Dieu, ni sa loi\*\*\*\*. Moïse dit ensuite : « Voici, à l'Éternel, ton Dieu, appartiennent les cieux, et les cieux des cieux, et la terre, et tout ce qui est

\* 1 Timothée II, 1-4. — \*\* Philippiens IV, 6. — \*\*\* 1 Jean IV, 19; V, 1-3. — \*\*\*\* Romains VIII, 7.



en elle. Cependant l'Éternel s'est attaché à tes pères pour les aimer, et il vous a choisis, vous, leur semence, après eux, d'entre tous les peuples. » N'est-ce pas une chose merveilleuse, en effet, que le grand Dieu, à qui appartiennent toutes choses, aille choisir un petit peuple, sans force, méchant et rebelle, pour en faire son peuple ? Leurs pères n'étaient que soixante et dix personnes, quand ils vinrent en Égypte, et maintenant, selon sa promesse à Abraham, ils étaient en nombre comme les étoiles des cieux.

SOPHIE. — Chère maman, cela me fait penser à une autre chose. C'est qu'il est aussi bien merveilleux que Dieu nous ait donné son Fils pour nous sauver et nous conduire au ciel, même une pauvre enfant comme moi.

LA MÈRE. — Tu as raison, ma chère enfant. Si Dieu a montré sa miséricorde envers son peuple d'Israël sur la terre, et l'a introduit en Canaan, malgré sa méchanceté, il nous fait connaître sa grâce d'une manière bien plus excellente par « le grand amour dont il nous a aimés, » alors que nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés ; » et il nous a vivifiés avec Christ, ressuscités, et fait asseoir en Lui dans les lieux célestes \*. Mais continuons nos chapitres. Lis les neuf premiers versets du chapitre XI, et dis-moi ce que tu y trouves.

SOPHIE (après avoir lu). — Je vois, maman, que Moïse rappelle aux Israélites les châtiments que l'Éternel avait infligés à Pharaon et à son peuple par sa grande puissance : ils furent engloutis dans la mer. Et je trouve aussi le terrible jugement de Dieu sur Dathan et Abiram qui s'étaient rebellés, et qui furent engloutis dans la terre avec tout ce qui était à eux.

\* Éphésiens II, 4-7.

N'est-ce pas, maman, c'est comme si Dieu leur disait : Je n'ai pas plus épargné les rebelles Dathan et Abiram que les rebelles Égyptiens, ainsi prenez garde ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'était encore un avertissement sérieux que Dieu leur donnait, afin qu'ils prissent soin d'obéir pour demeurer en possession du bon pays où ils allaient entrer, « un pays ruisseau de lait et de miel. »

SOPHIE. — Je vois, maman, en lisant les versets 10 à 15 de notre chapitre, combien le pays de Canaan valait mieux que le pays d'Égypte, que, cependant, les Israélites avaient si souvent regretté. Je pense que quand Dieu nous donne, c'est toujours ce qui est le meilleur.

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant ; pour nous, nous savons qu'il nous a donné ce qu'il avait de plus précieux, c'est-à-dire son Fils, et avec Lui toutes choses\*. En Égypte, où il ne pleut point et où il fait très chaud, il fallait beaucoup de peines et de travaux pour amener l'eau partout et pour arroser la semence. Mais la terre de Canaan était un pays de montagnes et de vallées, où la pluie tombait des cieux pour arroser la terre, et Dieu promettait aux Israélites, s'ils étaient obéissants, de leur envoyer les pluies régulières de la première et de la dernière saison, en automne et au printemps, afin que leurs récoltes fussent abondantes, et que leur bétail eût de l'herbe pour paître.

SOPHIE. — Maman, veux-tu me permettre de te dire plusieurs choses auxquelles je viens de penser ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant.

SOPHIE. — Eh bien, d'abord j'ai pensé que, comme les Israélites qui allaient entrer dans le bon pays de Canaan, n'avaient pas à regretter l'Égypte où ils

\* Romains VIII, 31, 32.

avaient eu tant de souffrances et de durs travaux, ainsi nous n'avons pas à regretter le monde et la terre où il y a tant de fatigues et de douleurs, mais plutôt il nous faut regarder vers le ciel, où tout est si beau et où nous serons bientôt avec Jésus. Ensuite, je me disais combien les Israélites devaient être heureux de savoir que Dieu avait toujours les yeux sur le pays qu'ils habitaient, et sur eux aussi. Mais il a aussi les yeux sur nous, n'est-ce pas, maman, bien que nous ne demeurions pas en Canaan ?

LA MÈRE. — Certainement, ma chère, Sophie. Il voit tous les hommes du haut des cieux, et prend garde à toutes leurs actions \*. Mais « les yeux de l'Éternel regardent çà et là par toute la terre, afin qu'il se montre puissant en faveur de ceux qui sont d'un cœur intègre devant Lui ». Et, d'une manière particulière, « les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ; » « il ne retire pas ses yeux de dessus le juste \*\*\*. » Ainsi, mon enfant, en quelque lieu que nous soyons, nous pouvons être sûrs que Dieu s'occupe de nous avec une tendre sollicitude. Mais tu peux le voir aussi, pour que les Israélites jouissent des bénédictions de l'Éternel, ils devaient être obéissants ; et nous aussi, nous ne sommes heureux, jouissant de la paix de Dieu, que quand nous sommes soumis et dépendants envers Dieu. Un enfant désobéissant ne peut pas être heureux.

SOPHIE. — Oh ! je le sais, maman. Quand on a désobéi, on se sent tout malheureux, jusqu'à ce que l'on ait été dire à Dieu que l'on a mal fait. Et il nous pardonne \*\*\*\*. Combien il est bon et miséricordieux !

\* Psaume XXXIII, 13-15. — \*\* 2 Chroniques XVI, 9. —

\*\*\* 1 Pierre III, 12 ; Psaume XXXIV, 15 ; Job XXXVI, 7.

— \*\*\*\* 1 Jean I, 9.

Nous devrions toujours l'aimer et lui obéir. Je pense souvent à ces deux lignes d'un cantique :

Quel amour ! Tu veux sans cesse  
Nous pardonner, nous guérir.

LA MÈRE. — Moïse répète encore aux Israélites que, s'ils étaient obéissants et s'attachaient à l'Éternel, il déposséderait toutes ces nations grandes et fortes devant eux. « Tout lieu, » dit-il, « que foulera la plante de votre pied, sera à vous... Personne ne pourra tenir devant vous. » Et vois-tu, mon enfant, il en est de même pour les bénédictions que Dieu nous donne en Jésus, son Fils bien-aimé. Il dit que nous avons la rédemption par son sang, que la paix a été faite par le sang de la croix, que nous sommes agréables dans le Bien-aimé. Eh bien, qu'avons-nous à faire ? Croire Dieu ; c'est comme si nous y mettions notre pied, comme sur une chose qui est à nous, puisque Dieu le dit. C'est ainsi qu'il est dit : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé \* . »

SOPHIE. — Je comprends, maman. Dieu a dans sa main toutes ces grâces, comme un trésor pour nous. Et nous n'avons qu'à les saisir de tout notre cœur et à lui rendre grâces. C'est là croire. Oh ! comme c'est beau !

LA MÈRE. — Enfin, Moïse termine ses exhortations à l'obéissance en disant au peuple : « Je mets aujourd'hui devant vous la bénédiction et la malédiction ; la bénédiction, si vous écoutez les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous commande aujourd'hui ; la malédiction, si vous n'écoutez pas les commandements de l'Éternel, votre Dieu. » Et plus loin : « Vous allez passer le Jourdain

\* Éphésiens I, 3-7 ; Colossiens I, 20 ; Jean III, 36 ; Actes XVI, 31.

pour entrer, pour posséder le pays que l'Éternel, votre Dieu, vous donne ; et vous le posséderez, et vous y habiterez. Vous prendrez donc garde de pratiquer tous les statuts et les ordonnances que je mets aujourd'hui devant vous. » Le serviteur de Dieu a placé, devant les enfants d'Israël, toutes les raisons qu'ils avaient d'obéir quand ils seraient dans le pays. Les soins de Dieu envers eux, sa patience et sa miséricorde, ses grâces signalées, ses jugements aussi, il leur a montré tout cela pour les exhorter à craindre, à aimer et à servir l'Éternel, leur Dieu, et enfin il leur dit : Si vous obéissez, vous serez heureux, si vous désobéissez, vous serez malheureux. Qu'ont-ils fait ?

SOPHIE. — Ils ont désobéi, chère maman, et ils ont été et sont malheureux, mais j'aime tant à penser que leur Dieu ne les oublie pas et qu'il aura compassion d'eux.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, le temps vient où seront réalisées ces paroles, pour Jérusalem et pour Israël : « Pour un petit moment, je t'ai abandonnée, mais avec de grandes compassions, je te rassemblerai. Dans l'effusion de la colère, je t'ai caché ma face pour un moment, mais avec une bonté éternelle, j'aurai compassion de toi, dit ton Rédempteur, l'Éternel \* . »

---

## Mœurs et coutumes bibliques.

### SUR L'HOSPITALITÉ ET LES REPAS

(Fin de la page 118.)

CHARLES. — Chère tante, quand nous parlions d'Abraham, l'autre soir, je pensais aux Juifs, qui se disaient enfants d'Abraham, et auxquels le Seigneur

\* Ésaïe LIV, 7, 8.

dit : « Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham \* . » Combien le Pharisien qui invita Jésus à manger avec lui, ressemblait peu à Abraham \*\* ! Abraham courut au-devant des étrangers et se prosterna devant eux, puis il les pria de lui laisser apporter de l'eau pour laver leurs pieds ; mais Jésus dut dire à Simon qui l'avait invité : « Tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds. »

LA TANTE. — Oui, Simon avait montré qu'il ne connaissait pas Celui qui avait daigné entrer chez lui. Presque partout en Orient, c'était la coutume d'offrir à un hôte, dès qu'il entrait, de l'eau pour ses pieds et de l'huile pour oindre sa tête. Si l'on voulait témoigner à un visiteur une attention particulière, on le saluait à la porte avec le baiser de paix et l'on déliait soi-même ses sandales. L'orgueilleux Pharisien n'avait pas même accordé à l'hôte divin qu'il avait invité, les soins ordinaires dus à chacun de ceux qui s'asseyaient à sa table. Il était réservé à la pauvre femme qui vint sans être invitée, de suppléer à ce que Simon avait négligé de faire, lorsque « se tenant derrière, à ses pieds, et pleurant, elle se mit à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec les cheveux de sa tête, et couvrait ses pieds de baisers, et les oignait avec le parfum. »

CHARLES. — Je me suis souvent demandé comment elle avait eu le courage d'entrer là ; mais je pense qu'elle savait ce que Jésus avait fait pour d'autres personnes, et qu'elle voulait aller à Lui, coûte que coûte.

LA TANTE. — Tu as raison, Charles. Cette femme, « qui était une pécheresse, » ayant appris que Jésus était dans la maison du Pharisien, semble n'avoir pensé à rien qu'à Celui qu'elle savait être l'ami des

\* Jean VIII, 39. — \*\* Luc VII, 36-50.

pêcheurs et qui était là ; et que là où il était, là était sa place à elle, quelque désagréable ou importune que pût être sa démarche aux yeux des autres. En même temps, il faut nous rappeler qu'en Orient, alors comme maintenant, ce n'était pas une chose inaccoutumée que des étrangers entrassent à l'heure des repas et parlassent avec ceux qui étaient à table.

MARIE. — Je me rappelle une autre femme qui oignit le Seigneur avec un parfum renfermé dans un vase d'albâtre, qu'elle brisa, pour le répandre sur la tête de Jésus \*. Mais ce n'était pas la même femme, n'est-ce pas ?

LA TANTE. — Non ; nous ne savons pas le nom de la femme « qui était une pécheresse, » mais nous savons que ce fut Marie, la sœur de Lazare, qui oignit la tête et les pieds du Seigneur quand il était à table dans la maison de Simon le lépreux, à Béthanie \*\*. Vous rappelez-vous qui était à table avec Jésus ?

CHARLES. — C'est Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Il est dit que « la maison fut remplie de l'odeur du parfum. » Comme il devait être agréable !

MARIE. — Qu'est-ce que c'est que le nard ?

LA TANTE. — C'est une plante des Indes qui a une tige droite, longue et mince ; elle est d'une couleur verte et porte plusieurs épis à fleur de terre. On la sèche et on l'apporte en Syrie mêlée avec d'autres plantes aromatiques. Le mot « nard » s'emploie pour désigner, en général, les parfums.

MARIE. — C'est Dieu qui avait mis au cœur de Marie de garder son vase de parfum jusqu'à ce qu'elle pût le donner tout entier à Jésus. Elle montrait ainsi son amour pour Lui. Chaque fois qu'elle regar-

\* Marc XIV, 3-4. — \*\* Jean XII, 1-8.

dait Lazare que le Seigneur avait ressuscité, son cœur devait être rempli de reconnaissance. Elle ne pensait pas qu'elle pût donner trop à Jésus. Comme elle dut être surprise d'entendre Judas dire : « A quoi bon cette perte \* ? »

LA TANTE. — Les pensées hautaines et dures de Simon le Pharisien à l'égard de la pauvre pécheresse, amenèrent sur les lèvres de Jésus ces paroles qui durent être si douces pour le cœur brisé de la femme : « Ses nombreux péchés sont pardonnés ; car elle a beaucoup aimé ; » et de même, le Seigneur lui-même répondit aux murmures qu'il entendait contre Marie, autour de la table de Simon le lépreux : « Laissez-la ; pourquoi lui donnez-vous du déplaisir ? Elle a fait une bonne œuvre envers moi. Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait ; elle a anticipé le moment d'oindre mon corps pour ma sépulture. »

CHARLES. — Il devait peu importer à Marie ce que Judas ou d'autres pouvaient dire, quand elle entendit Jésus annoncer que dans le monde entier, partout où l'évangile serait prêché, on parlerait de ce qu'elle avait fait, en mémoire d'elle. Mais, chère tante, je voudrais te demander une chose. J'ai vu sur une gravure représentant la cène, que le Seigneur et ses disciples étaient assis. Est-ce qu'en effet, les Juifs s'asseyaient à table comme nous ?

LA TANTE. — Au temps du Seigneur, l'habitude de manger couché sur des espèces de lits placés devant les tables, était générale, surtout dans les festins. La table était ordinairement en forme de fer à cheval, les lits étaient sur les trois côtés, et les serviteurs pouvaient entrer au centre et y apporter les mets. Sur chaque lit se plaçaient habituellement

\* Matthieu XXVI, 6-13, comparez avec Marc XIV, 3-9, et Jean XII, 4-8.



trois convives, appuyés sur leur coude gauche, le corps étendu en arrière. La personne de droite avait la tête vers le sein de son voisin de gauche. La place du milieu était celle d'honneur, et vous vous rappelez que les Pharisiens aimaient « les premières places dans les repas \* . »

MARIE. — Alors quand Jésus était à table avec ses disciples pour manger la pâque, Jean était à côté de Lui sur le même lit, car il est dit qu'il « était à table dans le sein de Jésus \*\* . » Je comprends tout bien mieux maintenant. Jean était tout près du Seigneur, il n'avait qu'à lever les yeux vers Lui, quand il disait : « Seigneur, qui est-ce ? »

LA TANTE. — En effet. Le Seigneur avait envoyé deux disciples à la ville pour préparer la pâque, et il leur avait dit : « Un homme portant une cruche d'eau viendra à votre rencontre ; suivez-le. Et où qu'il entre, dites au maître de la maison : Le Maître dit : Où est mon logis où je mangerai la pâque avec mes disciples ? Et lui vous montrera une grande chambre garnie, toute prête \*\*\* . » « Garnie » veut dire que la chambre était pourvue de tables et de lits, préparée pour le repas. A l'époque de la pâque, on tenait cette sorte de chambres toutes prêtes, pour le grand nombre des personnes venant de loin pour la fête. C'était la coutume à table que le père de famille rendit grâces, ou « bénit la nourriture, » au commencement et à la fin du repas.

MARIE. — Nous lisons souvent que Jésus rendit grâces, comme lorsque le peuple était assis autour de Lui sur l'herbe, et aussi quand il prit la coupe et dit : « Prenez ceci, et le distribuez entre vous \*\*\*\* »

LA TANTE. — Maintenant nous devons terminer

\* Matthieu XXIII, 6. — \*\* Jean XIII, 25; XXI, 20. —  
 \*\*\* Marc XIV, 12-16. — \*\*\*\* Luc XXII, 17.

pour ce soir ; mais auparavant, je vous dirai encore ce qui arriva à un missionnaire que je connais. Il n'y a pas longtemps qu'il voyageait dans les montagnes de Galilée. Il n'était pas seul : sa femme qui venait d'arriver d'Angleterre, l'accompagnait. Comme elle n'était pas très forte, ni accoutumée à voyager à cheval plusieurs heures de suite, son mari avait arrangé avec l'Arabe qui leur servait de guide, que l'on irait en deux jours à l'endroit qu'ils voulaient atteindre, en ne voyageant pas plus de sept heures par jour. Le guide consentit et fut payé en conséquence. Mais on ne peut se fier à un Arabe, de sorte que heure après heure s'écoulèrent, toujours à cheval, sans que l'on arrivât à l'endroit où les voyageurs espéraient passer la nuit. Ils commencèrent à craindre que leur guide ne les eût trompés. C'était bien cela. Pour garder le salaire de deux jours, en ne les conduisant qu'un seul, l'Arabe leur avait fait passer le lieu où ils devaient s'arrêter avec l'intention de leur faire achever le voyage ce soir-là même

Que faire ? Le missionnaire craignait que sa femme ne supportât pas une si longue course à cheval ; il résolut donc de s'arrêter au premier village qu'ils rencontreraient et d'y chercher un abri pour la nuit.

A la fin, ils atteignirent un petit village sur une hauteur, mais ils n'y furent pas bien reçus. « Il vous faut attendre, » leur dit-on, « que le chef revienne, pour savoir s'il veut ou non vous recevoir. » Comme les voyageurs fatigués attendaient dans la cour, ils se souvinrent que c'était l'heure du repas du soir, et, comme ils savaient que c'est la coutume du pays, si un hôte arrive après trois heures, de lui donner quoi que ce soit qui se trouve dans la maison, ils furent moins surpris de n'avoir pas été accueillis plus chaudement.

« Ces gens sont très pauvres, » se dirent-ils. « Il

doit leur sembler dur de donner le repas qu'ils ont préparé pour eux, à des étrangers qu'ils n'ont jamais vus, et pourtant ils se croiraient déshonorés pour jamais, s'ils nous laissaient entrer chez eux sans nous offrir tout ce qu'ils ont. Faisons-leur dire que nous avons notre souper avec nous et que nous ne demandons qu'une chambre pour nous reposer. »

Quand ces pauvres gens apprirent que les étrangers avaient leur nourriture avec eux, ils les reçurent volontiers et leur offrirent de cuire les poulets qu'ils avaient apportés. Après souper, on les conduisit à leur chambre. C'était bien le plus pauvre logement que l'on pût voir ; les seuls meubles étaient une natte qui devait servir de matelas, et une petite lampe à huile, mais le missionnaire et sa femme étaient heureux d'avoir même un si misérable abri. Accablée de fatigue, la pauvre dame se jeta sur la natte, et allait s'endormir, lorsqu'elle entendit un bruit de pas à la porte de la chambre, et, levant la tête, elle vit deux vieilles femmes se glisser avec précaution dans la chambre. Que pouvaient-elles bien vouloir ? Imaginez-vous le joyeux étonnement des missionnaires, lorsqu'après les salutations d'usage, elles demandèrent : « Pouvez-vous nous dire l'histoire de Jésus ? »

Oubliant toute sa fatigue, le missionnaire commença aussitôt, dans cette pauvre chambre d'un petit village isolé sur les collines de la Galilée, à raconter à ces simples femmes de la campagne dont Dieu avait touché le cœur, l'histoire merveilleuse qu'elles demandaient. Justement il était en train d'écrire très simplement, pour des enfants Arabes, un petit livre de récits bibliques. Il leur raconta donc

« L'ancienne, ancienne histoire,  
Comme au plus simple enfant. »

et, à mesure que les heures s'écoulaient, la femme du missionnaire, trop fatiguée pour parler, entendait la voix de son mari dire :

... L'ancienne histoire  
Du Sauveur plein d'amour,  
Descendu de la gloire  
En ce triste séjour ;

et elle voyait aux faibles rayons de la lampe, les faces ravies des deux auditrices écoutant « la bonne nouvelle de Dieu touchant son Fils Jésus-Christ. »

---

### La Bible.

Bible chérie, ô divin Livre !  
Trésor sans prix qui m'appartiens,  
C'est toi qui m'apprends d'où je viens,  
Quel je suis, par qui je puis vivre.

Tu viens consoler ma tristesse,  
En me parlant de mon Sauveur,  
Et vers le sentier du bonheur,  
C'est toi qui guides ma faiblesse.

En mon cœur, des célestes joies  
Tu nourris le vivant espoir,  
Précieux Livre, où je puis voir  
Du Dieu d'amour les saintes voies.

Toujours, en mon pèlerinage,  
Puissé-je suivre ta clarté,  
Jusqu'au jour où l'éternité  
Verra la fin de mon voyage.

---



### La première prière.

Il y avait une pauvre femme qui vivait avec son mari et ses huit ou dix enfants à l'extrémité de la partie occidentale de Londres, dans l'endroit nommé « les écuries. » Pour expliquer ce nom, il faut vous dire que toutes les écuries des maisons à Londres sont bâties quelque part derrière ou près des maisons auxquelles elles appartiennent, se touchant l'une l'autre, de sorte que cela forme comme une petite ville d'écuries et de logements de cochers. Les chambres où demeurent ceux-ci et les gens d'écurie avec leurs familles, sont dans le haut des bâtiments.

Les familles qui vivent là sont souvent peu visitées par leurs riches voisins, et autrefois, les enfants couraient et jouaient du matin au soir devant les écuries, sans aller à l'école, et n'apprenant autre chose qu'à être rudes et méchants.

La pauvre femme dont je vous parle, désirait bien élever ses enfants. Cela veut dire qu'elle tenait à

les avoir propres, bien arrangés et de bonne conduite ; et, pour cela, elle faisait tout son possible. Mais jamais la pensée ne lui était venue qu'ils avaient des âmes à sauver, ou qu'elle-même avait une âme. Si elle savait qu'il y a un Dieu, cela ne disait pas plus à son esprit que ne le ferait au vôtre et au mien le nom d'une idole païenne dont nous aurions entendu parler.

Il ne faut pas s'étonner que la pauvre madame Clare fût très malheureuse. Elle était rarement bien de santé, et elle avait bien à faire pour surveiller les enfants et trouver moyen de les nourrir et vêtir. Son mari n'était que valet dans une écurie et avait un salaire très minime.

Pour comble de malheur, une triste nouvelle vint la frapper. Le maître de son mari l'avertit qu'il allait faire une longue absence et qu'il n'avait plus besoin de ses services, étant décidé à vendre sa voiture, ses chevaux et ses meubles, et à louer sa maison et ses écuries dans quelques mois. Mais il dit à Clare qu'il pourrait garder son logement jusqu'à ce qu'il eût trouvé une autre place, ou que peut-être la personne qui louerait la maison et les écuries serait disposée à le garder. Seulement quelques objets d'ameublement qui étaient dans le logement de Clare et qui appartenaient à son maître, devaient être enlevés tout de suite, et vendus avec le reste des meubles.

Clare ne se souciait pas beaucoup de la perte de ce peu d'objets, car le reste, qui était à lui, suffisait, au moins pour le présent. Mais sa femme pensa immédiatement à une partie de ce qui appartenait au maître de son mari, et dont elle aurait bien voulu ne pas se séparer. Toutes les couvertures étaient à lui. L'hiver approchait, son mari n'avait plus de place, et comment se procurer d'autres couvertures ?

Toute l'espérance de M<sup>me</sup> Clare était que les couvertures étant si vieilles et si minces, le maître ne les jugerait pas d'assez de valeur pour être reprises. Mais la seule pensée que cela pourrait arriver, la jetait dans une terrible anxiété.

M<sup>me</sup> Clare ne recevait pas beaucoup de visites ; aussi, tandis qu'elle était là, se sentant toute triste et comme abandonnée, ne fut-elle pas peu surprise à la vue d'une femme étrangère qui se tenait à la porte et demandait si elle pouvait entrer. Cette femme était employée à vendre des Bibles. Mais c'était inutile d'offrir à M<sup>me</sup> Clare d'en acheter une. En premier lieu, elle n'avait pas d'argent ; ensuite, elle ne savait pas lire, et, enfin, hélas ! elle n'avait jamais eu aucun désir de savoir quelque chose de la parole de Dieu. Ainsi elle refusa très honnêtement l'offre de la femme.

— Vous semblez malheureuse, lui dit celle-ci.

— J'ai bien des raisons d'être malheureuse, répondit M<sup>me</sup> Clare ; car je ne sais pas comment nous allons faire pour vivre, maintenant que mon mari a perdu sa place ; et moi, je suis toujours malade, et j'ai une quantité de petits enfants ; et la pauvre femme fondit en larmes.

— Avez-vous jamais prié pour tout cela ? demanda la colporteuse de Bibles.

— Prier ! dit M<sup>me</sup> Clare, en ouvrant de grands yeux. Non, de ma vie je n'ai jamais prié. Ce sont les pasteurs qui prient.

— Mais chacun peut prier, dit la femme. Voulez-vous vraiment dire que jamais vous ne vous êtes mise à genoux pour prier Dieu ?

— Eh bien, je me rappelle m'être mise à genoux une seule fois, dit M<sup>me</sup> Clare après un moment de réflexion. C'est dans l'église, quand je me suis mariée. Mais c'est le pasteur qui a prié.

— Et depuis ce temps-là, n'avez-vous jamais été à l'église.

— Non ; ni avant, ni après.

— Ni à une chapelle, ou à une réunion ?

— Non ; je ne vais à aucun endroit de ce genre. Je n'en ai pas le temps, comme les gens riches.

La colporteuse ne savait par où commencer pour expliquer quelque chose à une personne aussi entièrement ignorante que M<sup>me</sup> Clare. Après avoir réfléchi pendant quelques moments, elle lui dit seulement :

— Prier, c'est tout simplement parler à Dieu et lui dire ce dont nous avons besoin. Ainsi, si vous ne l'avez jamais fait jusqu'à présent, je vous conseille de le faire maintenant.

Comme il y avait d'autres maisons à visiter, la colporteuse partit, laissant M<sup>me</sup> Clare avec une pensée toute nouvelle dans son esprit.

— Prier, c'est parler à Dieu et lui dire ce dont nous avons besoin. Eh bien, je pense que je puis faire cela. Ce sera comme si je parlais à un ami. Cela me fera du bien de Lui parler. Je lui dirai mon embarras pour les couvertures.

Et, de temps en temps, M<sup>me</sup> Clare se mit à genoux et parla au Seigneur tout simplement de ce qui la préoccupait.

— O Seigneur, disait-elle, fais que le maître ne prenne pas les couvertures, car nous en avons tellement besoin.

Le matin suivant, de bonne heure, on vint chercher les meubles pour la vente. M<sup>me</sup> Clare ne dit pas un mot des couvertures, mais elle attendait avec anxiété. Elle se sentait sûre que le Seigneur avait entendu sa prière, mais le cœur lui manqua lorsqu'elle vit les hommes qui venaient chercher les meubles s'approcher des lits, enlever les six vieilles



couvertures et les plier l'une après l'autre, puis les emporter avec le reste.

M<sup>me</sup> Clare éprouva alors un trouble beaucoup plus grand que celui qu'elle avait ressenti par la perte de ses couvertures. Il lui avait semblé que c'était si beau de penser que Dieu prenait soin d'elle, et qu'elle pouvait Lui parler et Lui dire tous ses besoins. Elle avait réellement cru qu'Il l'entendait et voulait être son ami. Maintenant il lui paraissait clair comme le jour qu'il ne servait à rien de le prier, et elle se sentit toute seule dans ce grand vaste monde, seule comme elle ne l'avait jamais éprouvé auparavant. Il lui semblait n'avoir pas perdu seulement ses couvertures, mais aussi le Seigneur lui-même.

Un fort coup frappé à la porte, tira subitement M<sup>me</sup> Clare de ses tristes pensées. Elle ouvrit et, à son grand étonnement, elle vit devant elle la personne du monde qu'elle s'attendait le moins à voir.

C'était son frère le marin. Il n'y avait pas encore longtemps qu'il était parti pour la Chine, et bien qu'elle ne fût pas très savante en géographie, elle avait bien deviné en pensant que la Chine était tout à fait de l'autre côté du monde, et elle savait que son frère James devait être là longtemps.

— Oh ! James ! que je suis contente de te voir ! dit-elle.

— Et moi aussi, Suzanne, dit-il, mais ce n'est que pour te dire bonjour, car je ne suis débarqué que ce matin, et je vais prendre le prochain train pour Portsmouth. Mais je me suis dit : J'ai juste le temps d'aller voir Suzanne, et j'ai apporté plein un cab<sup>\*</sup> de couvertures en cas que tu en aies besoin, et la voiture est devant la porte. Eh bien, Suzanne, si tu les veux, nous descendrons et nous débarquerons la cargaison.

\* Voiture de place, sorte de fiacre.

— Oh ! James, comment pouvais-tu savoir que c'était juste la chose dont j'avais besoin ? dit Suzanne. Et elle descendit après son frère en courant, et lui aida à monter dans sa petite chambre un gros paquet que James se mit à défaire. L'une après l'autre, il en tirait des couvertures, grandes, épaisses, magnifiques, telles que Suzanne n'en avait jamais vues.

— Peut-être qu'il y en aura six, pensait-elle. Oui, il y en avait six, et encore six autres.

— Mais, James, dit-elle, comment les as-tu eues, et comment as-tu eu l'idée de les apporter ?

— Voilà ; répondit le brave James. Tu sais qu'il y a une guerre en Chine, et cinq de mes camarades et moi nous avons été blessés, et devons rester bien des semaines sans pouvoir rien faire. Alors ils nous ont mis à bord d'un vaisseau des Indes orientales, et nous ont renvoyés en Angleterre ; et ils nous ont donné à chacun une paire de couvertures de marine, parce que nous avons encore beaucoup de temps à rester dans nos hamacs. Et ils nous ont dit que nous pourrions les garder pour nous. Et quand nous avons débarqué ce matin, la première chose qu'on nous a dite, était que nous devons aller à Portsmouth, pour voir si nous étions propres pour le service. Alors mes camarades ont dit : Qu'est-ce que nous allons faire de nos couvertures, car elles ne nous serviront de rien à bord d'un autre vaisseau ? Et j'ai dit : Eh bien, j'ai une sœur à Londres qui a une quantité de petits enfants ; je suis sûr qu'elle sera bien aise d'avoir les miennes ; je m'en vais les lui porter. Alors ils ont dit : Tu feras mieux de les prendre toutes, car nous n'avons pas de sœurs à Londres, ni personne pour en prendre soin. Et maintenant les voilà, Suzanne. Mais il faut que je parte, — et, en disant ces mots, James sauta dans

son cab, et laissa M<sup>me</sup> Clare plus heureuse qu'il ne pouvait se l'imaginer.

C'était une belle chose d'avoir douze belles couvertures en place des six vieilles tout usées, mais c'était bien plus encore de savoir qu'il y a un Dieu vivant qui, non seulement entend les prières, mais qui fait pour nous beaucoup plus que nous demandons ou pensons.

Vous êtes sûrs, n'est-ce pas, que M<sup>me</sup> Clare se mit à genoux de nouveau pour remercier le Seigneur. Et quand elle l'eut fait, elle lui dit : « O Seigneur, tu sais que j'ai autre chose qui m'inquiète. Tu sais que j'ai besoin de dix-neuf shillings et six pence\*. O Seigneur, fais que nous les ayons à temps samedi pour payer le boulanger. »

Pendant qu'elle était si tourmentée à cause de ses couvertures, elle avait presque oublié que le boulanger avait dit qu'il ne lui fournirait plus de pain avant d'avoir été payé de tout ce qui lui était dû depuis quelques semaines.

— Ainsi, avait-il dit, samedi prochain je ne vous donnerai plus de pain, et de plus je vous enverrai une sommation si ce jour-là, à midi, vous ne m'avez pas payé tout votre compte.

M<sup>me</sup> Clare était sûre que le Seigneur lui enverrait l'argent. Mais son mari revint à la maison tout triste et désespéré, disant qu'il avait été partout pour trouver une place et n'avait entendu parler de rien. Et il en fut de même le lendemain et le jour suivant.

Enfin arriva le samedi matin. « J'essaierai encore, » dit le mari ; « et bien qu'il ne soit que cinq heures, je veux aller voir ce que je puis faire. »

Cela peut sembler étrange de sortir à cinq heures du matin pour chercher une place, quand tout le

\* Le shilling vaut 1 fr. 25 c., et il y a 12 pence au shilling.

monde est encore couché. Mais le Seigneur avait mis cette pensée dans l'esprit de Clare, tout ignorant qu'il était que cela venait de Dieu.

Au bout d'une heure, il revint. Il mit dans la main de Suzanne un souverain \*, et lui dit : « Va payer le boulanger. »

Or elle ne lui avait pas dit un mot du boulanger ni de ses prières, mais elle était sûre que l'argent se trouverait à temps.

— Comment as-tu eu cet argent ? demanda-t-elle.

— Juste au moment où je sortais des écuries, répondit Clare, je vis la voiture d'un monsieur qui avait versé et j'allai lui aider. Et quand tout fut fini, il me donna un souverain. Je suppose qu'ils revenaient de quelque partie de plaisir ; ainsi c'est heureux que je sois sorti de si bonne heure.

Suzanne alla payer le boulanger, après avoir remercié le Seigneur pour toute sa bonté. Et alors elle sentit que le temps était venu où il serait mal de garder le silence sur tout ce qu'il avait fait pour elle. Ainsi elle raconta tout à son mari, et lorsque, quelques jours après, la colporteuse de Bibles revint, elle le lui dit aussi, et lui demanda s'il n'y avait pas quelque endroit près de là où une pauvre femme comme elle pourrait aller apprendre davantage touchant Dieu. « Car maintenant, » dit-elle, « je désire beaucoup le connaître mieux. Mais je ne puis pas aller dans un endroit où vont les gens avec de beaux habits, car je n'ai rien d'autre que ma vieille robe, et il me faut prendre le bébé avec moi. »

Alors la colporteuse lui dit qu'on venait d'ouvrir, tout à côté, une salle, où l'on prêchait toutes les après-midi, le dimanche ; qu'il n'y avait rien à payer, et que chacun pouvait y aller comme il était ; qu'on

\* Environ 25 francs 20 centimes.

y était bien assis, et que l'on y parlait du Seigneur Jésus si simplement, que tout le monde pouvait comprendre.

M<sup>me</sup> Clare y alla donc le dimanche suivant, et y entendit la merveilleuse histoire qui devait la rendre heureuse toute sa vie et pour toujours. Elle apprit que non seulement Dieu a soin que hommes, femmes et enfants, soient vêtus et nourris ici-bas, mais qu'Il les a aimés longtemps avant qu'ils ne pensassent à Lui, et qu'il a envoyé son propre fils du ciel, pour prendre sur Lui la peine de tous nos péchés, de toute notre ingratitude et de l'oubli où nous l'avons tenu, cachant pour ainsi dire nos faces de Lui, le méprisant et ne l'estimant rien.

M<sup>me</sup> Clare sentit alors, pour la première fois, qu'elle était une pécheresse coupable. Toute sa vie, jusqu'au jour où était venue la colporteuse, elle avait vécu sans avoir une pensée pour ce Dieu si bon et si rempli d'amour. C'étaient vraiment de bonnes nouvelles pour elle d'apprendre qu'au lieu de la punir à cause de ses péchés, il n'y avait pour elle dans le cœur de Dieu rien que tendresse et amour, et qu'Il avait envoyé son fils pour subir Lui-même, à sa place, le châtiment qu'elle méritait, et lui donner, en outre, les richesses incommensurables de son amour afin qu'elle en jouit à jamais.

— Maintenant, j'ai à remercier Dieu pour quelque chose de meilleur que pour des couvertures, dit-elle à la colporteuse.

C'est toujours une preuve certaine que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs, quand nous désirons que ceux qui nous entourent partagent notre joie et notre bonheur. C'est comme une flamme de feu qui grandit et va en s'étendant de l'un à l'autre.

M<sup>me</sup> Clare commença à désirer vivement que son

mari vint avec elle à la réunion. Mais il avait toujours une excuse à donner, et montrait clairement qu'il lui déplaisait d'entendre ces nouvelles choses. Elles lui donnaient du malaise, car ses yeux commençaient à s'ouvrir, et il voyait que lui aussi était un pécheur coupable.

Mais sa femme ne se décourageait pas ; elle continuait de le prier de venir, de sorte qu'à la fin, il lui dit : « Eh bien, j'irai dimanche prochain, si seulement tu peux retirer mon habit de chez le prêteur sur gages, car je ne puis pas aller sans habit. »

Il était tout à fait sûr en disant cela qu'il n'aurait pas à tenir sa promesse, car il savait bien qu'à la fin de la semaine, il ne restait pas un sou à Suzanne. Elle avait trouvé quelque ouvrage à faire comme femme de ménage, et chaque samedi elle recevait dix shillings\*. Mais alors il fallait payer le pain et bien d'autres choses, de sorte que tout compte fait il n'y avait pas un centime de surplus.

M<sup>me</sup> Clare le savait bien, mais elle savait aussi à qui s'adresser, afin d'avoir l'argent nécessaire pour dégager l'habit de son mari. Elle exposa toute la chose au Seigneur, ensuite elle dit à la colporteuse : « Dimanche prochain, vous verrez mon mari à la réunion. »

Le dimanche arriva et voilà, Clare était là dans son meilleur habit, et paraissant tout content de se trouver à la réunion.

— Comment avez-vous eu l'habit, M<sup>me</sup> Clare ? demanda la colporteuse de Bibles.

— Quand la gouvernante m'a payé samedi matin, répondit M<sup>me</sup> Clare, elle me dit : Rendez-moi la monnaie, car je n'ai qu'un souverain. Alors je lui dis que je n'avais pas de quoi changer, que jamais je n'avais

\* Douze francs cinquante centimes.

eu autant d'argent à la fois, et que je n'en aurais probablement jamais autant. Alors elle dit : Eh bien, gardez-le, et le reste sera pour ce que je vous devrai samedi prochain. Je suis donc allé dégager l'habit, et le Seigneur veillera à ce que, malgré cela, les choses n'aillent pas plus mal pour moi jusqu'à samedi prochain.

Après cela, M<sup>me</sup> Clare fut plus au large, car son mari trouva de l'ouvrage. Il ne lui dit pas qu'il avait aussi acheté une Bible à la colporteuse. Il avait peur et était comme honteux que cela ne se sût, mais il continua à aller à la réunion, et, toutes les fois qu'il pouvait, il montait au grenier, où il avait caché sa Bible dans le foin, et là il passait des heures à la lire.

Mais à la fin, il ne put plus garder son secret, et il dit à sa femme « qu'un changement s'était fait en lui, » et qu'il voyait qu'elle avait raison, et que le Seigneur, qui lui avait ouvert les yeux, l'avait sauvé de ses péchés.

Je ne puis vous dire rien de plus touchant M<sup>me</sup> Clare et son mari. Plusieurs années se sont passées depuis que j'ai entendu parler d'eux pour la dernière fois. Il se peut qu'elle ait reçu encore bien des réponses à ses prières, mais maintenant qu'elle connaît le Seigneur Jésus comme elle ne le connaissait pas d'abord, elle comprend sans doute que tout est bien, alors même qu'il ne lui donne pas exactement la chose qu'elle lui demande. Il lui montra, quand elle était encore ignorante, qu'il est le Dieu vivant et vrai, en lui donnant juste la chose qu'elle demandait. Mais quand une fois nous connaissons Dieu et son grand amour, il peut nous traiter comme un père traite souvent ses enfants. Il aura quelquefois à nous dire : « Je sais que tu peux te fier à mon amour, si même je te refuse la chose dont tu as besoin, et tu

peux être sûr que je le fais afin de te donner quelque chose de meilleur, bien que tu aies à l'attendre. » Ainsi, lorsque nous croyons à l'amour de Dieu, nous pouvons être tout à fait heureux et paisibles, laissant tout entre ses mains. « Celui même qui n'a pas épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui ? »



## Entretiens sur le Deutéronome.

### MOÏSE ENSEIGNE AU PEUPLE

#### LA MANIÈRE DONT IL DEVRA SE CONDUIRE EN CANAAN.

(Chapitres XII-XXVI.)

LA MÈRE. — Depuis le chapitre XII jusqu'au XXVI<sup>me</sup>, Moïse fait connaître aux Israélites ce qu'ils auront à faire pour jouir de la bénédiction de l'Éternel, une fois qu'ils seront entrés dans le pays de Canaan. Lis d'abord le chapitre XII, et puis tu essaieras de me dire ce qu'il renferme.

SOPHIE (après avoir lu). — La première chose, chère maman, c'est que les enfants d'Israël devaient détruire entièrement les lieux où les Cananéens avaient servi leurs dieux ; ils devaient démolir leurs autels, briser leurs images, et brûler les bocages où ces peuples adoraient les idoles. Je comprends cela, maman. Il fallait que la terre de l'Éternel fût purifiée des souillures des idoles, qui sont une abomination devant Dieu.



LA MÈRE. — Tu as raison. Là où Dieu se trouve, il ne peut y avoir d'idoles. C'est pourquoi, mon enfant, il nous faut prendre garde de n'avoir pas dans nos cœurs quelque chose qui prendrait la place de Dieu : ce serait une idole. Aussi l'apôtre Jean dit-il aux chrétiens : « Petits enfants, gardez-vous des idoles \* . » Et Paul écrit aussi : « Quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant \*\* . » Mais qu'y a-t-il encore dans notre chapitre ?

SOPHIE. — Je vois, maman, que l'Éternel voulait avoir dans le pays un lieu qu'il choisirait, où il mettrait son nom et où l'on irait lui offrir des sacrifices. Je pense que c'était l'endroit où serait dressé le tabernacle, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et, plus tard, le temple. La première et grande chose que l'Éternel demande de son peuple, c'est de l'adorer. Mais d'abord, le pays devait être purifié. Ainsi nous ne pouvons non plus adorer vraiment Dieu, si nos cœurs ne sont pas purifiés. Ils le sont par la foi et par le sang de Jésus \*\*\*. Alors, nous sommes propres pour adorer Dieu, car nous pouvons nous approcher de Lui. Mais remarque la différence entre le culte que rendaient les païens à leurs idoles, et celui que demandait l'Éternel. Les païens adoraient une foule de dieux et dans une quantité d'endroits qu'ils choisissaient à leur gré. Les enfants d'Israël ne devaient pas les imiter. Ils n'avaient qu'un seul Dieu, l'Éternel, le seul vrai Dieu, et ils ne pouvaient l'adorer qu'en un seul lieu, choisi par Lui-même. Ils ne pouvaient pas dresser des autels et servir l'Éternel, où et comme bon leur semblerait.

\* 1 Jean V, 21. — \*\* 2 Corinthiens VI, 16. — \*\*\* Actes XV, 9; 1 Jean I, 7; Hébreux X, 19-22.

SOPHIE. — Mais maintenant, maman, il n'y a plus de lieu que Dieu ait choisi pour que nous allions l'y adorer.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; le Seigneur Jésus a dit : « L'heure vient, que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité \* . » Mais Dieu ne nous laisse cependant pas ignorer comment nous avons à Lui rendre notre culte. Comme les Israélites formaient un seul peuple, les vrais adorateurs, c'est-à-dire les vrais chrétiens, sauvés par la foi en Jésus, forment un seul corps \*\* . » Et bien qu'en différents lieux, ils ont un centre commun de rassemblement. C'est le Seigneur Jésus, qui lui-même a dit : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux \*\*\* . » Réunis ainsi au nom de Jésus, ils offrent par Lui à Dieu des sacrifices spirituels de louanges et d'actions de grâces \*\*\*\* . »

SOPHIE. — Nous sommes bienheureux, chère maman, de pouvoir ainsi nous approcher de Dieu, notre Père, au nom du Seigneur Jésus. Il me semble quelquefois que c'est comme si nous étions déjà dans le ciel. Et j'ai aussi remarqué, maman, que Moïse dit au peuple : « Et vous vous réjouirez en la présence de l'Éternel votre Dieu. » Au lieu d'avoir peur, comme à la montagne de Sinaï, ils sont invités à se réjouir.

LA MÈRE. — C'est que Dieu aime à avoir son peuple rassemblé autour de Lui, et à le voir heureux dans la jouissance de ses bénédictions. Te rappelles-tu ce qui arriva le soir du premier jour de la semaine, après que le Seigneur Jésus fut ressuscité ?

\* Jean IV, 21, 22. — \*\* 1 Corinthiens XII, 13 ; Éphésiens IV, 4. — \*\*\* Matthieu XVIII, 20. — \*\*\*\* 1 Pierre II, 5.

SOPHIE. — Oh ! oui, maman ; c'est si beau ! Les disciples étaient rassemblés et les portes fermées, parce qu'ils avaient peur des Juifs ; et, tout d'un coup, le Seigneur Jésus se trouva au milieu d'eux et leur dit : Paix vous soit ; et il leur montra ses mains et son côté. Oh ! ils n'eurent pas peur, maman, mais ils se réjouirent en voyant le Seigneur au milieu d'eux \*. C'était Celui qui les aimait et qui était mort pour eux.

LA MÈRE. — Nous ne le voyons pas de nos yeux quand nous sommes réunis en son nom, mais il est au milieu de nous, ma chère Sophie, aussi-réellement qu'il était ce soir-là au milieu de ses disciples, et comme tu le disais : C'est Celui qui nous aime. Aussi pouvons-nous de même nous réjouir devant notre Dieu et Père, en la présence du Seigneur Jésus \*\*.

SOPHIE. — Que Dieu est bon, chère maman ; il veut que nous soyons parfaitement heureux.

LA MÈRE. — Il est amour et veut qu'en Lui notre joie soit accomplie, parfaite. Mais continuons notre chapitre.

SOPHIE. — Eh bien, maman, j'y ai aussi remarqué que les enfants d'Israël pouvaient, partout où ils habitaient, tuer des animaux et en manger la chair, mais qu'ils devaient s'abstenir soigneusement de manger du sang. Ils devaient le verser par terre.

LA MÈRE. — Quand ils étaient au désert et qu'ils tuaient une bête, ce devait être devant le tabernacle, et le sang en était répandu sur l'autel \*\*\*. Mais une fois entrés dans le pays de Canaan, ils pouvaient tuer chez eux les bêtes dont ils voulaient manger, et verser le sang par terre, puisque l'on ne pouvait de

\* Voyez Jean XX, 19-23.

\*\* Voyez Philippiens III, 1 ; IV, 4 ; Actes II, 46.

\*\*\* Lévitique XVII, 1-7.

toutes les parties du pays venir jusqu'au tabernacle. Mais quant aux premiers-nés du bétail, les offrandes, les dimes et les sacrifices, tout devait être présenté à l'Éternel et mangé au lieu que Dieu choisirait pour y mettre son nom. Et alors, le sang était répandu sur l'autel.

SOPHIE. — Penses-tu, chère maman, qu'il y a là une instruction pour nous ?

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant, et voici celle qui me frappe : Les Israélites, toutes les fois qu'ils tuaient une bête pour leur nourriture, et qu'ils en répandaient le sang, devaient se souvenir des droits de Dieu sur eux et sur toute vie, aussi bien que quand ils allaient avec tout le peuple offrir leurs sacrifices devant le tabernacle. Et nous, ma chère Sophie, ce n'est pas seulement le premier jour de la semaine, quand nous sommes rassemblés avec le peuple de Dieu, que nous avons à nous souvenir que nous sommes au Seigneur, à Lui rendre grâces, et à nous nourrir de Christ, mais chaque jour, nous devons pour toutes choses rendre grâces, et par la foi manger la chair et le sang du Fils de l'homme, c'est-à-dire saisir dans notre âme toute la valeur de Christ qui s'est livré à la mort pour nous\*.

SOPHIE. — Je comprends, maman, et je te remercie. Je voudrais bien avoir mon cœur toujours occupé de ce bon Sauveur, et me rappeler que c'est Lui qui m'a sauvé, qui m'aime et me gardera jusqu'à la fin. Mais, chère maman, veux-tu me dire encore quelque chose sur la fin du chapitre.

LA MÈRE. — Volontiers. Si nous lisons depuis le verset 28, nous verrons combien l'Éternel prenait soin d'avertir son peuple de se garder de l'idolâtrie. Il savait que c'était la pente naturelle du cœur de

\* Philippiens IV, 6 ; Éphésiens V, 20 ; Jean VI, 53-57.

l'homme. Aussi lui dit-il : « Prends garde à toi,... de peur que tu ne recherches leurs dieux (ceux des Cananéens), en disant : « Comment ces nations servaient-elles leurs dieux ? et je ferai de même, moi aussi. »

SOPHIE. — Comment auraient-ils pu avoir la pensée de laisser l'Éternel qui les avait délivrés et bénis, pour adorer des faux dieux, des dieux si cruels, que les peuples de Canaan leur sacrifiaient même leurs fils et leurs filles ?

LA MÈRE. — C'est cependant ce que les Israélites ont fait plus tard\*, et cela nous montre combien l'avertissement leur était nécessaire. Il nous faut prendre garde aussi, mon enfant. Ce ne sont plus d'idolâtries et de monstruosité semblables que nous sommes entourés ; mais il y a autour de nous le monde, duquel il est dit : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui \*\*. » Prenons garde de nous occuper de ce qui est dans le monde, de ce que le monde dit, de ce que le monde fait et comment il le fait. Notre cœur naturel, pour lequel le monde a de l'attrait, nous y entraînerait bientôt. Écoutons l'avertissement que Moïse adressait au peuple : « Prends garde à écouter tout ce que je te commande, » et celui de l'apôtre Jean : « Le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement \*\*\* »

(A suivre.)

\* 2 Rois XVII, 17. — \*\* 1 Jean II, 15, 16. — \*\*\* 1 Jean II, 17.

## Les soins de Dieu pour les petits.

Dieu, mes jeunes amis, prend soin des petits enfants tout autant que des grandes personnes. Le Seigneur Jésus n'a-t-il pas dit que pas même un petit oiseau n'est oublié devant Dieu ? Combien moins un petit enfant ? Il y a des enfants qui meurent très jeunes ; d'autres, quand ils sont un peu plus âgés, mais il y en a que Dieu garde d'une manière toute particulière, de sorte que, quand bien même quelqu'un voudrait les faire mourir, ou si quelque accident leur arrivait, ils seraient préservés. C'est que Dieu veut se servir d'eux quand ils sont devenus grands. Ne vous rappelez-vous pas le petit Moïse sauvé des eaux ? Et le petit Joas qui fut caché dans le temple, pendant que la méchante Athalie faisait tuer tous ses frères ? Et le petit enfant Jésus qu'Hérode voulait faire mourir ?

Je veux vous raconter une histoire qui vous montrera que, de nos jours encore, Dieu veille sur des petits enfants dont il veut se servir plus tard.

Dans une des îles du grand Océan, bien loin de nous, naquit une petite fille. La coutume de ce pays est d'envelopper les petits enfants d'une si grande quantité de vêtements qu'ils ressemblent à un gros paquet. Notre petite fille ainsi emmaillotée fut une fois laissée pendant quelque temps, seule, à l'avant d'un canot. La mer, un peu forte, balança si bien l'embarcation que l'enfant, roulant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, finit par passer par-dessus le bord et tomba dans la mer. Il semblait qu'elle fût perdue, mais la quantité de vêtements dont elle était enveloppée, la fit surnager, et quelqu'un, l'ayant aperçue à temps, la tira de l'eau. Dieu ne permit pas que cette petite fille fût noyée.

Devenue plus grande, elle était une fois, par un vent assez fort, sur le bord de la mer, lorsqu'une grosse vague arriva si promptement qu'elle ne put se retirer assez vite : la vague la saisit et en se retirant l'emporta. Cette fois encore elle semblait devoir être perdue, mais Dieu ne le permit pas. On put la voir à temps et la sauver.

Pourquoi, demandez-vous peut-être, cette petite fille échappa-t-elle ainsi deux fois à la mort ? Je vais vous le dire.

Les habitants de cette île étaient des païens, et quelques missionnaires leur furent envoyés pour leur faire connaître le vrai Dieu et le Seigneur Jésus-Christ. On permit d'abord aux missionnaires de s'établir pour un an dans l'île ; après quoi on devait leur dire s'ils pourraient rester ou non. Or cette petite fille qui deux fois avait été sauvée de l'eau, était devenue la femme du roi. Elle était très favorable aux missionnaires, de sorte que, par son moyen, il leur fut permis de rester plus longtemps. Le roi mourut, et elle eut l'autorité suprême comme régente. Ensuite *elle alla à l'école* pour apprendre ce que les missionnaires et leurs femmes enseignaient et, par la grâce de Dieu, elle devint une vraie et humble chrétienne.

Vous voyez ainsi comment Dieu avait pris soin de cette reine quand elle était une petite fille, et il prend soin de vous. Vous ne deviendrez ni roi, ni reine ; mais si Dieu vous garde et prend soin de vous, c'est parce qu'il veut que vous aussi vous soyez sauvés en croyant au Seigneur Jésus, et alors il vous emploiera pour son service. Ne dites pas : Je suis encore trop petit. Rappelez-vous ce que je vous ai dit du petit garçon qui était là quand le Seigneur Jésus nourrit les foules. C'est lui qui portait les pains. Le Seigneur Jésus disait : « Par la bouche des petits

enfants, tu as établi ta louange. » Il veut d'abord vous sauver et ensuite se servir de vous pour faire du bien. Ne voulez-vous pas être, dès maintenant, des serviteurs du Seigneur Jésus ?

---

### En attendant !

Bientôt, hientôt, la chose est sûre,  
Je verrai de près mon Sauveur ;  
Une joie ineffable et pure  
Remplira pour toujours mon cœur.

En attendant, fais que je marche  
Sur tes pas, Modèle divin !  
Guide-moi de ton œil vers l'arche  
Où vient aboutir mon chemin.

En attendant de voir ta face,  
D'être rendu semblable à Toi,  
Je savoure ici-bas ta grâce,  
Et te contemple par la foi.

En attendant de voir ta gloire,  
De sonder ton immense amour,  
Tout mon bonheur est de te croire,  
De suivre tes pas chaque jour.

Bientôt, bientôt, pour moi le terme  
De ce voyage arrivera.  
Mon espérance est sûre et ferme,  
Au ciel Jésus m'introduira.

R. M.

---





## Dieu prend soin des orphelins.

Je veux vous raconter l'histoire d'un petit garçon qui fut laissé sans père, ni mère, sans parents pour prendre soin de lui, mais qui fit l'expérience de cette parole : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera. » (Psaume XXVII, 10.)

Le petit James naquit en Amérique dans une belle ferme, agréablement située. Un petit frère était né en même temps, mais leur père mourut lorsqu'ils étaient encore presque trop jeunes pour le connaître. La pauvre mère resta donc veuve dans un endroit solitaire, avec ses deux jumeaux. Oh ! combien elle

aurait eu besoin de consolation ! Mais aucun des quelques amis qui demeuraient près de chez elle, ne pouvait lui donner la seule vraie consolation, car ils ne connaissaient pas Celui qui est « le Dieu de toute consolation. » Elle-même, tout comme ses voisins, ignorait l'amour de Dieu ; mais Dieu est le Dieu de la veuve et le Père de l'orphelin, et, dans sa grande miséricorde, il inclina son cœur à chercher dans la Bible ce que ses voisins ne pouvaient lui donner. Et il lui ouvrit aussi le cœur, comme autrefois celui de Lydie, de sorte qu'elle comprit et reçut les vérités qu'elle lisait.

Maintenant elle avait un nouveau désir pour ses deux chers enfants, c'était que non seulement ils eussent, dans ce monde, tout ce qui était nécessaire à leurs besoins, mais qu'ils apprissent, dès leur enfance, à connaître Celui en qui est la vie éternelle, et à crier vers Lui : « Mon père, tu es le conducteur de ma jeunesse. » (Jérémie III, 4.) Elle n'avait aucun secours extérieur, rien que ce précieux livre pour lui aider. Il n'y avait dans ce lieu écarté, aucune prédication de l'évangile, et parmi le petit nombre de personnes dispersées aux environs, aucune qui se souciait de parler ou d'entendre parler du nom de Jésus.

Oh ! quel sombre lieu ce devait être ! Mais combien Dieu avait été bon de faire briller sa lumière dans le cœur de la pauvre veuve, pour la consoler et pour qu'elle pût instruire ses petits garçons dans la connaissance du Seigneur ! Sans cette bonté, que seraient devenus les orphelins qui devaient bientôt être laissés sans mère, comme ils étaient déjà privés de père ?

Tandis que la mère lisait, elle se rappelait ce qu'elle avait pendant si longtemps oublié, le temps où, elle-même petite enfant, elle apprenait auprès

de sa mère les précieuses paroles qui maintenant la consolait et l'encourageait. Et c'est ce qui la rendait si désireuse de faire connaître à ses petits garçons les saintes lettres qui rendent sages à salut.

Aussitôt qu'ils furent assez grands pour comprendre, elle commença à leur faire apprendre quelques versets, puis elle leur parlait du Seigneur Jésus, qui aimait les petits enfants et qui les prenait dans ses bras. Plus d'une fois en leur parlant ainsi, ses larmes coulaient, car elle se sentait bien malade, et elle savait que bientôt elle devait laisser ses chers enfants seuls, dans cet endroit isolé. Ils n'avaient encore que cinq ans, et l'on comprend que la pensée de les quitter devait l'affliger.

Elle devint, en effet, de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'enfin elle ne put plus instruire ses enfants, ni même faire rien pour eux. Une voisine fut appelée pour prendre soin d'elle, ainsi que de la maison et des enfants. Ce dernier jour, que peut-être quelques-uns de vous connaissent, arriva pour les deux pauvres petits. On les conduisit à leur mère, qui les embrassa encore tendrement et leur adressa ses dernières paroles d'amour, puis implora pour eux, en quelques mots, le Père des orphelins. Les enfants pleuraient amèrement quand on les emmena d'auprès de leur mère, bien qu'ils comprissent peu la grandeur de la perte qu'ils allaient faire.

La mère s'adressa alors à la voisine qui la soignait : « Il est difficile, » dit-elle, « de ne pas souffrir, en laissant ainsi deux si jeunes enfants, sans aide ni parents, dans cet endroit solitaire, mais je les abandonne aux mains de Dieu, et je crois qu'il prendra soin d'eux, car il a dit : « Laisse les orphelins, moi je les garderai en vie, et que tes veuves se confient en moi. » (Jérémie XLIX, 11.)

Très peu après la mère mourut, la belle ferme fut vendue, et une pauvre veuve du voisinage prit les enfants dans sa petite maison. Je pense qu'elle voulait être aussi bonne que possible pour les orphelins, mais elle ne pouvait pas, comme leur mère, leur parler de l'amour de Jésus, car elle-même ne le connaissait pas. Un des jumeaux mourut peu de temps après sa mère, et le petit James fut laissé tout à fait seul. Bien solitaire était-il, en effet, n'ayant rien à faire et personne pour l'instruire, ni pour lui rappeler les dernières paroles de tendresse de sa mère. Un an s'écoula, et il semblait avoir presque complètement oublié tout ce qu'elle lui avait appris, leçons et prières, mais Dieu n'oubliait pas la foi et la prière de la mère mourante.

Lorsqu'ici-bas tout change et passe,  
 O Dieu, Toi tu ne changes pas ;  
 Et quand tout s'oublie et s'efface,  
 Sans oublier tu resteras.  
 Seigneur, dans ta grâce suprême,  
 Dans ton amour toujours le même,  
 A jamais tu subsisteras.

Comme l'année venait justement de s'écouler, et que le petit James avait un si grand besoin d'un ami chrétien, une jeune demoiselle vint demeurer là où vivait l'orphelin. Elle était une chrétienne, une enfant de Dieu par la foi au Seigneur Jésus-Christ. Je ne saurais pas vous dire pour quelle raison elle était venue dans cet endroit si écarté, mais je pense que Dieu l'y avait envoyée en réponse à la prière de la mère du petit James. Une après-midi, peu après son arrivée, comme elle faisait une promenade, elle rencontra un petit garçon qui flânait çà et là, et avait l'air tout à fait délaissé. Il était tout en haillons, mais il y avait dans son apparence quelque chose qui attira vers lui le cœur de la jeune demoiselle.

— Comment le nommes-tu, petit garçon ? lui demanda-t-elle gentiment, lorsqu'il fut près d'elle.

— James, dit l'enfant.

— Et où demeures-tu ?

— Juste au coin de la haie, dans cette petite maison en bois. La voyez-vous ? Je demeure chez la veuve Parker.

— Oui, je vois la maison ; mais est-ce la maman, la veuve Parker ?

— Non, dit l'enfant ; puis, avec un regard confiant et affectueux, il continua : L'année passée j'avais une maman, et elle m'aimait, elle aimait moi et mon frère Jean. Elle nous faisait des habits, et elle nous apprenait des passages et des cantiques, et elle nous racontait de belles histoires.

— Mais où est-elle maintenant ? demanda la demoiselle.

— Oh ! madame, répondit le pauvre enfant, voyez-vous là-bas le cimetière et, dans le coin, ce grand érable ?

— Oui, je les vois.

— Eh bien, ma maman est morte et on l'a enterrée sous cet arbre, et aussi mon petit frère Jean. On les a mis tous les deux si profond dans la terre, et je ne les verrai plus jamais, plus jamais aussi longtemps que je vivrai. Voulez-vous que je vous conduise voir les tombes ?

La jeune demoiselle ne voulut pas à ce moment-là aller voir les tombes, mais elle prit le petit garçon par la main, et causa encore longuement avec lui. Elle s'aperçut qu'il avait oublié presque tout ce que sa mère lui avait appris, mais il se rappelait bien qu'elle l'instruisait et combien elle l'aimait. Avant la fin de la promenade, la jeune demoiselle que nous nommerons Miss S., invita James à venir la voir chez elle, ce qui fit grand plaisir à l'enfant. Il y alla

souvent ; Miss S. lui apprit à lire, lui donna un petit Testament et, comme elle resta là plus d'une année, elle fut pour l'orphelin une tendre et précieuse amie. A dire vrai, ce ne fut pas elle qui quitta le petit James, mais ce fut James lui-même qui quitta l'endroit où il avait vécu, et je vous dirai comment cela arriva.

Pendant tout l'été, James reçut les bonnes leçons de sa nouvelle amie. L'hiver suivant, il commença à être malade comme l'avaient été sa mère et son petit frère. Il traîna ainsi, et quand le second été arriva, il était tout à fait faible et malade, mais la chaleur lui faisait du bien, et dans les beaux jours, il aimait à sortir de la chaumière pour aller s'asseoir sur quelque banc de gazon. Il avait alors près de huit ans. Son amie le prenait souvent avec elle pour faire une petite promenade, et, par une belle après-midi, il lui demanda si elle ne voudrait pas venir avec lui à la tombe de sa mère. Pendant quelques moments, il resta assis en silence à l'ombre du grand érable, puis il coupa une baguette et, allant à la tombe du petit Jean, il en mesura soigneusement la longueur ; ensuite, sans rien dire, il retourna s'asseoir à côté de la demoiselle et, plaçant sa petite main dans les siennes, il lui dit : « Chère Miss S., ma tombe sera seulement un peu plus longue que celle de Jean. Vous ne savez pas combien je vous aime et combien je vous remercie. Avant que vous vinssiez ici, je ne savais rien du ciel, ni de Dieu, ni du Seigneur Jésus, ni ce que c'est que mourir ; je vous aime beaucoup. Je suis sûr que je ne vivrai plus longtemps, mais, chère Miss S., je n'ai pas peur de mourir. J'ai appris que Jésus laisse venir à Lui les petits enfants, et quoique je sois un petit garçon pécheur, je sais que le Seigneur Jésus m'a aimé et m'a sauvé. Je vous prie, quand je m'en serai

allé, de dire aux autres enfants de venir voir nos petites tombes, celle de Jean et la mienne, comme elles sont courtes. Dites-leur que je les ai aimés, mais que le Sauveur les aime bien plus encore. »

Le petit James vécut encore quelques mois. Lui et miss S. eurent encore bien des occasions de parler ensemble du Sauveur avec lequel il allait être bientôt, et quand il mourut, son amie était près de lui.

Chers enfants, cette petite histoire ne nous montre-t-elle pas que Dieu se souvient des faibles et des affligés ? Combien il fut bon d'envoyer à l'enfant une amie chrétienne dans cet endroit si solitaire ! Quelle grâce de lui avoir fait connaître l'amour du Sauveur, puis d'avoir retiré l'enfant orphelin de ce monde rempli de dangers et de larmes, pour l'introduire en sa propre présence avec abondance de joie !

O mes chers enfants, pouvez-vous dire avec le petit James : « Je n'ai pas peur de mourir, parce que je sais que Jésus m'a sauvé ? »

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

### MOÏSE ENSEIGNE AU PEUPLE

LA MANIÈRE DONT IL DEVRA SE CONDUIRE EN CANAAN.

(Chapitres XII-XXVI.)

SOPHIE. — Chère maman, nous avons fini le chapitre XII, veux-tu que je lise, ce soir, le treizième ?

LA MÈRE. — Lis-le, mon enfant. Il se rattache au précédent. L'Éternel avait ordonné à son peuple de nettoyer le pays de toute trace d'idolâtrie, et il lui avait dit que Lui-même choisirait un lieu où seule-

ment on pourrait l'adorer. Maintenant, il va enseigner aux enfants d'Israël ce qu'il y aurait à faire si quelqu'un voulait l'entraîner dans l'idolâtrie.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je crois bien comprendre ce chapitre, chère maman. D'abord, il y est dit que si un prophète ou un songeur de songes, faisant même des miracles, voulait engager le peuple à adorer des faux dieux, il ne fallait pas l'écouter, mais le faire mourir. Mais cela ne nous concerne point, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Le chrétien ne fait mourir personne, Sophie. Mais si quelqu'un, même un homme savant et éloquent, venait nous enseigner des choses contraires à la parole de Dieu, faudrait-il l'écouter ? Non ; mais nous attacher à la parole de Dieu. L'apôtre Paul disait aux Galates : « Il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent pervertir l'évangile du Christ. Mais quand nous-mêmes, ou quand un ange venu du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème. » Et Jean écrivait à la dame élue : « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas la doctrine du Christ, ne le recevez pas. » \* Voilà ce que le chrétien doit faire : écouter la voix du bon Berger dans la parole de Dieu et la suivre \*\*, et se bien garder d'écouter la voix des étrangers, c'est-à-dire de ceux qui enseignent ce qui est contraire à la Parole. Des miracles même ne sont pas une preuve qu'un homme dit vrai ; il faut que ce qu'il dit soit conforme à la Bible. Le temps viendra, mon enfant, où des séducteurs feront « de grands signes et des prodiges, de manière à séduire, si possible, même les élus \*\*\*. » C'est le Seigneur Jésus qui le dit. Et l'apôtre Paul nous parle d'un

\* Galates I, 7, 8 ; 2 Jean, 10. — \*\* Jean X, 4, 5. — \*\*\* Matthieu XXIV, 23-25.



homme qu'il appelle l'INIQUE, qui viendra « selon l'opération de Satan, en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés ». » Qu'est-ce qui empêchera les élus d'être séduits ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est qu'ils auront connu et aimé la vérité. Et je me rappelle que le Seigneur Jésus a dit : « Ta parole est la vérité ». »

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, cette précieuse Parole est « une lampe à notre pied, une lumière à notre sentier », » pour nous guider sûrement à travers toutes les ténèbres du monde et tous les pièges dont l'ennemi sème nos pas. Maintenant, continuons notre chapitre.

SOPHIE. — Ce qui vient ensuite me paraît bien terrible, chère maman. Moïse dit : « Quand ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou ta femme bien-aimée, ou ton intime ami, qui t'est comme ton âme, t'incitera en te disant en secret : Allons, et servons d'autres dieux ;... n'aie point de complaisance pour lui, ne l'écoute point, que ton œil ne l'épargne pas ; ne lui fais point de grâce, et ne le cache point ; mais tu ne manqueras point de le faire mourir : ta main sera la première sur lui pour le mettre à mort, et ensuite la main de tout le peuple. » Je comprends bien, maman, que l'on ne devait pas l'écouter, mais comme cela devait être douloureux de mettre à mort quelqu'un que l'on aimait tendrement.

LA MÈRE. — Cela est bien vrai, Sophie, mais pense que l'Éternel était le Dieu et le Roi d'Israël, et

\* 2 Thessaloniciens II, 9, 10. — \*\* Jean XVII, 17. —  
\*\*\* Psaume CXIX, 105.

qu'adorer des idoles, c'était le déshonorer et le trahir. Que fait-on de nos jours à un homme qui trahit son roi ? On le traite tout aussi rigoureusement. Et Dieu n'est-il pas bien plus que le plus grand roi de la terre ? Ensuite, tu vois qu'il s'agit d'un séducteur qui, non content d'abandonner Dieu, cherchait à entraîner d'autres dans le mal. Il fallait couper le mal à la racine. Enfin, qui devons-nous préférer, Sophie, Dieu, ou bien ceux que nous aimons le plus ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est Dieu, certainement. Et je me rappelle comment Abraham obéit à Dieu qu'il aimait plus que son cher Isaac. Il était prêt à le sacrifier sur l'ordre de Dieu, et cependant Isaac n'avait fait aucun mal. Mais Dieu l'arrêta. Oui, je vois, maman, que Dieu doit être préféré à tout. Mais nous sommes bien heureux de ne pas vivre dans ce temps-là.

LA MÈRE. — Nous vivons sous la grâce et non sous la loi, et nous pouvons en bénir Dieu, mon enfant. Mais vois quel grand mal a amené l'oubli de ce commandement de Dieu. Le grand et sage roi Salomon se laissa égarer par ses femmes qu'il aimait, et lui que l'Éternel avait comblé de tant de grâces, devint idolâtre et remplit Jérusalem de faux dieux\*. Et le peuple suivit l'exemple de son roi, et à la fin Dieu les chassa de leur pays. Tu comprends donc combien il était important d'être en garde contre l'idolâtrie. Il fallait prendre ouvertement parti pour Dieu, même contre ceux que l'on aimait le plus. Et ne penses-tu pas que nous avons aussi à le faire, bien que nous soyons sous la grâce ?

SOPHIE. — Oui, maman, mais pas de la même manière, et j'aimerais que tu m'expliques un peu comment cela peut arriver pour nous.

\* 1 Rois XI, 1-10.

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus a dit : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même aussi sa propre vie, il ne peut être mon disciple \* . » Que penses-tu que cela veuille dire ?

SOPHIE. — Certainement, cela veut dire que le Seigneur Jésus est digne que nous l'aimions par-dessus tout, et que nous devons être prêts à laisser tout pour Lui, même ce que nous avons de plus cher. Mais s'il me fallait quitter toi et mon petit frère, je sens que je serais bien triste.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant ; nous pouvons être appelés à avoir le cœur brisé, quand, ayant appris à connaître le Sauveur, nous désirons le suivre. Il peut arriver que ceux que nous aimons le plus ne connaissent pas Jésus, et voudraient nous retenir dans le monde ou nous y entraîner avec eux. On peut avoir à supporter les moqueries, les dédains et les injures pour Christ, et combien cela est douloureux de la part de ceux que nous aimons. On a vu des parents ne plus vouloir parler à leurs enfants convertis, ou même les renvoyer de chez eux. Que faut-il préférer ? Christ, ou ceux que l'on aime ?

SOPHIE. — Christ, chère maman ; mais combien l'on doit souffrir !

LA MÈRE. — Les premiers chrétiens, mon enfant, avaient à supporter davantage. Pour le Seigneur, ils avaient souvent à perdre tout et même leur propre vie. Je t'en citerai un exemple. Au commencement du 3<sup>me</sup> siècle, une jeune dame de vingt-deux ans, nommée Perpétue, fut mise en prison et condamnée à être jetée aux bêtes féroces, parce qu'elle était chrétienne. Elle avait un père, une mère, deux frères

\* Luc XIV, 26.

et un petit enfant. Son père était resté païen. Il aimait tendrement sa fille et vint la supplier plusieurs fois de sacrifier aux idoles pour sauver sa vie. Il se mettait à genoux devant elle, lui demandant d'avoir pitié d'elle-même, de son enfant, et des cheveux blancs de son vieux père. Tu peux penser si Perpétue devait avoir le cœur déchiré. Mais le Seigneur lui donna de demeurer fidèle. Elle aimait Christ plus que rien au monde : pour Lui elle fit la perte de tout et mourut dans de grandes souffrances.

SOPHIE. — Je crois voir, maman, la différence qu'il y a entre ce qui devait se faire en Israël et maintenant. Nous n'avons pas à mettre à mort ceux qui voudraient nous entraîner à abandonner le Seigneur, c'est nous, pour ainsi dire, qui avons à mourir en étant prêts à renoncer à tout.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; le principe est le même. Il faut préférer Dieu à tout. Nous ne sommes pas appelés maintenant à de tels sacrifices que les premiers chrétiens, mais Christ qui nous a aimés jusqu'à la mort est digne d'avoir toute la place dans notre cœur. Nous devons bien prendre garde que nos affections naturelles ne nous entraînent à abandonner Christ. Quelle perte ce serait pour nos âmes ! Mais chez les Israélites, le peuple de Dieu, l'idolâtrie ne devait pas du tout être tolérée ; le coupable devait être mis à mort. C'est aussi ce que montre la fin du chapitre. Peux-tu me dire ce qui s'y trouve ? (Vers. 12-18.)

SOPHIE. — Oui, maman ; nous y voyons que si les Israélites entendaient dire que les habitants d'une des villes que l'Éternel leur avait données, étaient devenus idolâtres, ils devaient d'abord s'informer soigneusement de la vérité du fait, et si c'était vrai, détruire entièrement la ville, les habitants, et tout ce qu'ils possédaient.

LA MÈRE. — Tout le peuple aurait été coupable, s'il avait laissé subsister dans le pays une chose qui déshonorait l'Éternel, leur Dieu, et Il n'aurait plus pu bénir les enfants d'Israël. Ils devaient se purifier entièrement de ce mal, et « faire ce que l'Éternel, leur Dieu, approuve, et trouve droit. » Nous voyons la même chose dans le livre de Josué \*. Malgré la défense formelle de l'Éternel, un Israélite, nommé Hacan, avait pris, en secret, du butin de la ville de Jéricho. Quand Josué envoya une partie de l'armée contre la petite ville de Haï, les Israélites furent battus. L'Éternel ne pouvait pas être avec eux, parce que l'un d'entre eux s'était rendu coupable, et qu'ainsi le péché se trouvait dans le peuple. Dieu ne peut pas passer par-dessus le mal. Hacan fut découvert et lapidé avec toute sa famille et ses bêtes ; puis tout ce qu'il possédait et les corps morts furent brûlés au feu. Après ce jugement, le mal ayant été ôté du milieu d'Israël, Dieu put de nouveau le bénir et le rendre vainqueur de ses ennemis.

SOPHIE. — Chère maman, je vois par là combien la loi était rigoureuse, mais cela vient, n'est-ce pas, de ce que l'Éternel est un Dieu saint, et qu'il habitait au milieu d'eux ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie.

SOPHIE. — Mais Dieu est le même maintenant, maman, cependant il n'ordonne pas de tuer le méchant.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Mais nous voyons que si, dans l'assemblée de Dieu, où Dieu habite maintenant \*\*, il y a un méchant, il faut l'ôter, c'est-à-dire le retrancher de l'assemblée \*\*\*. Si on ne le faisait pas, toute l'assemblée serait coupable.

SOPHIE. — Je vois donc, maman, que les enfants

\* Josué VII. — \*\* Éphésiens II ; 1 Corinthiens III, 16, 17.  
— \*\*\* 1 Corinthiens V, 13.

d'Israël ne devaient s'associer à aucun mal, et qu'il en est de même pour nous.

LA MÈRE. — C'est vrai, et le chapitre XIV que tu peux lire maintenant, le montre aussi pour Israël.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je suis bien frappée, maman, de deux choses que Moïse dit aux enfants d'Israël : d'abord qu'ils étaient les enfants de l'Éternel, et ensuite qu'ils étaient un peuple saint, choisi et précieux.

LA MÈRE. — C'est pour cela qu'ils devaient s'abstenir de tout ce qui déplaisait à l'Éternel.

SOPHIE. — Mais que veut dire Moïse quand il leur recommande de ne se faire aucune incision et de ne pas se raser entre les yeux pour un mort ?

LA MÈRE. — Les païens, dans leurs deuils, pour montrer leur douleur, se défiguraient par des incisions ou en se rasant les sourcils. Les Israélites devaient éviter ces choses, montrant ainsi leur séparation d'avec les idolâtres. Ils appartenaient à Dieu en propre : « Vous êtes les enfants de l'Éternel, votre Dieu. » Leur corps même n'était pas à eux, mais à Dieu, et ils devaient en prendre soin. C'était une bien grande chose, d'être au milieu des nations un peuple choisi de Dieu, mis à part pour Lui, et précieux à ses yeux. Et il en est de même pour nous, Sophie, mais dans un sens bien plus élevé.

SOPHIE. — Comment cela, chère maman ?

LA MÈRE. — L'apôtre dit aux chrétiens qu'ils sont de bien-aimés enfants de Dieu, et qu'ainsi ils doivent être imitateurs de Dieu\*. Autre part, il leur dit qu'ils sont des élus de Dieu, saints et bien-aimés\*\*, c'est-à-dire choisis de Dieu, mis à part pour Lui, et les objets de son amour. N'est-ce pas bien beau ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman.

\* Éphésiens V, 1. — \*\* Colossiens III, 12.

LA MÈRE. — Nous ne sommes donc plus à nous-mêmes, car nous avons été achetés à prix ; notre corps même ne nous appartient pas : il est pour le Seigneur ; il est un membre de Christ et le temple du Saint-Esprit \*. Quelle grande et merveilleuse chose ! Avec quel soin nous devrions veiller à ne rien faire qui souille ni déshonore notre corps. Aussi l'apôtre dit-il encore : « Glorifiez donc Dieu dans votre corps. » Il dit aussi : « Je vous exhorte à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu ; » puis encore : « Livrez vos membres comme esclaves à la justice pour la sainteté. » Il exhorte encore les chrétiens à conserver leur corps en sainteté et en honneur \*\*. C'est par les actions de notre corps que nous montrons ce qui est en nous, et c'est pourquoi, quoi que nous fassions, il est dit : « Faites tout pour la gloire de Dieu \*\*\*. » Nous verrons une autre fois, Sophie, la fin du chapitre.

\* 1 Corinthiens VI, 19, 13, 15, 20. — \*\* Romains XII, 1 ; VI, 19 ; 1 Thessaloniens IV, 3, 4. — \*\*\* 1 Corinthiens X, 31.

---

## Mœurs et coutumes bibliques.

### LES MAISONS

CHARLES. — Quand tu nous parlais l'autre soir de la nourriture des Orientaux, chère tante, je pensais à te demander quelque chose, mais nous n'en avons pas le temps. C'était à propos de ce que mangeait Jean-Baptiste : « des sauterelles et du miel sauvage ». »

\* Matthieu III, 4.

MARIE. — Mais tu connais bien les sauterelles. Et tu as vu celle que quelqu'un a envoyée de Syrie à tante ; elle ressemble à ces grandes sauterelles qui font tant de bruit en volant ; seulement est elle encore plus grande.

CHARLES. — Je sais bien ; mais comment peut-on manger des bêtes comme celles-là ?

LA TANTE. — Je ne puis pas vous dire si ma sauterelle est de l'une des quatre espèces mentionnées dans le livre du Lévitique\*, comme étant parmi les animaux purs que les Israélites pouvaient manger, mais je sais que les sauterelles, bouillies ou grillées, sont aujourd'hui un des mets dont se nourrissent les Bédouins, comme l'on appelle les Arabes nomades.

MARIE. — Comment peuvent-ils manger une chose aussi dégoûtante ?

CHARLES. — Peut-être qu'elles ne semblent pas plus mauvaises, étant bouillies, que les crevettes que tu aimais tant lorsque nous étions aux bains de mer. Si tu étais une petite fille Arabe, tu les mangerais peut-être très volontiers.

LA TANTE. — Les sauterelles et le miel vont encore ensemble de nos jours. Les Arabes font quelquefois sécher les sauterelles au soleil, leur ôtent la tête et les pattes, puis les écrasent en les mélangeant avec de la farine pour en faire une espèce de pain amer qu'ils mangent avec du miel.

MARIE. — Peux-tu nous dire, chère tante, pourquoi Canaan est nommé un pays « ruisselant de lait et de miel ? »

LA TANTE. — Il faut te rappeler, Marie, que la principale occupation des gens, dans ce pays, était d'élever du bétail, de sorte que le lait, tant des

\* Chap. XI, 22.



vaches que des chèvres et des brebis, devait être très abondant. Le lait caillé forme, de nos jours, en Palestine, presque l'unique nourriture des pauvres durant une partie de l'année. Le « miel sauvage, » que Jean le Baptiseur trouvait dans le désert, était produit par des abeilles sauvages. Un voyageur raconte qu'il a trouvé des provisions de miel dans des trous de rochers et dans des arbres creux. Une fois s'étant approché du squelette d'un chameau, il vit qu'un essaim d'abeilles sauvages en avait fait sa ruche.

CHARLES ET MARIE. — Oh ! cela a dû lui rappeler le miel que Samson trouva dans la carcasse du lion\*.

LA TANTE. — J'en suis sûre. Et quant à l'abondance de ce miel, on rapporte qu'elle était telle aux temps des croisades, que plusieurs des soldats d'Edouard I<sup>er</sup> moururent pour en avoir trop mangé. De nos jours, des voyageurs ont observé avec intérêt que dans les districts reculés, où les habitudes ont peu changé depuis les temps patriarcaux, le lait et le miel font partie de chaque mets. Mais maintenant, Charles, je voudrais vous parler un peu des maisons de l'Orient et de leurs toits en terrasse. Bien des passages de la Bible deviennent plus clairs, lorsqu'on sait combien les habitations orientales diffèrent des nôtres.

MARIE. — Je me rappelle bien le temps où je me figurais que le toit que l'on perça pour descendre le paralytique devant Jésus, était comme les nôtres, pointu et couvert d'ardoises. Je ne pouvais pas comprendre comment les hommes pouvaient s'y tenir sans tomber ; mais maintenant j'ai vu des gravures qui représentent des toits plats sur lesquels on peut marcher.

\* Juges XIV, 5-9.

CHARLES. — Mais je ne puis pas encore comprendre comment ils arrivèrent sur le toit. Peut-être y avait-il un escalier extérieur.

LA TANTE. — Tu as trouvé juste, Charles. Les maisons en Syrie ont un escalier extérieur et une galerie ou véranda. Les plus belles habitations sont bâties autour d'une cour quelquefois pavée en marbre et ornée d'arbrisseaux ; de cette cour, des escaliers conduisent à la véranda, tandis que les escaliers extérieurs conduisent sur le toit en terrasse de la maison. Celui-ci est de niveau avec le toit de la véranda, qui est généralement fait de matériaux légers, de sorte qu'il ne serait pas sûr de marcher dessus.

MARIE. — Est-ce que les toits sont tout à fait plats ?

LA TANTE. — Ils sont un peu plus élevés au milieu, afin que la pluie puisse s'écouler plus facilement.

CHARLES. — Je suppose que ces toits sont couverts de quelque chose de dur comme une sorte de pavé, pour que l'on puisse marcher dessus.

LA TANTE. — Ils sont formés d'un mélange de petits cailloux, de chaux et de cendres, et doivent présenter un peu l'apparence de l'asphalte. Mais il faut vous rappeler que nous venons de parler d'une maison bien construite. Quelques-unes des chétives cabanes que l'on voit maintenant près de la mer de Galilée, sont aussi misérables que le plus pauvre chalet de montagne, et ne consistent qu'en une seule chambre, sans autre ouverture que la porte. Le toit, qui sert de chambre à coucher et sur lequel on monte du dehors par une échelle, est couvert d'une épaisse couche de terre sur laquelle pousse souvent de l'herbe « qui est sèche avant qu'elle monte en tuyau », »

image frappante de la prospérité fugitive de ceux qui haïssent le peuple de Dieu.

CHARLES. — Mais si les quatre hommes qui portaient le paralytique, firent un trou dans un toit comme celui-là, ou dans un de ceux qui sont durs comme l'asphalte, les gens qui étaient dessous ont dû croire que la maison leur tombait dessus.

MARIE. — Quelle sorte de maison, penses-tu qu'était celle où se trouvait Jésus quand on lui apporta le paralytique ? Une pauvre cabane ou une bonne maison avec une véranda ?

LA TANTE. — Lisons deux des récits qui nous sont donnés de la guérison de ce pauvre homme. Charles lira au commencement du second chapitre de l'évangile de Marc, et toi, Marie, depuis le vers. 16 du cinquième de Luc.

CHARLES. — Je vois d'abord, chère tante, que Jésus était à Capernaüm.

LA TANTE. — Oui, le Seigneur ayant traversé le lac, était revenu dans la ville qui est appelée spécialement « sa ville, » et qui avait été la scène d'un si grand nombre de ses miracles. On entendit dire qu'il était à la maison. On ne dit pas laquelle, mais comme, outre les pauvres qui venaient toujours en foule autour de Jésus, il y avait aussi des pharisiens et des docteurs de la loi, venus de chaque bourgade de Galilée et de Judée et de Jérusalem, qui étaient assis là, il est probable que la maison où le Seigneur « annonçait la parole, » n'était pas très petite. Je vous dirai ce que le docteur Kitto, qui a bien observé les maisons de la Palestine pendant qu'il y voyageait, dit à propos de cette scène.

CHARLES. — Est-ce le même docteur Kitto, qui tomba d'une échelle quand il était un garçon manoeuvre et qui devint presque sourd ?

LA TANTE. — Oui, et ce pauvre garçon, après ce

terrible accident, devint, à force d'application, un grand savant et écrivit plusieurs livres intéressants pour expliquer des difficultés que l'on trouve dans les récits de la Bible. Il s'était aussi demandé comment on avait pu percer, sans inconvénient pour ceux qui étaient au-dessous, un toit assez résistant pour que l'on pût y marcher, et il arriva à la conclusion que probablement le Seigneur était dans la véranda, parlant au peuple qui se tenait en bas, quand les quatre hommes apportèrent le paralytique sur la terrasse par l'escalier extérieur. Alors découvrant une partie de la toiture légère de la véranda, et se tenant sur la terrasse, ils descendirent leur fardeau par le trou qu'ils avaient fait et placèrent le malade devant Jésus. Quelle est la chose que le Seigneur vit, dans leur acte, et que Lui seul pouvait voir ?

MARIE. — Il est dit : « Et voyant leur foi, Jésus dit : Homme, tes péchés sont pardonnés. » C'est leur foi que Jésus voyait. Mais je pense aussi, tante, que Jésus commença par pardonner au pauvre homme ses péchés, parce que son âme était plus précieuse que son corps.

CHARLES. — Quelle merveilleuse récompense pour toute leur peine. Qu'ils durent être contents de voir l'homme se lever dès que Jésus lui eut dit : « Lève-toi, » puis charger son lit et s'en aller à sa maison, glorifiant Dieu !

(A suivre.)

---

Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain.

(Psaume CXXVII, 1.)

## Mœurs et coutumes bibliques.

### LES MAISONS

*(Suite et fin de la page 180.)*

MARIE. — En pensant à la guérison du paralytique, chère tante, j'ai voulu te demander sur quelle sorte de lit on l'avait apporté. Peut-être était-ce un lit pliant ?

LA TANTE. — Je pense que c'était simplement un matelas, Marie. En Orient, on se sert ordinairement pour lits, de matelas bourrés de laine ou de coton. « Faire le lit, » veut dire rouler le matelas avec sa couverture et le mettre dans un coin.

MARIE. — C'est une manière bien simple de faire les lits ; mais cela ne convient que dans les pays chauds.

LA TANTE. — Certainement, et pour jouir de la fraîcheur des nuits, on étend souvent son matelas sur la terrasse. Une dame anglaise qui séjournait à Tibériade, au bord de la mer de Galilée, s'était levée un matin, de très bonne heure, pour jouir de la fraîcheur sur la terrasse de la maison. « Les voisins, » raconte-t-elle, « n'étaient pas encore debout, et je pouvais voir autour de moi, des familles dormant sur leurs terrasses. Les gens y avaient étendu leurs matelas et s'y étaient couchés tout habillés, avec une couverture jetée sur eux. A mesure que le jour donnait sur leurs figures, on les voyait s'éveiller l'un après l'autre, les enfants les premiers. Ils se mettaient sur leur séant, se frottaient les yeux, puis, rejetant leur couverture, ils sautaient debout, tout habillés pour la journée, semblait-il. »

CHARLES. — Ils avaient raison de se lever de bonne

heure, car je pense qu'il doit faire bien chaud sur les terrasses, une fois que le soleil brille.

LA TANTE. — Les gens riches dressent quelquefois des tentes sur leurs terrasses, pendant l'été ; les pauvres se font avec des nattes, des espèces de huttes dans lesquelles ils dorment à l'abri des insectes. Dans les temps de réjouissances, on allume quelquefois des feux sur les terrasses des maisons.

CHARLES. — C'était sur un toit en terrasse que Pierre était monté pour prier\*. Ne penses-tu pas, chère tante, que c'était pour y être tranquille ?

LA TANTE. — Oui ; les terrasses semblent avoir été des lieux de retraite, car nous lisons aussi que « Samuel parla avec Saül sur le toit, » la nuit avant que Saül fut oint roi sur Israël\*\*. Il y a encore un passage que je ne pouvais comprendre autrefois. Le Seigneur dit, en parlant du terrible temps de détresse qui doit venir sur le pays d'Israël : « Que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes ; que celui qui est sur le toit ne descende pas pour emporter ses effets hors de sa maison\*\*\*. » Mais, en lisant des récits de voyageurs, je me suis rendu compte de ce que le Seigneur voulait dire. Les toits en terrasse des maisons communiquent l'un avec l'autre, de sorte que l'on peut arriver jusqu'aux murs de la ville sans descendre dans les rues, et ainsi se sauver dans la campagne. A Nazareth, la route ressemble actuellement si peu à ce qu'une route doit être dans nos pensées, qu'un voyageur qui la suivait se trouva tout d'un coup sur la terrasse d'une maison, d'où il voyait la cour au-dessous de lui. « Heureusement, » dit-il, « le toit était assez solide pour que mon cheval et son cavalier ne se trouvassent pas

\* Actes X, 9. — \*\* 1 Samuel IX, 25, 26.

\*\*\* Matthieu XXIV, 17.



tout à coup précipités au milieu des habitants de la maison. »

**MARIE.** — Malgré les mauvaises routes, j'aimerais bien aller à Nazareth. Il me semble toujours que Jérusalem, Bethléem et Nazareth, sont les endroits du monde que chacun devrait aimer à voir.

**LA TANTE.** — Nazareth n'est pas mentionnée dans l'Ancien Testament. Elle est nommée pour la première fois comme le lieu où allèrent demeurer Joseph et Marie avec le petit enfant Jésus, lorsqu'ils revinrent d'Égypte\*. Nazareth est située, comme vous le montre la vignette, dans une contrée montueuse, au

\* Matthieu II, 22.

sud de la chaîne du Liban. L'ancienne cité était construite sur le flanc d'une colline, du bord escarpé de laquelle les méchantes gens de la ville voulaient précipiter l'homme doux et humble, qui avait été élevé parmi eux, et dans lequel ils ne voyaient que le fils de Joseph\*.

MARIE. — Comment sont construites les maisons dans les villages de la Palestine, chère tante ?

LA TANTE. — Dans l'intérieur, les chefs ont généralement des maisons de pierre ; les gens à leur aise, des chaumières assez misérablement bâties en briques séchées au soleil ; les pauvres n'ont que des cabanes d'argile. Il y a beaucoup de bonne pierre à bâtir, mais les gens sont trop indolents pour s'en servir. Quand une maison est achevée, on a l'habitude d'avoir une sorte de fête, mais je ne dois pas oublier de vous dire que les maisons des bons Juifs ne sont jamais tout à fait achevées.

CHARLES. — Pourquoi donc ? Est-ce par paresse qu'ils ne les finissent pas ?

LA TANTE. — Non, ils ont une meilleure raison ; mais peut-être vais-je trop loin en disant qu'elles ne sont jamais achevées ; je sais seulement qu'il y a longtemps que les rabbins ont ordonné de laisser toujours une partie de la maison inachevée, en souvenir de la désolation de Jérusalem et du temple. Il devint ainsi une coutume de laisser environ un mètre de muraille sans enduit, et d'écrire sur cette partie de mur laissée nue, ces touchantes paroles du Psaume CXXXVII : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie ! » ou bien ces mots : « En mémoire de la désolation. »

MARIE. — Cela me rappelle les textes que l'on voit écrits sur les anciens chalets.

\* Luc IV, 16-30.



LA TANTE. — Et vous vous rappelez sans doute aussi, que Moïse, en exhortant le peuple à garder toujours devant eux les commandements de l'Éternel, dit : « Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes \*, » c'est-à-dire les portes des villes. C'est ce que d'autres peuples avaient aussi l'habitude de faire avec leurs lois ; mais je vous dirai, peut-être plus tard, combien les Juifs des temps modernes ont agi follement à l'égard de ce précepte. Pour le moment, je vous lirai la description de l'intérieur d'une maison dans un village chrétien.

MARIE. — Merci, chère tante. Après avoir entendu parler de l'extérieur des maisons, nous serons bien aises de savoir un peu ce qu'il y a dedans.

LA TANTE (*lit*). — « Chaque maison a une cour entourée d'un mur élevé, dans laquelle on met les chameaux, les chèvres, le bois à brûler et les abeilles. Au fond de la cour se trouve la maison en boue séchée, avec une porte unique ouvrant dans l'unique chambre. Un pilier et deux arches soutiennent le toit plat et divisent la chambre en deux parties, l'une pour le bétail, l'autre pour la famille. La porte s'ouvre dans la première partie, où chevaux et chameaux sont devant la mangeoire faite aussi de boue séchée. L'autre partie est l'habitation de la famille. Une grande natte de roseaux aplatis, en couvre ordinairement la moitié, quelques coussins sont étendus dans un coin, près de la fenêtre sans vitres. A l'extrémité la plus éloignée se trouve l'escalier de boue, conduisant sur la terrasse qui sert de chambre à coucher d'été. De meubles, il n'y en a point, sauf quelques ustensiles de cuisine suspendus à des chevilles en bois ; au centre du plancher, un trou

\* Deutéronome VI, 9.

servant de foyer, avec quelques tringles de fer, et les berceaux en bois pour les petits enfants. »

CHARLES. — Eh bien, rien n'est oublié, pas même les abeilles.

LA TANTE. — Mais il ne faut pas vous figurer les ruches semblables à celles que vous avez vues. Elles sont aussi faites de boue séchée au soleil, et ont la forme de tuyaux à gaz rangés en ligne, ou empilés en forme de pyramide. Ces tubes sont fermés aux deux bouts, et les abeilles entrent et sortent par un petit trou laissé au centre d'une des extrémités.

MARIE. — Mais je pense, chère tante, que les seigneurs ont de très belles maisons. David disait qu'il habitait dans une maison de cèdres \*.

CHARLES. — Il y avait aussi la maison de Salomon que la reine de Séba trouva si magnifique \*\*. Ensuite, la maison d'ivoire du roi Achab \*\*\* ; c'était peut-être le palais qu'il bâtit à Jizréel, près de la vigne de Naboth. Mais la demeure des rois est toujours aussi splendide que possible. J'ai lu que l'empereur Néron en avait une nommée le palais d'or.

LA TANTE. — Je sais, mes enfants, que les grands de la terre habitent des maisons splendides, mais j'ai préféré vous décrire une maison orientale de la plus humble sorte, parce que c'est, sans doute, dans la partie d'une de ces maisons réservée au bétail que Celui, qui était plus grand que tous les rois de la terre, trouva son premier lieu de repos. Quand Joseph et Marie vinrent à Bethléem, il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Le khan, c'est ainsi que l'on nomme la maison où sont reçus les voyageurs, était rempli de monde, et il est probable que les deux pauvres étrangers, n'y étant pas admis, cherchèrent un refuge dans quelque chau-

\* 1 Samuel VII, 2. — \*\* 1 Rois X, 1-9. — \*\*\* 1 Rois XXII, 39.

mière du voisinage. Et même là, on ne leur accorda une place que dans la partie destinée au bétail, et ce fut dans une crèche de terre où se mettait le fourrage, que Marie coucha le petit enfant.

Il vint ici dans l'indigence :  
L'enfant divin à sa naissance,  
N'eut qu'une crèche pour berceau.

MARIE. — Oui, tante, mais les anges louaient Dieu en disant : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes \* »

LA TANTE. — Et te rappelles-tu, Charles, d'un verset d'Ésaïe le prophète, qui nous dit quelques-uns des noms de Celui qui, comme un faible petit enfant, était couché dans la crèche à Bethléem ?

CHARLES. — Oui, tante, on nous l'a fait apprendre dernièrement : « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père d'éternité, Prince de paix \*\* »

\* Luc II, 14. — \*\* Ésaïe IX, 6.

---

## Le pharisien et le péager.

(Lisez *Luc XVIII, 9-14.*)

Bien que j'aie mis ce titre, mes jeunes amis, ce n'est pas une explication des paroles du Seigneur que je désire vous présenter, mais un récit vrai que j'ai entendu, qui vous rappellera ce que Jésus disait et vous en fera bien saisir l'application. Il s'agit d'enfants comme vous.

Dans un endroit où le Seigneur agissait dans sa grâce, par sa Parole et son Esprit, pour sauver des pécheurs, il y avait aussi un réveil parmi les enfants. Un serviteur de Dieu, M<sup>r</sup> B., étant allé un soir faire visite à une femme chrétienne, trouva ses deux jeunes garçons tout en larmes. L'un avait onze ans et se nommait Charles ; l'autre, de huit ans, s'appelait Frédéric. Ils avaient assisté à une réunion d'évangélisation et, avec les autres enfants, avaient été très émus par ce qu'ils avaient entendu. Mais vous verrez par la suite du récit, qu'une émotion passagère ne suffit pas.

M<sup>r</sup> B. leur ayant parlé durant quelques moments, l'aîné des garçons s'en alla tout satisfait. Mais Frédéric continuait à pleurer en disant : « Je suis perdu, je suis perdu. » Tandis que M<sup>r</sup> B. parlait à l'enfant, cherchant à savoir d'où lui venait cette conviction, et à lui faire saisir le Sauveur, on vint l'avertir qu'une personne désirait lui parler. M<sup>r</sup> B. dit donc à Frédéric de retourner auprès de sa mère. Celui-ci le fit, mais toujours en larmes et anxieux, il dit à sa mère : « Oh ! maman, quel dommage ! Je commençais à être si heureux ; j'étais presque converti, et cette personne est venue m'empêcher de l'être tout à fait. » Vous voyez que Frédéric parlait entièrement comme un enfant, mais il était vraiment sérieux, sa conscience était atteinte, et il ne pouvait se contenter si aisément que son frère, parce que, comme le publicain, il se sentait devant Dieu avec ses péchés. Et c'est là, mes enfants, le commencement d'une vraie conversion.

Le lendemain, tandis que le frère aîné, Charles, était toujours joyeux et insouciant, et s'amusaient dehors, Frédéric était assis tout triste dans la cuisine, les yeux baissés vers la terre. Sa mère fit prier M<sup>r</sup> B. de revenir parler à son enfant. Il le fit, et demanda à

Frédéric pourquoi il ne pouvait pas se réjouir comme son frère : « Oh ! monsieur, c'est que je suis perdu. »

— Mais qu'est-ce qui te fait croire que tu es perdu ?

— Oh ! monsieur, c'est que j'ai menti quelquefois ; et la Bible dit que le diable est le père du mensonge. Et je dois aller avec lui en enfer !

Mr B. parla quelque temps à l'enfant sur ce sujet, mais celui-ci lui dit :

— Ce n'est pas tout !

— Et qu'as-tu donc encore fait ?

— J'ai volé quelque chose à mes parents.

— Et quoi donc ?

— Des morceaux de sucre dans la boutique. (Les parents de Frédéric ont un petit magasin d'épicerie.)

— C'est vrai, tu as eu bien tort, car la Parole défend le vol.

— Mais ce n'est pas tout. J'ai volé de l'argent. J'ai pris trois centimes dans le tiroir.

— C'est mal, en effet, mon enfant. L'as-tu dit à tes parents ?

— Non, monsieur.

— Eh bien, d'abord tu dois aller le leur confesser et leur demander de te pardonner.

L'enfant le fit immédiatement, et c'est ce que j'engage aussi mes jeunes lecteurs à faire, car il est dit : « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point, mais celui qui les confesse et les délaisse obtiendra miséricorde\* . »

Frédéric revint en disant : « Ils m'ont tout pardonné ; je suis bien content ; mais ce n'est pas tout, Mr B. C'est que j'ai été souvent désobéissant. »

— Comment, Frédéric ! Il me semble que je t'ai toujours vu faire ce que tes parents te commandaient.

— Oh ! oui ; mais c'est parce que j'y étais obligé.

\* Proverbes XXVIII, 13.

Bien souvent, j'aurais mieux aimé ne pas le faire ; et vous voyez bien que j'étais désobéissant dans mon cœur.

Chers jeunes lecteurs, que pensez-vous de cela ? Comment obéissez-vous ? Est-ce de bon cœur, dans le Seigneur \*, ou, comme Frédéric, parce que vous y êtes forcé ? Alors votre obéissance est extérieure et ne saurait plaire à Dieu. C'est ce que Frédéric jugeait bien ; aussi pensait-il que son obéissance extérieure ne l'empêchait pas d'être perdu. Il comprenait que son cœur était mauvais.

— Et puis, ce n'est pas tout, continua-t-il. Je me suis souvent disputé avec mon frère.

— Mais, lui dit Mr B., n'est-ce pas lui qui commençait ?

— Oh ! monsieur, cela ne fait rien, et puis c'était souvent moi qui commençais. C'est comme à l'école.

— Oui, les méchants garçons te tourmentent, n'est-ce pas ?

— Non, non, Mr B. J'ai souvent, souvent tourmenté les autres. Vous voyez quel méchant garçon je suis, et que je suis perdu.

Vous pouvez voir, chers enfants, que Dieu opérait dans la conscience du petit Frédéric et que, comme le publicain, il se reconnaissait pécheur et ne cherchait pas d'excuse à ses péchés. Oh ! puissiez-vous écouter aussi la voix de Dieu et vous regarder tels que Dieu vous voit, de pauvres petits pécheurs perdus. Mais qu'est-il dit du publicain ? Il s'en retourna justifié. « Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité ». Frédéric en fit l'heureuse expérience.

Mr B. ayant entendu tout ce que l'enfant avait à lui

\* Éphésiens VI, 1. — \*\* 1 Jean I, 9 ; Psaume XXXII, 5.

dire, lui parla du Seigneur Jésus qui est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, comme le dit l'apôtre Paul\*. Il lui dit que, de même que ses parents lui avaient pardonné ses mensonges, ses vols et ses désobéissances, Dieu voulait aussi lui pardonner tous ses péchés, parce que Jésus, son Fils bien-aimé, avait été puni pour lui sur la croix. Mais Frédéric dit : « Oh ! Mr B., c'est vrai pour mes parents ; ils m'ont pardonné, je les ai entendus me le dire ; mais je n'ai pas entendu Dieu me dire qu'il me pardonnait. »

Quoi que fit Mr B. pour faire comprendre à Frédéric que le pardon de Dieu était aussi pour lui, l'enfant, tout en larmes, ne cessait de répéter : « Je suis perdu ; je n'entends pas Dieu me dire qu'il me pardonne. »

Mais le soir, quand l'enfant fut couché, sa mère vint près de son lit. Elle lui parla de l'amour de Dieu « qui a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle, » et elle lui dit que *quiconque*, c'est chacun, et que si lui, Frédéric, croyait au Seigneur Jésus et venait à Lui, il serait sauvé et aurait la vie éternelle. Elle lui dit que Jésus disait : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, » et : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi \*\* ». Puis elle supplia le Seigneur de faire comprendre à son cher enfant que le précieux sang de Christ purifie de tout péché, et qu'il pût croire qu'à cause de Jésus, Dieu lui avait tout pardonné. Et tout d'un coup, tout joyeux, Frédéric s'écria : « Je le sais maintenant, maman ; Dieu m'a tout pardonné ; Jésus est mort pour moi. Oh ! permets-moi de me lever pour aller le dire à Mr B. Il en sera si content ! »

\* 1 Timothée I, 15.

\*\* Jean III, 16 ; Matthieu XI, 28 ; Jean VI, 37.

Il y eut de la joie ce soir-là dans cette humble maison sur la terre, et aussi de la joie dans le ciel devant les anges de Dieu, et dans le cœur du bon Berger qui avait trouvé sa brebis et, « *tout joyeux,* » l'avait ramenée à la maison \*. Mes chers jeunes lecteurs, avez-vous réjoui le cœur du Seigneur Jésus en venant à son appel, vous réfugier vers Lui pour être sauvés ?

Et Charles, que devint-il ? M<sup>r</sup> B. voulut profiter de la conversion de son frère, pour lui adresser un sérieux appel, et chercher à toucher sa conscience. Il lui raconta un peu comment Frédéric avait été sauvé, et il lui dit :

— Et toi, n'as-tu pas aussi menti quelquefois ?

— Oh ! oui, mais c'est Frédéric qui m'a dit de mentir pour ne pas être puni.

— Mais n'as-tu pas aussi pris du sucre et volé de l'argent ?

— Oui, mais c'est Frédéric qui a ouvert le tiroir et en a pris, et moi j'ai fait comme lui.

— Mais tu as pourtant désobéi quelquefois ?

— Non, M<sup>r</sup> B., je fais toujours ce que mes parents me disent.

— Et n'es-tu pas méchant avec Frédéric ? Ne te disputes-tu pas avec lui ?

— Oh ! M<sup>r</sup> B., je ne lui dirais et ferais jamais rien, si lui ne commençait pas toujours. C'est comme à l'école, je ne me fâche que si l'on m'ennuie, les garçons y sont si méchants.

— Bien, bien, mon pauvre Charles. Je vois que tu te crois bien meilleur que Frédéric et les autres. Mais te rappelles-tu l'histoire de deux hommes qui montaient au temple pour prier ?

— Oh ! oui ; l'un était pharisien et l'autre publicain.

\* Luc XV, 3-7.



— C'est cela, et tu te rappelles sans doute aussi ce que disait le pharisien : « O Dieu ! je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, ... ni même comme ce publicain. » Je vois, mon pauvre enfant, que tu fais comme le pharisien. Tu te crois un meilleur garçon que les autres. Mais que dit le Seigneur du publicain qui sentait ses péchés, qui n'osait pas lever les yeux au ciel, et qui se frappait la poitrine en disant : O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ? Il déclare que ce pauvre, misérable pécheur, retourna dans sa maison justifié, pardonné. Eh bien, vois-tu ton frère ? Il sait que ses péchés lui ont été pardonnés et il est heureux. Il a la paix avec Dieu et la vie éternelle. Et toi qui te crois meilleur, tu n'es pas pardonné, tu es un pauvre pécheur perdu, et si tu viens à mourir tel que tu es, tu n'iras certainement pas au ciel. Oh ! prends garde, Charles.

Mais Charles n'écouta pas, et, tandis que Frédéric a continué à jouir de la paix et de la faveur de Dieu, et de l'espérance de la gloire avec Christ, son frère est encore un pharisien, sans salut et sans réelle espérance.

Maintenant, mes chers jeunes lecteurs, qui estimez-vous le plus heureux ? Avec qui vous trouvez-vous ? Êtes-vous un pécheur sauvé qui aime Christ, ou un pharisien qui ne connaît pas l'amour du Sauveur et qui est encore dans le chemin de la perdition ?

---

### « Maman, Jésus aime Lizzie. »

Les parents de Lizzie L. étaient catholiques-romains. Ils avaient déjà perdu deux garçons et une fille, avant que Lizzie aussi leur fût enlevée. Elle

quitta cette vie n'étant âgée que de quatre ans et demi, après une très courte maladie. Peu de temps avant sa fin, un évangéliste était venu dans la ville qu'habitaient ses parents, et comme la tente sous laquelle il annonçait l'évangile, n'était pas loin de l'endroit où Lizzie avait l'habitude de jouer avec ses petites compagnes, elles étaient allées l'écouter à la réunion qu'il tenait pour les enfants.

Là, le Saint-Esprit agit dans l'âme de Lizzie, et la pensée que *Jésus l'aimait* la saisit avec une grande puissance. Dès ce moment, ces paroles revenaient constamment sur ses lèvres : « Maman, Jésus aime Lizzie. » Dans sa joie enfantine, quand elle se croyait seule, on l'entendait se dire, en frappant ses petites mains l'une contre l'autre : « Jésus aime la petite Lizzie. » Ou bien, elle disait à son petit frère, comme s'il eût pu la comprendre : « Oui, Willie, Jésus aime Lizzie. »

Mais tout cela effrayait beaucoup sa pauvre mère qui, ayant déjà perdu trois enfants, avait le cœur d'autant plus attaché à la petite fille. De plus, elle ne partageait pas les sentiments de Lizzie à l'égard de Jésus. Au lieu de se réjouir, comme une mère chrétienne l'aurait fait, de ce que l'amour de Christ avait gagné le cœur de son enfant, elle regardait cela comme un présage qui lui annonçait que son enfant lui serait enlevée ; aussi, plus l'enfant se réjouissait, plus la mère pleurait.

Il devenait toujours plus évident que le Saint-Esprit instruisait la petite Lizzie et que l'amour du Sauveur avait saisi son âme. Le vendredi avant sa mort, elle vint vers sa mère, et lui dit : « Oh ! maman, je L'ai vu ! » La mère ne se souciant de voir son enfant nourrir de telles pensées, essaya de lui parler d'autre chose ; mais Lizzie voulut absolument continuer à raconter comment, étant seule sur le gazon,

elle avait vu *Jésus* la regardant à travers les nuages : « Il était si beau, maman ! » ajouta-t-elle.

Le dimanche, voyant les gens aller au temple, elle courut vers sa mère, lui demandant instamment de l'habiller pour y aller aussi. Personne de la maison n'avait jamais mis les pieds dans un tel endroit, mais l'enfant supplia tellement sa mère, que celle-ci lui promit que, dès qu'elle aurait une nouvelle robe, elle-même l'y conduirait. Alors la petite répondit : « Eh bien, maman, peut-être que papa ne me donnera pas une nouvelle robe, mais *Jésus* m'en donnera bientôt une bien belle, une robe toute d'argent. *Lizzie* a deux papas ; l'un ici et l'autre là-haut. »

Le Seigneur qui permettait qu'elle n'eût pas cette joie sur la terre, lui donnait un avant-goût intense, des choses invisibles et éternelles.

— Lui parliez-vous de ces choses ? demandai-je plus tard à la mère.

— Non, répondit-elle.

— Et qui donc lui en parlait ?

La pauvre mère ne pouvait me le dire.

Durant tout ce temps, *Lizzie* avait été en parfaite santé. Désirant apprendre si l'enfant savait ce que c'était que la prière, je demandai encore à la mère : « Est-ce que *Lizzie* priait ? » « Oh ! oui ; » fut la réponse. « Quand elle était si malade du croup, je ne voulais pas lui rappeler de dire ses prières, de peur que cela ne lui fit mal, mais elle se mit d'elle-même à prier, et elle le faisait avec tant de ferveur. »

La petite *Lizzie* fut saisie du croup, et, en vingt-quatre heures, la fatale maladie eut fait son œuvre ; mais ni le croup, ni la mort, ne purent la séparer de l'amour de *Jésus*, qui avait été répandu dans son cœur. La pensée que « *Jésus* aimait *Lizzie* » la remplissait d'un tel bonheur qu'elle ne pouvait penser à autre chose.

Cher enfant qui lis ou entends lire cette petite histoire, connais-tu l'amour de Jésus pour toi, et réjouit-il ton âme ? Écoute ce que dit ce bon Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas. Dans les cieux, leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux. CAR LE FILS DE L'HOMME EST VENU POUR SAUVER CE QUI ÉTAIT PERDU. Ainsi, ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse. »

Cher enfant, JÉSUS T'AIME ; puisse ton cœur être rendu heureux en pensant à Lui ; puisses-tu dire avec joie :

Jésus m'aime  
Moi, petit,  
Oui, Lui-même,  
Me le dit.

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE ENSEIGNE AU PEUPLE

LA MANIÈRE DONT IL DEVRA SE CONDUIRE EN CANAAN.

(Chapitres XII-XXVI.)

SOPHIE. — Chère maman, je vois dans la suite du chapitre XIV (vers. 3-20), que Dieu, qui voulait que les Israélites prissent soin de leur corps, faisait aussi attention à ce qu'ils mangeaient. Il leur dit quels sont les animaux dont ils pouvaient faire usage, et ceux dont ils devaient s'abstenir. Je me rappelle que nous en avons déjà parlé quand nous avons lu le Lévitique\*.

LA MÈRE. — Te souviens-tu aussi de quelques-uns des enseignements que nous en avons tirés ?

\* Bonne Nouvelle, année 1881, pages 124 et suivantes.

SOPHIE. — Oui, maman. Tu m'as dit que nous ne sommes plus obligés de suivre ces prescriptions qui étaient pour le peuple d'Israël, et que nous pouvons manger de tout, mais avec des actions de grâces, et, soit que nous mangions, soit que nous buvions, faire tout pour la gloire de Dieu \*. Mais je voudrais te demander, chère maman, pourquoi l'Éternel répète ici ce qu'il a déjà dit aux Israélites dans le Lévitique ?

LA MÈRE. — Dans le Lévitique, mon enfant, le peuple était encore dans le désert, tout à fait séparé des autres peuples, et en rapport avec la sainteté de Dieu, ils ne devaient se souiller par aucune des choses que Dieu déclarait impures. « Vous serez saints, car je suis saint, » leur dit l'Éternel \*\*. Dans le Deutéronome, ils étaient sur le point d'entrer dans le pays promis, et ils auraient pu penser que là ils seraient libres de manger ce qu'ils voudraient. Non ; dit l'Éternel, « tu es un peuple saint à l'Éternel, ton Dieu ; » ils ne cessaient pas d'être un peuple appartenant à Dieu et qui devait rester séparé des autres. Maintenant, lis-moi la fin du chapitre.

SOPHIE. — Auparavant, maman, je voudrais encore te demander deux choses sur le vers. 21. D'abord, pourquoi n'était-il pas permis aux Israélites de manger de la chair d'une bête morte d'elle-même ?

LA MÈRE. — Tu vois la raison que Moïse donne : « Tu es un peuple saint. » La bête morte d'elle-même rappelait le péché qui a pour conséquence la mort, et qui souille, de sorte que la bête morte d'elle-même était souillée ; au contraire, les bêtes tuées rappellent le sacrifice qui expie le péché, et l'on pouvait s'en nourrir. Le sang ou la vie était offert à

\* 1 Timothée IV, 4, 5 ; 1 Corinthiens X, 31.

\*\* Lévitique XI, 44, 45.

Dieu pour effacer le péché. Et quelle est la seconde chose que ma chère fille voulait me demander ?

SOPHIE. — Pourquoi est-il dit : « Tu ne bouilliras pas le chevreau au lait de sa mère ? »

LA MÈRE. — N'est-ce pas une chose contraire à la nature, que de cuire le chevreau dans le lait de celle qui lui a donné la vie, dans le lait qui était destiné à entretenir sa vie ? La seule pensée ne nous en répugne-t-elle pas ? L'Éternel ne voulait pas que son peuple fit quoi que ce soit de contraire à la nature des choses que Lui-même avait établies.

SOPHIE. — C'est vrai, maman ; maintenant, je lirai la fin du chapitre.

LA MÈRE. — Tu y vois d'abord, mon enfant, que la dime ou dixième partie du revenu des Israélites, en grains, huile, vin ou bétail, devait être apportée et présentée à l'Éternel, au lieu qu'il aurait choisi pour y faire habiter son nom ; et Moïse ajoute : « Afin que tu apprennes toujours à craindre l'Éternel, ton Dieu. » Tout le pays appartenait à l'Éternel ; les enfants d'Israël n'étaient que ses fermiers. Un fermier a bien la jouissance des fruits de la terre qu'il cultive, mais il doit au propriétaire une redevance. Voilà pourquoi les Israélites apportaient les dimes. C'était la redevance fixée par l'Éternel. Mais quand ils les avaient offertes à Dieu, ils pouvaient en jouir en sa présence. Dieu n'était pas comme un maître qui garde tout pour soi ; il aimait à donner ce qui Lui avait été offert, et tout le peuple réuni devant Lui, en communion les uns avec les autres et avec l'Éternel, se réjouissait dans les bénédictions dont son Dieu le comblait.

SOPHIE. — Ce devait être bien beau, maman, de voir tous les Israélites, avec leurs familles, rassemblés, pleins de joie, et bénissant Dieu ensemble. Qu'ils devaient être heureux d'être le peuple de

l'Éternel ! Je pense qu'aucun d'eux n'avait l'idée de rester chez lui.

LA MÈRE. — Cela aurait été désobéir et se priver d'une grande joie. Et cela me fait penser, mon enfant, au bonheur dont se privent ceux qui négligent les réunions, le rassemblement des enfants de Dieu au nom de Jésus, pour le bénir et se réjouir ensemble de lui appartenir\*.

SOPHIE. — Je suis aussi frappée de voir, chère maman, comment Dieu, dans sa bonté, pense à tout. Il n'est pas un maître dur et exigeant. Quand la demeure d'un Israélite était trop éloignée pour qu'il pût apporter ses dimes au lieu que l'Éternel avait choisi, il pouvait les convertir en argent. Il n'était pas accablé par un fardeau trop grand qui aurait diminué sa joie, et il n'était pas privé de se trouver avec ses frères. Quelle tendresse dans les soins de Dieu !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; Dieu se plaît à voir les siens heureux, mais ils ne peuvent l'être qu'en sa présence et dans l'obéissance. Et tu vois, ma chère Sophie, que les parents Israélites ne devaient pas aller seuls pour jouir de ces bénédictions ; il est dit : « Tu te réjouiras, toi et ta famille. » Et maintenant aussi, c'est le devoir et la joie des parents chrétiens, d'amener leurs chers enfants là où se trouve la présence de Dieu, au milieu de l'assemblée. Combien les enfants des chrétiens devraient apprécier ce privilège !

SOPHIE. — Oh ! maman ; je suis bien heureuse de venir avec toi. Quand on prie, que l'on chante les louanges du Seigneur, et que j'entends parler de Lui, il me semble quelquefois être dans le ciel.

LA MÈRE. — J'en bénis Dieu, mon enfant, et lui demande qu'il te donne de jouir toujours plus de sa

\* Voyez Hébreux X, 25.

présence. Dans notre chapitre, nous voyons ensuite l'Éternel invitant son peuple à exercer la grâce et la miséricorde envers ceux qui n'avaient rien. Dieu ne veut pas que nous soyons égoïstes. Lis les versets 27 à 29.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je vois, maman, ce que tu veux dire. Les Lévites ne pouvaient apporter de dîmes : ils n'avaient pas d'héritage ; et les veuves, les orphelins et les étrangers, n'avaient rien non plus. Et l'Éternel qui pensait à eux, voulait que son peuple en prit soin. C'est si beau de voir que Dieu n'oublie personne ; comme c'est consolant !

LA MÈRE. — Et c'est un grand privilège, mon enfant, lorsque Dieu nous donne de pouvoir aider ceux qui sont dans le besoin. On n'a pas besoin pour cela d'être riche. Un verre d'eau froide, deux pites, un petit service rendu selon nos forces, sont agréables à Dieu. Mais ce n'est pas seulement pour les besoins du corps que nous pouvons être utiles aux autres. Nous qui avons appris à connaître l'amour de Jésus, nous pouvons aussi en faire part à ceux qui n'en jouissent pas encore. Ou bien, si nous connaissons quelque chrétien malade, ou infirme, qui ne puisse jouir du rassemblement des enfants de Dieu, même une enfant comme toi ne peut-elle pas aller lui lire quelques versets de la Parole pour réjouir son cœur ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman, je désire beaucoup le faire.

LA MÈRE. — Dieu qui a dit : « Je ne te laisserai pas, je ne t'abandonnerai point, » se sert de ceux qui possèdent pour donner à ceux qui n'ont point. Et il dit : « N'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices \* . »

\* Hébreux XIII, 5, 16.





## Mœurs et coutumes bibliques.

SUR LES TOMBES

ET LES FUNÉRAILLES CHEZ LES ANCIENS.

CHARLES. — Hier, au dîner, un ami de papa lui parlait des catacombes de Paris, et cela m'a rappelé quelque chose que j'ai lu, chère tante. C'est qu'à Rome, il y en avait aussi, où les premiers chrétiens se réunissaient et où l'on enterrait les martyrs. Est-ce que tu pourrais nous en parler ?

LA TANTE. — Je voulais ce soir vous parler de la manière dont se font les funérailles en Orient, mais puisque vous désirez savoir quelque chose des catacombes, je vous raconterai ce que j'en ai lu dernièrement dans un gros volume.

MARIE. — Alors tu nous diras leur histoire dès le commencement, n'est-ce pas ? Je suppose que c'étaient comme des galeries souterraines ?

LA TANTE. — Je ne sais pas si quelqu'un pourrait vous dire leur histoire dès le commencement, ma chère Marie ; car c'est encore une question pour les savants, de savoir d'où viennent ces « cavernes et ces trous » en dehors des murs de Rome. Quelques-uns ont pensé que c'étaient simplement des carrières d'où l'on avait extrait les pierres à bâtir, et que l'on utilisa ensuite comme lieux de sépulture ; d'autres croient que les premiers chrétiens de Rome, dont la plupart avaient été Juifs, désirant avoir pour leurs morts un sépulcre taillé dans la pierre, comme celui du Sauveur, avaient acheté du terrain hors de la ville, car il n'était pas permis d'enterrer dans l'enceinte de Rome, et que, peut-être, se servant d'excavations déjà existantes, ils avaient formé peu à peu ces passages ou galeries, avec des tombes de chaque côté, qui s'étendent sur une vaste étendue sous terre le long de la voie Appienne, à peu de distance de Rome, formant ainsi une cité souterraine, dans les labyrinthes de laquelle aucun voyageur n'ose s'aventurer sans guide.

CHARLES. — Et je pense qu'il est nécessaire d'y pénétrer avec des torches et d'y marcher avec précaution. La pensée de se trouver sans lumière dans ces endroits sombres et silencieux, me fait frissonner, chère tante. Mais que veut dire ce mot « catacombes ? »

\* Hébreux XI, 38.

LA TANTE. — Il est formé de deux mots grecs et signifie un endroit creux. Ces voûtes lugubres semblent avoir été oubliées après le premier âge de l'histoire de l'Église, jusqu'à ce que, dans le sixième siècle, les Goths les pillèrent. Après cela, les papes commencèrent à en tirer les reliques des martyrs, et une visite aux catacombes était comptée comme un pieux pèlerinage. Puis vinrent des siècles durant lesquels personne n'y pensa ; ce fut en l'année 1578, que quelques ouvriers creusant pour avoir de la terre, découvrirent une chambre sépulcrale.

MARIE. — Ils durent être bien surpris, et je pense que bientôt on se mit à en chercher d'autres. Mais veux-tu nous dire comment sont ces tombes ?

LA TANTE. — En parcourant les galeries à la lueur des torches, on voit que les murs, de chaque côté, sont remplis de niches, du bas jusqu'en haut. C'est dans ces niches que l'on plaçait les morts, puis on fermait l'ouverture avec une plaque de pierre. Quelques voyageurs disent que ces « loculi, » comme l'on appelle ces niches, leur rappellent les couchettes d'un vaisseau, placées les unes au-dessus des autres. Un écrivain français les a comparées aux « rayons d'une vaste bibliothèque, où la mort a rangé ses œuvres. » Il y a des milliers de ces « loculi. » Ici, l'on peut voir une niche assez petite pour être le lieu de repos d'un enfant d'un an ; là, une assez grande pour un homme adulte. Jérôme, un des plus savants pères de l'Église, qui fit de la Bible une version latine, nommée la Vulgate, raconte une visite qu'il fit aux catacombes quand il était un jeune garçon, dans l'année 354. C'est la plus ancienne description que nous en ayons. « Quand j'étais un jeune garçon, » dit-il, « faisant mon éducation à Rome, mes camarades d'école et moi, nous avions l'habitude, le dimanche, de faire le tour des sépulcres des apô-

tres et des martyrs. Plus d'une fois, nous descendîmes dans les catacombes. Elles sont creusées profondément dans la terre, et quand vous y entrez, vous voyez de chaque côté, les corps des morts ensevelis dans les murs. » Après avoir parlé de l'obscurité profonde qui y règne, il ajoute : « Ce n'est que par places que l'horreur des ténèbres est adoucie par un peu de lumière pénétrant par quelque ouverture. On fait chaque pas avec précaution, entouré que l'on est par une nuit profonde. »

MARIE. — Moi, je ne me soucierais point de marcher dans une semblable obscurité, quand même ce serait l'endroit le plus intéressant du monde.

CHARLES. — Moi, j'aimerais bien aller là un jour et explorer moi-même ces catacombes. On peut toujours avoir de la lumière, Marie. Mais tu nous disais, tante, que les tombes étaient fermées par des plaques de pierre. Est-ce qu'on en a ôtée pour voir ce qu'il y avait dans les tombes ?

LA TANTE. — Oui, et l'on y a trouvé des choses très curieuses. Presque tous les peuples ont eu la coutume d'enterrer avec leurs morts, ce dont ceux-ci se servaient quand ils étaient en vie. Ainsi, dans une tombe des catacombes, on a trouvé des outils qui indiquaient l'occupation de celui qu'on y avait enterré ; autre part, ce sont des lampes de bronze, d'argent et d'ambre ; ou bien de petites jarres, des sonnettes, et dans des tombes d'enfants, on a découvert des poupées en ivoire avec des membres articulés.

MARIE. — Oh ! tante, de même que maintenant, les petits enfants de ce temps-là aimaient, sans doute, à prendre leurs poupées dans leur lit ; et quand il y en avait qui mouraient, leurs mères mettaient leurs jouets à côté d'eux.

LA TANTE. — Il y a une autre chose qui ajoute

beaucoup à l'intérêt des catacombes. On croit que, dans les temps de persécution, les premiers chrétiens ne s'en servaient pas seulement comme de lieux de refuge, y creusant des puits pour ne pas risquer de périr de soif pendant qu'ils y restaient cachés, mais qu'ils avaient la coutume de s'y réunir pour la prière et la louange, et aussi pour commémorer ensemble la mort du Seigneur, dans le silence solennel de ces sombres lieux, entourés des tombes de plusieurs de ceux qui avaient scellé leur foi avec leur sang.

CHARLES. — Mais n'y a-t-il rien d'écrit sur les plaques, de sorte que l'on puisse savoir qui était enterré là et depuis combien de temps ?

LA TANTE. — Oh ! oui ; mais la date ne peut être connue avec certitude, car, en général, on n'y lit que le jour du mois ; mais quelquefois le nom de celui dont la poussière est cachée dans ces tombes de pierre, est peint en vermillon sur la pierre qui ferme l'ouverture. Sur quelques-unes aussi sont peints les emblèmes chrétiens bien connus, une colombe mise en liberté, un char au repos, un vaisseau à l'ancre, tous parlant de repos et de liberté, du voyage sur la terre arrivé à son terme, du voyageur qui, ayant traversé l'océan de la vie, a atteint le port, de la joyeuse liberté où se trouve l'esprit dégagé de sa prison.

MARIE. — Il doit aussi y avoir des palmes, car j'ai lu quelque part que, lorsqu'ils enterrèrent un martyr, ils gravèrent sur la tombe le nom de Christ avec une petite branche de palmier.

LA TANTE. — En effet, Marie ; sur plusieurs pierres se trouve une palme, emblème de la victoire, gravée ou peinte. Les couleurs de ces anciennes peintures sont merveilleusement fraîches, mais le dessin en est parfois très imparfait. Un sujet que l'on voit souvent représenté, c'est le bon Berger portant un

agneau sur ses épaules ; on y voit aussi la résurrection de Lazare, et plusieurs scènes de l'Ancien Testament, comme le sacrifice d'Abraham, les trois jeunes hommes dans la fournaise ardente, Moïse frappant le rocher, et plusieurs autres. Un autre emblème, très fréquent, est celui d'un poisson. Pendant longtemps on ne savait ce qu'il signifiait, mais enfin l'on a découvert que les lettres dont se compose le mot poisson en grec ( $\iota\chi\theta\upsilon\varsigma$ ) sont les initiales des mots Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Je vous dirai une des plus anciennes inscriptions qui se trouve sur une tombe : c'est celle d'un martyr ; elle est conçue ainsi : « Au temps d'Adrien, empereur ; Marius, jeune commandant militaire, qui vécut assez longtemps, puisqu'il donna sa vie et son sang pour Christ — en paix. »

MARIE. — Quelle belle inscription, chère tante !

CHARLES. — Je sais que plusieurs empereurs romains ont persécuté les chrétiens.

LA TANTE. — Hélas ! ces puissants empereurs ne connaissaient rien de la foi et de l'espérance qui conduisaient les amis de ceux qu'ils persécutaient jusqu'à la mort, à écrire sur leurs tombes des paroles comme celles-ci : « Tu dors en paix ; » « En Dieu tu vivras ; » « Tu vis au delà des étoiles ; » « Enterré en paix. » Grands et savants comme l'étaient plusieurs d'entre eux, ils ne pouvaient parler de la mort que comme d'un dernier adieu, et de la tombe que comme d'une demeure éternelle.

CHARLES. — Ces réunions des premiers chrétiens dans les catacombes devaient être bien solennelles, chère tante, car je pense qu'aucun de ceux qui s'y trouvaient n'était sûr que son tour de mourir pour Christ ne viendrait pas avant qu'ils se réunissent de nouveau. Est-ce qu'ils chantaient dans leurs réunions ?

LA TANTE. — Certainement, Charles. Et aussi aux funérailles. J'ai lu que, lorsqu'on enterrait un martyr, — et nous pouvons nous figurer ce que pouvaient être ces funérailles, souvent quelques restes seulement qu'avait laissés, du pauvre corps, la fureur des bêtes féroces, — j'ai lu que l'on ne chantait pas des lamentations, mais des hymnes de triomphe. Voici quels étaient quelques-uns de leurs thèmes favoris : « Retourne en ton repos, ô mon âme, car le Seigneur t'a fait du bien ; » « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu ; » « Précieuse aux yeux du Seigneur est la mort de ses saints. »

CHARLES. — Est-ce que les premiers chrétiens chantaient toujours aux funérailles ?

LA TANTE. — Je le crois, Charles. Il nous est rapporté qu'aucune main étrangère ne touchait le mort, mais que l'ami avait soin de son ami. Quand le corps, vêtu de blanc, était prêt à être enterré, chacun venait lui jeter un dernier regard. Quand était arrivé le jour des funérailles, tous sentaient que, pour celui qui s'était endormi en Jésus, la mort n'était autre chose que l'entrée dans la vie ; c'est pourquoi c'était comme une procession triomphale qui suivait le corps, et l'on portait des palmes et des branches d'olivier, au lieu des tristes rameaux de cyprès des cortèges funèbres des Romains. Il n'y avait pas là de pleureurs à gages, ni « de joueurs de flûte et de foule qui faisait un grand bruit », comme aux funérailles juives ; le corps était déposé dans son lieu de repos, la face tournée du côté de l'Orient, en signe de la sûre espérance d'une joyeuse résurrection, quand se lèverait le Soleil de justice. La prochaine fois, mes enfants, nous parlerons des funérailles chez les Égyptiens.

\* Matthieu IX, 23.

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

MOÏSE ENSEIGNE AU PEUPLE

LA MANIÈRE DONT IL DEVRA SE CONDUIRE EN CANAAN.

(Chapitres XII-XXVI.)

LA MÈRE. — Nous voici arrivés au chapitre XV, ma chère Sophie. Veux-tu le lire, et, après cela, tu me diras ce que tu y as remarqué.

SOPHIE (après avoir lu). — Je vois, chère maman, que Dieu voulait que, de sept en sept ans, toutes les dettes fussent remises parmi les Israélites, et aussi que tous les Hébreux, qui avaient été vendus pour être esclaves, fussent renvoyés libres après avoir servi six ans. Il y est aussi parlé touchant les premiers-nés du bétail.

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant.

SOPHIE. — Cela m'a rappelé quelque chose que nous avons lu dans le Lévitique\*. Toutes les cinquantièmes années, tous les esclaves devenaient libres dans le pays d'Israël. Tu m'as dit que cela représentait le moment où Jésus régnerait et apporterait sur la terre le repos, la paix et la liberté, et cela me fait penser à ce verset de cantique que j'aime beaucoup :

Tout mon cœur s'enflamme  
Lorsque je te vois,  
Des yeux de mon âme,  
O grand Roi des rois !  
Régner en puissance  
Sur tout l'univers,  
Et, par ta présence,  
Briser tous les fers.

\* Chapitre XXV. Voyez *Bonne Nouvelle*, année 1882, pages 147 et 161.



Ce sera si beau ! Mais ce n'est pas de la même chose qu'il est parlé ici, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Dans la cinquantième année, l'année du jubilé, non seulement les esclaves étaient mis en liberté, mais chacun retournait dans sa possession, s'il avait été obligé de la vendre. Et tu comprends que l'on vendait d'abord ses biens, avant de vendre sa personne. Ainsi, dans cette année du jubilé, tout était rétabli dans l'ordre primitif ; c'était la figure de ce que l'apôtre Pierre appelle « le rétablissement de toutes choses », quand Jésus viendra, comme tu l'as dit. Mais, dans notre chapitre, il s'agit simplement du fait que tout esclave hébreu devenait libre, la septième année de son service. Il se pouvait que l'année du jubilé arrivât avant qu'il eût servi six ans, et alors il était libre plus tôt.

SOPHIE. — Je comprends, chère maman. « L'année de relâche » arrivait tous les sept ans, et alors toutes les dettes étaient remises, mais ce n'était pas toujours en cette même année que tous les esclaves étaient libérés.

LA MÈRE. — Tu dis bien, c'étaient deux choses distinctes. Mais dans l'année du jubilé tout se trouvait à la fois, dettes remises, esclaves libérés, et tous rentrant dans leurs possessions.

SOPHIE. — Maman, j'aime beaucoup l'expression « l'année de relâche. » Il me semble que ce devait être un si grand soulagement pour les pauvres débiteurs, de pouvoir se dire : Maintenant nous ne devons plus rien. Comme on devait être heureux dans le pays d'Israël en cette année-là !

LA MÈRE. — En effet, et nous voyons à qui en revenait toute la gloire : c'était à Dieu, car il est dit : « Le relâche de l'Éternel. » C'était Lui qui établis-

sait cela selon les compassions de son cœur envers les nécessiteux et envers ceux qui sont dans la peine. Il ne serait pas monté au cœur de l'homme de remettre les dettes à son prochain. L'homme exige ce qu'il appelle son droit, et si Dieu agissait ainsi, s'il exigeait ce que nous Lui devons, que deviendrions-nous avec nos nombreux péchés ?

SOPHIE. — Ah ! maman, nous serions perdus. Cela me rappelle la parabole du serviteur qui devait à son maître dix mille talents, et le maître lui remit toute sa dette qu'il n'aurait jamais pu payer\*.

LA MÈRE. — Oui, et Dieu, le Dieu qui pardonne abondamment, qui nous remet nos dettes\*\*, voulait que son peuple s'associât à ses pensées de compassion, et agit comme Lui, en remettant les dettes aux pauvres débiteurs. Les nations ne faisaient pas ainsi ; chez les Romains, par exemple, les lois étaient d'une rigueur excessive contre les débiteurs. Mais Dieu, qui mettait son peuple à part des nations, voulait aussi que son peuple Lui ressemblât, et fût ainsi distingué des autres. Et il en est de même pour nous maintenant. Il nous est dit : « Vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné. Soyez donc imitateurs de Dieu\*\*\*. »

SOPHIE. — Mais, maman, nous n'avons pourtant point d'année de relâche, comme les Israélites. Est-ce que l'on doit aussi remettre les dettes, quand quelqu'un vous a emprunté de l'argent ?

LA MÈRE. — Il faut bien te rappeler, mon enfant, que nous ne sommes pas assujettis à des lois et des ordonnances, comme le peuple juif, qui était un peuple terrestre, et avait ses bénédictions promises ici-bas. (Vers. 4.) Le chrétien appartient au ciel, bien

\* Matthieu XVIII, 21-35. — \*\* Ésaïe LV, 7 ; Matthieu VI, 12.

— \*\*\* Éphésiens IV, 32 ; V, 1 ; Colossiens III, 13.

que marchant pour un peu de temps sur la terre ; sa vie est celle de Christ et c'est cette vie qu'il doit manifester. Le Seigneur Jésus a dit : « Donne à qui le demande, et ne te détourne pas de qui veut emprunter de toi. » Il a dit encore : « Prêtez sans rien espérer\* . » Cela ne veut pas dire qu'il faille agir sans sagesse, donner ou prêter à tort et à travers sans discernement. On risquerait de faire du mal en encourageant la paresse et la tromperie. Mais une fois que l'on a jugé que l'on pouvait donner ou prêter devant Dieu, il faut que ce soit « sans rien espérer. » Le chrétien ne peut pas faire valoir ses droits, et, par exemple, appeler en justice quelqu'un à qui il a prêté et qui ne lui rend point\*\*. L'année de relâche dure toujours pour lui. Et s'il donne, sa main gauche ne doit pas savoir ce que fait sa droite\*\*\* ; il fait les choses pour Dieu.

SOPHIE. — Mais, n'est-ce pas, il était permis aux Israélites d'emprunter ? Et penses-tu, chère maman, que nous puissions le faire ?

LA MÈRE. — Ma chère enfant, l'Éternel voulait combattre, chez son peuple, la dureté et l'égoïsme naturels à notre pauvre cœur. Voilà pourquoi il dit : « Tu n'endurciras pas ton cœur, tu lui ouvriras la main pour lui prêter sur gages. » Il ne dit rien quant à la permission d'emprunter, mais il indique la conduite que devait tenir celui à qui on empruntait. Mais pour nous, l'apôtre Paul dit par le Saint-Esprit : « Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer les uns les autres\*\*\*\*. » Si quelqu'un vient emprunter, ne contracte-t-il pas une dette ? Mais si quelqu'un vient nous exposer ses besoins, ou que nous les apprenions, que devons-nous faire ?

\* Matthieu V, 42 ; Luc VI, 34, 35. — \*\* 1 Corinthiens VI, 1-8.  
— \*\*\* Matthieu VI, 3, 4. — \*\*\*\* Romains XIII, 7, 8.

SOPHIE. — Eh bien, maman, il faut lui aider en ce que nous pouvons.

LA MÈRE. — Oui, Sophie; et s'il nous dit : Ce n'est qu'un prêt; je vous le rendrai; alors nous prétions « sans rien espérer. » Dieu veut de ses enfants trois choses, mon enfant. En premier lieu, qu'ils ne recherchent pas les richesses, car, dit l'apôtre, « ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège, » et il dit aussi : « Ayant la nourriture et de quoi nous vêtir, soyons satisfaits\* ». Ensuite, Dieu nous exhorte « à travailler de nos propres mains, » « à manger de notre pain en travaillant paisiblement, » « à travailler en faisant de nos propres mains ce qui est bon, afin d'avoir de quoi donner à celui qui est dans le besoin \*\*. » Et enfin, Dieu veut que nous ayons confiance en Lui, en toutes choses, et quant à nos besoins en particulier; c'est pourquoi il nous dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point \*\*\*. » Ayant de telles paroles de la part de Dieu, le chrétien ne peut-il pas en toute assurance s'attendre à Lui, et observer avec soin cette parole : Ne devez rien à personne? Veux-tu que je te raconte à ce sujet une petite histoire?

SOPHIE. — Oh! oui, maman, bien volontiers.

LA MÈRE. — Un serviteur de Dieu se trouvait une fois dans une grande indigence. Il était allé dans une localité où il n'y avait pas de chrétiens, afin d'y annoncer l'évangile. Il avait espéré y travailler de son métier pour gagner sa vie et celle de sa famille, mais on ne lui donnait rien à faire. Réduit à n'avoir plus même un morceau de pain et ne voulant pas emprunter, il était sorti avec sa famille, après s'être

\* 1 Timothée VI, 8, 9. — \*\* 1 Thessaloniens IV, 11; 2 Thessaloniens III, 12; Éphésiens IV, 28. — \*\*\* Hébreux XIII, 5.

recommandé à Dieu, pour chercher dans les bois quelques fruits sauvages afin d'apaiser leur faim. Comme ils étaient là, à quelque distance du chemin, ils voient venir deux hommes qui avaient l'air de chercher quelqu'un. Ces hommes s'approchent de la famille et demandent : « Connaissez-vous un tel ? » — « C'est moi, » répondit le serviteur de Dieu. — « Voici ce que nous vous apportons, » continuèrent-ils, en lui remettant une certaine somme d'argent. « Dieu nous a mis à tous deux fortement sur le cœur, cette nuit, que vous étiez dans le besoin, et nous sommes venus. » Tu vois, Sophie, comment Dieu répond à qui s'attend à Lui. Ces hommes ne connaissaient le serviteur de Dieu que de nom, et ils avaient fait une course de plusieurs lieues pour le trouver.

SOPHIE. — C'est une belle histoire, chère maman.

LA MÈRE. — Maintenant, nous voyons aux versets 9 et 10, que Dieu connaît bien le cœur méchant et rusé de l'homme\*. Il prévoit ce qui aurait pu se passer dans les pensées d'un Israélite en voyant que l'année de relâche approchait.

SOPHIE. — Oui, maman, il aurait pu se dire : Je ne prêterai pas, puisqu'il n'aura pas le temps de me rendre avant l'année de relâche.

LA MÈRE. — Tu vois combien Dieu traite sévèrement une pensée de ce genre ; il appelle cela une pensée de Béliak, un œil méchant, et il y a du péché en celui qui pense ainsi. Comme nous devons faire attention même à nos pensées à l'égard de nos frères ! L'Israélite, au lieu de ces sentiments égoïstes, est exhorté par l'Éternel à donner libéralement et de bon cœur, quand bien même ç'aurait été au dernier moment de la sixième année, la veille de l'année de relâche. Celui qui prêtait ainsi devait compter sur

\* Jérémie XVII, 9, 10.

l'Éternel, qui promettait de bénir abondamment le généreux donateur, suivant ce que disait plus tard le roi Salomon : « Celui qui use de grâce envers le pauvre, prête à l'Éternel, et il lui rendra son bienfait\*.

SOPHIE. — Ce que tu viens de dire, maman, me rappelle ce que l'apôtre Paul disait et que j'ai lu dernièrement : « Il nous faut secourir les faibles, et nous souvenir des paroles du Seigneur Jésus, qui lui-même a dit : Il est plus heureux de donner que de recevoir \*\* . »

LA MÈRE. — Le même apôtre nous dit aussi à propos d'une collecte faite pour les saints : « Que chacun fasse selon qu'il se l'est proposé dans son cœur, non à regret, ou par contrainte, car Dieu aime celui qui donne joyeusement \*\*\* . » Ainsi nous voyons, mon enfant, que Dieu désire que nous n'ayons pas des pensées égoïstes, mais que nos cœurs soient larges pour donner, comme l'est aussi le sien. C'est ce qu'a fait le Seigneur Jésus qui, « étant riche, a vécu dans la pauvreté pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis \*\*\*\* . » Nous avons dans le premier temps de l'assemblée chrétienne un bel exemple de ce que produit la grâce de Dieu dans les cœurs qui ont reçu la vie de Christ. Le Seigneur Jésus n'avait commandé aux siens autre chose que de s'aimer . « Comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous \*\*\*\*\* . » Et quand le Saint-Esprit fut venu, alors cet amour fut réalisé, et chassa du cœur des croyants l'égoïsme qui nous est naturel. L'homme dit : « Ceci est à moi ; j'ai droit sur cela. » Mais nous lisons des premiers chrétiens :

\* Proverbes XIX, 17. — \*\* Actes XX, 35. — \*\*\* 2 Corinthiens IX, 7. — \*\*\*\* 2 Corinthiens VIII, 9. — \*\*\*\*\* Jean XIII, 34, 35.

« La multitude de ceux qui avaient cru était un cœur et une âme ; et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait qu'elle fût à lui ; mais toutes choses étaient communes entre eux \* . » Tu vois que cela allait bien plus loin que ce que Dieu demandait de son peuple terrestre, Israël. C'était le fruit de la vie de Christ. Ce n'est pas que celui qui possédait fût obligé de donner : il pouvait garder \*\* ce qui était à lui ; le pauvre ne pouvait pas dire : Ce que tu as est à moi ; mais celui qui avait donnait, parce qu'il aimait. Ce que Dieu demande, et ce que produit seule la vie de Christ en nous, c'est que celui qui a donne, et que celui qui n'a pas s'attende à Dieu.

SOPHIE. — Il y a encore une parole qui m'a frappée, chère maman ; c'est celle-ci : « Le pauvre ne manquera pas au milieu du pays. » (Verset 11.) Elle m'a fait souvenir que le Seigneur Jésus a dit à peu près la même chose à ses disciples, quand Marie avait versé le parfum sur ses pieds : « Vous avez toujours des pauvres avec vous, et quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien \*\*\* . »

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; Dieu veut que nous ayons l'occasion de faire du bien ; « du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi \*\*\*\* . » Il veut que nous soyons ses imitateurs, marchant selon le modèle que Christ nous a laissé : pardonnant comme Lui, aimant comme Lui, donnant comme Lui, même jusqu'à notre propre vie \*\*\*\*\*. Maintenant rappelle-moi quel est le second sujet du chapitre. (Vers. 12-18.)

SOPHIE. — C'est qu'après six ans de service, l'esclave hébreu devait être renvoyé libre, que ce fût un homme ou une femme.

\* Actes IV, 32-37. — \*\* Actes V, 4. — \*\*\* Marc XIV, 7. — \*\*\*\* Galates VI, 10. — \*\*\*\*\* 1 Jean III, 16, 17.

LA MÈRE. — Mais ne remarques-tu pas qu'il y avait autre chose à faire que de les renvoyer libres ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman, et cela montre bien comme Dieu s'intéressait à eux, et voulait qu'on prit soin d'eux. Il fallait leur donner libéralement du bétail, du blé et du vin ; car s'ils n'avaient rien eu, ils auraient dû se vendre de nouveau pour ne pas mourir de faim.

LA MÈRE. — Dieu voulait ainsi associer son peuple à ses pensées de riche bonté. Quand il nous a bénis, il aime que nous soyons pour les autres des moyens de bénédiction. Ce que les Israélites donnaient, était ce dont Dieu les avait bénis, ce qu'il leur avait donné. Mais dans ce que Dieu voulait que l'on fit au pauvre esclave, nous avons la figure de ce que Lui-même a fait envers nous d'une manière bien plus merveilleuse. Il nous sauve, il nous affranchit de la puissance du péché et du diable, et ensuite il nous donne ce qu'il a de plus précieux pour nourrir et réjouir nos âmes, Jésus lui-même. Les Israélites devaient donner libéralement ; Dieu nous donne son propre Fils et avec Lui toutes choses \*. Mais lis au verset 15, pourquoi les Israélites devaient agir ainsi ?

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je le vois, chère maman. C'est en souvenir de ce qu'ils avaient été esclaves au pays d'Égypte et de la délivrance que Dieu leur avait accordée. Dieu leur avait montré toute sa bonté, et maintenant ils devaient être aussi bons, et trouver plaisir à renvoyer libres leurs frères esclaves.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'est quand nous connaissons et croyons l'amour de Dieu pour nous, que nous aimons nos frères et sommes heureux de faire quelque chose pour eux : « Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère ». » Et alors, cela ne semble pas

\* Romains VIII, 32. — \*\* 1 Jean IV, 11, 21 ; V, 1-5.



dur d'obéir à Dieu. (Vers. 18.) Mais il pouvait arriver qu'un esclave préférât ne pas profiter de la liberté qui lui était donnée. Quelle raison pouvait-il avoir ?

SOPHIE. — C'est qu'il aimait son maître et sa maison, et se trouvait bien chez lui. Je pense, chère maman, que cela prouvait, aussi, que son maître avait été bon à son égard. Mais que voulait dire que le maître lui perçait l'oreille contre la porte ?

LA MÈRE. — Tu l'as lu, Sophie, c'était pour marquer que désormais il ne pourrait plus recouvrer sa liberté ; il était fixé à la maison, serviteur à toujours. Quand il refusait d'être libre, il savait à quoi il s'engageait. Mais il aimait son maître plus que sa liberté et les dons qu'il aurait reçus, et il choisissait de servir à toujours un si bon maître. Nous avons là une précieuse leçon pour nous, mon enfant. Quand une fois nous avons goûté la bonté et l'amour du Seigneur, voudrions-nous un autre Maître ?

SOPHIE. — Non, maman ; le Seigneur Jésus est digne que nous soyons tout à Lui, constamment et pour toujours.

LA MÈRE. — Puisses-tu, ma chère fille, le servir, en effet, tous les jours de ta vie. Mais maintenant, lis-moi au chapitre XXI de l'Exode, les versets 1 à 6.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Maman, c'est presque la même chose que ce que nous avons lu dans notre chapitre. Seulement, dans l'Exode, l'esclave dit : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants. » Veux-tu m'expliquer la différence qu'il y a dans ces deux cas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Je pense que le passage de l'Exode est un type du Seigneur Jésus. Ce précieux Sauveur, le Fils de Dieu, est devenu un homme pour être serviteur ici-bas : « Le fils de l'homme est venu pour servir, » dit-il lui-même, et

il a été le parfait serviteur de Dieu jusqu'à la mort \*. Mais il y avait pour Lui, outre Dieu son Père, les siens qu'il aimait, l'Église pour laquelle il s'est livré, et, pour eux, il a voulu être serviteur à toujours; non pas seulement mourir pour les sauver, mais demeurer serviteur pour l'amour d'eux. Lis premièrement, dans l'évangile de Jean, chapitre XIII, verset 5.

SOPHIE (*lit*). — « Puis il verse de l'eau dans le bassin et se met à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. » Il faisait comme un serviteur, chère maman. Quelle bonté et quelle humilité de sa part !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et cela représente les soins actuels du Seigneur Jésus pour les siens, afin de les maintenir propres pour la présence de Dieu. Nous traversons un monde où se trouve le péché; il nous entoure de toutes parts et nous manquons souvent; mais le Sauveur qui nous aime est notre Souverain Sacrificateur devant Dieu, pour nous soutenir dans notre infirmité, il intercède pour nous; et il est notre Avocat auprès du Père quand nous avons manqué \*\*. C'est ainsi qu'il lave nos pieds et qu'il est serviteur : « Il a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau, par la parole \*\*\*. » A présent, lis-moi encore dans l'évangile de Luc, chapitre XII, verset 37.

SOPHIE (*lit*). — « Bienheureux sont ces esclaves que le Maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis, qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avancant, il les servira. » C'est donc dans le ciel, chère maman, que Jésus veut servir

\* Matthieu XX, 28; Philippiens II, 6-9. — \*\* Hébreux VII, 25; IX, 24; 1 Jean II, 1, 2. — \*\*\* Éphésiens V, 25, 26.

les siens. Que c'est beau ! Qui aurait pu penser cela ?

LA MÈRE. — Tel est, mon enfant, l'amour merveilleux du Sauveur.

SOPHIE. — Je comprends maintenant la différence entre ce qui est dit dans le Deutéronome et dans l'Exode. Dans le premier, cela se rapporte plutôt à nous. Dieu nous a aimés le premier et nous désirons le servir. Cela parle de *notre* obéissance ; dans l'Exode, il s'agit du Seigneur Jésus. Et ne penses-tu pas que c'est pour cela que le Deutéronome parle aussi de la *servante* ? (Vers. 17.) Alors, cela concerne aussi toi et moi, et toutes les femmes et les jeunes filles qui connaissent l'amour du Seigneur.

LA MÈRE. — Peut-être bien, Sophie. En tout cas, il n'y a point de différence, les femmes comme les hommes ont le glorieux privilège de pouvoir servir Jésus \*. Il y a encore, comme tu l'as remarqué, un dernier sujet dans notre chapitre. C'est ce qui concerne les premiers-nés mâles du bétail. Ils étaient sanctifiés, c'est-à-dire consacrés à l'Éternel, et devaient lui être offerts en sacrifice. Mais est-ce que tous devaient être ainsi offerts ?

SOPHIE. — Non, maman ; on ne pouvait pas sacrifier ceux qui avaient un défaut corporel.

LA MÈRE. — Peux-tu me dire pourquoi ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est que l'on ne doit rien offrir de mauvais à l'Éternel. Ce ne serait pas l'honorer.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; et l'Éternel, dans le prophète Malachie, reprend le peuple d'Israël de ce qu'il lui apportait en offrande des bêtes aveugles, boiteuses, ou malades \*\*. Mais penses-tu que ce fût la seule raison ? Que représentaient les sacrifices ?

SOPHIE. — Je comprends, maman, ce que tu veux

\* Luc VIII, 3; Marc XV, 40, 41. — \*\* Malachie I, 8, 13, 14.

dire. Les sacrifices représentaient Christ qui a été offert en sacrifice sur la croix. Et il était sans aucun défaut, saint et innocent. Il est comparé à un agneau sans défaut et sans tache\*.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Et il est encore dit de lui : « Il s'est offert Lui-même à Dieu sans tache \*\* . » Tu vois aussi que, quand les Israélites avaient ainsi offert à l'Éternel les premiers-nés de leurs troupeaux, au lieu qu'il avait choisi pour mettre son nom, eux et leurs familles mangeaient ces sacrifices en présence de Dieu. Dieu aime à nous avoir en sa présence, nous nourrissant par la foi de Celui en qui il trouve ses délices, c'est-à-dire de Christ lui-même. C'est ainsi que nous sommes en communion avec Lui.

\* Hébreux VII, 26 ; 1 Pierre I, 19. — \*\* Hébreux IX, 14.

---

Ah ! rejetez bien loin votre propre justice :  
Elle n'est devant Dieu qu'un linge tout souillé ;  
Placez tout votre espoir dans le seul sacrifice,  
Qui peut remplir de paix votre cœur travaillé.

Le sang de Jésus-Christ, versé sur le Calvaire,  
Seul lave nos péchés et nous ouvre le ciel ;  
Venez donc, sans tarder, au Maître débonnaire ;  
Près de Lui vous aurez un repos éternel.

Apprenez près de Lui combien son cœur vous aime ;  
Suivez dans le désert la voix du bon Berger,  
Pour avoir ses brebis il s'est livré Lui-même,  
Pour elles son amour ne peut jamais changer.

---



## Les derniers jours de Fanny D.

A l'époque où commence ce récit, Fanny D. avait dix ans et demi. Elle jouissait du précieux privilège d'avoir une mère chrétienne, pleine de sollicitude pour l'âme de ses enfants, et vivement désireuse qu'ils fussent amenés à Christ et marchassent d'une manière digne du Seigneur.

Fanny suivait, depuis près de deux ans, une école dirigée par une maîtresse pieuse, qui avait à cœur d'élever les enfants selon Dieu et sous les enseignements du Seigneur. Elle avait aussi suivi une école du dimanche, où les vérités du salut étaient présentées avec assez de simplicité et de clarté, pour que les enfants de son âge pussent les comprendre ; mais, malgré tous ces avantages, son cœur n'avait pas été touché par la grâce de Dieu. Elle n'avait pas compris qu'elle était une pauvre pécheresse perdue que Jésus était venu chercher et sauver. D'un caractère naturellement léger, elle n'apportait pas aux enseignements qu'elle recevait et aux appels du

Seigneur, l'attention sérieuse sans laquelle rien ne peut profiter. Elle n'avait pas encore cru de cœur au Seigneur Jésus-Christ.

Cependant, depuis quelque temps, on avait remarqué qu'elle était moins facilement distraite, et diverses choses faisaient espérer qu'une œuvre de grâce commençait dans son âme. Les exemples suivants pourront servir à le montrer.

Sa mère s'était aperçue qu'elle manquait de droiture et marchait par des voies détournées. Profondément affligée, elle parla un jour très sérieusement à Fanny de ce défaut, lui faisant remarquer que, quand bien même elle réussirait à tromper les hommes, et se montrerait à eux autre qu'elle n'était, elle ne pouvait échapper aux regards de Dieu, qui connaissait toutes ses ruses et la voyait telle qu'elle était. Puis sa mère pria avec elle, demandant avec larmes au Seigneur, de donner à son enfant de marcher selon la vérité en toutes choses. Fanny fut tellement touchée de voir sa mère pleurer à son sujet, que, dès ce moment, elle ne retomba plus dans ce genre de fautes.

Un autre jour, sa sœur aînée souffrant beaucoup d'une douleur au pied, lui demanda de prier Dieu pour qu'il la soulageât. Fanny pria aussitôt, et voyant que les souffrances de sa sœur ne diminuaient pas, elle continua à prier, jusqu'à ce que celle-ci fut enfin soulagée.

Frappée, dans une autre occasion, des cris d'un vieillard malade qui habitait un appartement voisin, elle se demandait ce qu'elle pourrait faire pour lui. « Je vais, » dit-elle, « lire un chapitre près de la cloison ; peut-être l'entendra-t-il ; sans cela, le Seigneur l'entendra » : et elle se mit à lire le chapitre IV de l'épître aux Philippiens.

Ce fut le jour du nouvel-an que Fanny tomba

malade. Ce jour-là, elle avait remis à ses parents une lettre que je vais vous transcrire :

« Mes chers parents !

» Je vous écris cette petite lettre pour vous faire part de mes bonnes résolutions. Je prie Dieu qu'il vous conserve encore cette année, et qu'il me fasse la grâce de vous donner moins de peine que vous n'en avez eu jusqu'à présent. Je prie aussi Dieu qu'il me donne plus d'ordre et d'activité, afin que je montre à mon frère et à mes sœurs un bon exemple et que nous soyons toujours d'accord. Que notre bon Dieu veuille bénir notre bon papa de toute grâce spirituelle et temporelle. Qu'il veuille m'aider dans ces résolutions, afin que ce ne soit pas seulement dans ce jour, mais pour tout le courant de l'année. Veuillez aussi le demander à Dieu pour votre enfant qui désire de tout son cœur vous être agréable.

» FANNY D. »

La maladie de Fanny ne présenta d'abord rien d'alarmant. A la fin du second jour, elle avait même demandé à se lever, ce qu'on ne lui permit pas, mais elle put s'amuser avec sa sœur et chanta des cantiques. Dans la nuit, des douleurs d'entrailles commencèrent, et sa mère la veilla. Elle lui parla des choses de Dieu, et lui lut le troisième chapitre de l'évangile de Jean, puis elle lui demanda : « Croistu avoir la vie éternelle ? » Fanny lui répondit : « Maman, je ne peux pas encore croire. » Quelques heures plus tard, elle dit : « Un passage m'occupe ; c'est celui-ci : « Qui croit au Fils, a la vie éternelle ; » mais qui désobéit au Fils, ne verra point la vie, mais » la colère de Dieu demeure sur lui \*. » Après ces paroles, elle garda le silence durant quelques moments, puis elle dit : « Oh ! maman, je ne crains

\* Jean III, 36.

plus la mort ; je sens que je suis réconciliée avec notre bon Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. »

Dès ce moment, elle saisit clairement le salut par la foi en Christ. Elle avait compris la grâce de Dieu, qui « a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle\*, » et jusqu'à la fin elle se reposa avec confiance sur les déclarations de la parole de Dieu. Il fut évident que l'Esprit Saint agissait en elle pour la soutenir et l'éclairer de plus en plus.

Le cinquième jour, sa mère envoya auprès d'elle sa sœur aînée, désirant qu'elles se pardonnassent mutuellement les torts qu'elles avaient eus l'une envers l'autre. Fanny était déjà très faible, mais elle n'eut pas plutôt entendu sa sœur aborder ce sujet, qu'elle s'écria avec vivacité : « J'ai bien plus besoin que tu me pardonnes que moi de te pardonner. »

Du 5 au 13, sa faiblesse fut telle qu'elle ne lui permettait presque pas de parler. Cependant, elle exprima plus d'une fois, d'une manière claire, sa confiance en Jésus pour le salut, et l'amour qu'elle éprouvait pour ce bon Sauveur. La pensée de sa fin prochaine, bien loin de l'affliger, la réjouissait. Plusieurs fois elle demanda aux enfants de Dieu qui venaient la voir, de prier pour elle, et toujours elle en était remplie de joie.

Dans la soirée du 13, au sortir d'un bain, elle se trouva si soulagée, qu'elle ne pouvait dire combien elle était heureuse. « Que Dieu est bon, » disait-elle, « je crois que je serai bientôt guérie. Si c'est sa volonté que je me rétablisse, combien je me réjouis de retourner à ma chère école où l'on est si heureux, parce qu'on y parle de Jésus et qu'on y prie ! Que je

\* Jean III, 16.



voudrais y aller tout le jour ! Je serai bien plus sage que je ne l'ai été ; car, avant le nouvel-an, je ne me suis pas conduite comme j'aurais dû le faire. »

On lui demanda si elle regretterait de quitter ce monde, au cas où le Seigneur l'appellerait à lui. — « Oh ! non, » répondit-elle, « je serai si heureuse avec Jésus ; car il est si bon, il est si bon. J'aurais bien aimé rester encore avec ma chère maman, mais si ce n'est pas la volonté de Dieu, je serai encore plus heureuse et je l'attendrai auprès de Lui. »

« J'aime tant mon cher papa, » dit-elle encore avec une grande affection ; « il est si bon ; mais Dieu ne lui a pas encore accordé sa grâce. Je voudrais tant lui parler de Jésus, mais ma voix est trop faible pour qu'il puisse m'entendre. Je prie beaucoup pour lui, mais Dieu ne m'a pas encore exaucée. J'espère qu'il le fera quand il le trouvera bon. Ce n'était pas encore le moment, j'attendrai. »

Le médecin étant venu la voir, elle lui dit : « Je suis beaucoup mieux, Monsieur. Je vous remercie de tous les soins que vous m'avez donnés. »

« Tu te trompes, mon enfant, » lui répondit le médecin, « tu es au contraire bien malade ; tu vas déloger dans peu de temps. »

Alors elle répondit avec une expression de bonheur : « Je serai donc bien heureuse. »

Le médecin ajouta : « Et tes péchés, que sont-ils devenus ? »

— Ils ont été mis en poussière, dit-elle avec assurance.

— Et par qui ?

— Par Dieu lui-même, à cause de l'amour de Jésus ?

— Et à quel moment ?

— Quand il est mort sur la croix. Je ne crains pas de mourir, ajouta-t-elle, je serai si heureuse.

— Comment vois-tu Jésus? lui demanda-t-il encore; est-ce sur la croix?

— Non; c'est dans la gloire.

Comme elle témoignait sa douleur de ne pouvoir parler à son père, sa mère lui dit : « Dis-moi ce que tu voudrais lui dire, et je le lui dirai de ta part. »

— Eh bien, dis-lui qu'il croie au Seigneur Jésus, et il sera bien heureux.

Dans un autre moment, elle dit :

— J'aimerais bien voir ma sœur Marie; et comme celle-ci tardait à rentrer, elle répéta son désir. Lorsque sa sœur fut venue, elle lui dit en l'embrassant :

— Adieu, Marie; je vais bientôt mourir.

Marie lui répondit : « Est-ce que tu me pardonnes? »

— Oh! c'est toi.... dit-elle; et ses douleurs l'empêchèrent de finir sa pensée.

Plus tard, elle exprima combien elle était heureuse d'être souvent visitée par des personnes qui connaissaient le Seigneur Jésus, et qui lui parlaient de Lui. « Combien j'aime les enfants de Dieu; ils ne me fatiguent jamais; leurs paroles me font toujours du bien; mais les conversations des personnes du monde me font du mal, elles sont si inutiles. O mon Dieu, que tu es bon! » répéta-t-elle plusieurs fois.

— Pourquoi trouves-tu Dieu si bon? lui demanda-t-on.

— Parce qu'il m'a rachetée. Oh! que je me réjouis d'être avec mon Sauveur! Je serai si bien! Combien je suis heureuse! Il m'a pardonné tous mes péchés.

Dans la matinée du 14, elle confessa le nom du Seigneur devant tous ceux qui vinrent la voir, et particulièrement ses tantes, ses amies et sa cousine. Elle les invita à croire au Seigneur Jésus, afin d'être heureuses comme elle. L'une d'elles s'étant approchée de son lit en sanglotant, Fanny lui dit : « Ne

pleure pas, ma chère Clémentine, je suis si heureuse. »

Dans la journée du 15, durant laquelle sa faiblesse augmenta beaucoup, elle demanda un livre de cantiques. Elle en lut la préface adressée à l'Église de Dieu, puis elle chanta le cantique qui commence par ces mots :

« Sur toi, Sauveur, qui se fonde, etc. »

Depuis ce moment-là jusqu'à sa fin, elle ne put parler que très peu, à cause de son extrême faiblesse. Cependant, le 16, après une nuit de souffrances, elle chanta encore ce verset de cantique :

Qu'en Toi ma paix soit parfaite !  
Sois mon rocher, ô Dieu fort !  
    Dans la tempête  
    Deviens mon port,  
    Et ma retraite  
    Même en la mort.

Elle eut, pendant cette journée, la visite de quelques amis, et comme on lui demandait si elle n'était pas bien fatiguée : « Les enfants de Dieu ne me fatiguent pas, » dit-elle.

Un autre jour, voyant sa mère pleurer auprès d'elle, elle lui dit : « Ne pleure pas, ma bonne petite maman ; je ne m'en vais qu'un moment avant toi, puis tu viendras, et j'irai à ta rencontre, et nous ne nous quitterons jamais. »

On aimerait connaître ce qui se passa dans le cœur de Fanny pendant les derniers jours de sa vie ; mais sa faiblesse était devenue telle, qu'il ne lui était presque plus du tout possible de parler. Mais sa douceur, son calme toujours le même, et la sérénité de son visage presque détruit, ne laissaient pas le moindre doute sur la communion non interrompue de son âme avec Dieu qui l'avait rachetée par Christ, et qui la préparait pour la gloire.

Elle priait souvent sa mère de lui lire quelques portions de la parole de Dieu et de prier avec elle, et ce fut peu après une semblable demande que son esprit quitta sa tente terrestre, pour aller auprès du Seigneur. Elle attend là, avec Jésus en qui elle a cru, la résurrection et la gloire.

Chers enfants, qui venez de lire ces quelques détails sur la fin de Fanny D., recevez l'enseignement et l'appel que par là le Seigneur vous adresse. Vous êtes, comme elle, naturellement légers; vous avez aussi un cœur rusé; vous avez déjà commis bien des péchés qui vous condamnent devant le Dieu juste et saint. Chers enfants, vous avez besoin d'un nouveau cœur; vous avez besoin de pardon; vous avez besoin de posséder la vie éternelle. Eh bien, c'est en Jésus seul que vous pouvez avoir ces choses; c'est en venant à Lui, c'est en croyant en Lui que vous les obtiendrez. Écoutez l'appel plein d'amour que ce bon Sauveur vous adresse, quand il dit : « Venez à moi. »

La mort de Fanny D., qui n'avait pas encore onze ans, vous montre que l'on peut mourir à tout âge. Elle était bien éloignée de penser, le jour du nouvel-an, que sa fin serait si prochaine. Vous de même, chers jeunes amis, vous ne pensez peut-être pas que vous soyez près de votre dernière heure. Et cependant, qui vous dit que ce ne sera pas pour demain? Qui vous dit que, comme Fanny, vous ne serez pas, avant peu, couchés sur un lit de maladie d'où vous ne vous relèverez pas? Qui vous dit que vous reverrez une autre année. Prenez donc garde. Hâtez-vous de répondre à l'invitation de Jésus, venez à Lui; vous aurez le pardon de vos péchés et la vie éternelle, et si la mort venait pour vous, comme Fanny, vous n'auriez pas peur, vous seriez heureux de vous en aller pour être avec Jésus.

Heureux l'enfant qui, sentant sa misère,  
 Près du Sauveur est venu s'abriter !  
 Jésus l'accueille et Dieu devient son Père ;  
 Il est en paix : rien ne peut l'agiter.

Heureux l'enfant qui, marchant sur la trace  
 Du bon Berger qui se donna pour lui,  
 Prête l'oreille à la voix de sa grâce,  
 Et trouve en Lui son sûr et ferme appui.

Vienne à sonner pour lui la dernière heure,  
 Il ne craint point : son cœur repose en paix ;  
 Vers Dieu son Père, en sa sainte demeure,  
 Heureux enfant, il s'en va pour jamais.

---

## Entretiens sur le Deutéronome.

### MOÏSE ENSEIGNE AU PEUPLE

LA MANIÈRE DONT IL DEVRA SE CONDUIRE EN CANAAN.

(Chapitres XII-XXVI.)

LA MÈRE. — Aujourd'hui, Sophie, nous lirons ensemble le commencement du chapitre XVI, jusqu'au verset 17.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je vois, maman, que Moïse recommande aux Israélites de célébrer trois fêtes : la Pâque, qu'il appelle aussi la fête des pains sans levain, la fête des semaines, et la fête des tabernacles, et je vois aussi qu'à ces trois fêtes, tous les Israélites devaient se rassembler au lieu que l'Éternel aurait choisi. C'est pour cela, n'est-ce

pas, que le Seigneur Jésus alla avec ses parents à Jérusalem à la fête de Pâque\*?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et nous le voyons y aller aussi plus tard, soit à la même fête des pains sans levain, par exemple, avant sa mort\*\*, soit à la fête des tabernacles\*\*\*, et, dans les Actes, beaucoup de Juifs de tous pays se trouvaient rassemblés à Jérusalem pour la fête des semaines ou de la Pentecôte, quand le Saint-Esprit descendit sur les apôtres\*\*\*\*.

SOPHIE. — Ce devait être bien beau de voir la multitude des Israélites venant de toutes les parties du pays, afin de se réunir au lieu que Dieu avait choisi dans le pays de Canaan\*\*\*\*. Ils pouvaient se souvenir ensemble de toute sa bonté envers eux, et le bénir.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. C'est pour cela que l'Éternel aimait à rassembler son peuple autour de Lui-même. Il voulait aussi, par là, les garder de l'idolâtrie, en leur rappelant qu'il était leur Dieu. C'aurait été agir contrairement à la pensée de Dieu si quelqu'un avait dit : Je puis tout aussi bien célébrer ces fêtes chez moi ; ou bien si ceux d'un même endroit se fussent arrangés entre eux pour ne pas aller au lieu que l'Éternel avait choisi, sous le prétexte que c'était loin et que les fêtes pouvaient être gardées en n'importe quel lieu. Ils auraient désobéi à Dieu, qui voulait avoir tout son peuple ensemble, dans l'unité, autour de Lui. De même aujourd'hui, les enfants de Dieu devraient se rassembler tous ensemble, au nom de Jésus seulement, comme ne formant qu'un seul corps.

\* Luc II, 41, 42. — \*\* Matthieu XXVI, 2. Voyez aussi Jean II, 23. — \*\*\* Jean VII, 2. — \*\*\*\* Actes II, 1. — \*\*\*\*\* Lisez en rapport avec cela le Psaume CXXII.

SOPHIE. — Chère maman, il m'est venu à la pensée deux choses, dont je désire te parler. D'abord je me rappelle que, dans le Lévitique, il est parlé de sept fêtes, tandis qu'ici il n'y en a que trois. Peux-tu me dire pourquoi ?

LA MÈRE. — Les fêtes ici ont surtout pour objet de rassembler les Israélites autour de l'Éternel, maintenant qu'ils sont dans le pays, afin qu'ils gardent le sentiment de leur unité comme peuple et la pensée du seul vrai Dieu, leur Dieu, sous le gouvernement duquel ils se trouvaient. C'est pourquoi Dieu choisit les trois principales, Pâque, Pentecôte et les Tabernacles. Les autres se reliaient d'ailleurs intimement à ces trois. A la Pâque se rattache la fête des pains sans levain qui la suivait immédiatement, de sorte qu'elles sont pour ainsi dire confondues ; la fête des prémices de la moisson \* se célébrait aussi presque en même temps, c'est-à-dire le lendemain du sabbat qui suivait la Pâque. Les trois autres fêtes, celle des trompettes, celle des expiations et celle des tabernacles, se suivaient aussi de très près, et la dernière était, on peut dire, le couronnement des deux autres \*\*.

SOPHIE. — Je comprends, maman. Je voulais te dire aussi que j'avais été frappée en voyant que ces trois fêtes sont mentionnées dans le Nouveau Testament, en rapport avec le Seigneur Jésus et les apôtres.

LA MÈRE. — Cela ne doit pas t'étonner, Sophie. Ces fêtes qui reportaient la pensée des Israélites vers leur délivrance de l'Égypte, et en même temps, sur les bénédictions que Dieu leur accordait dans le

\* Lévitique XXIII, 9-14. — \*\* Voyez, pour l'explication de toutes ces fêtes, *La Bonne Nouvelle*, année 1882, pages 64, 83, 108.

pays de Canaan, et sur le repos dont ils jouissaient après tous les travaux de l'année, étaient, tu le sais bien, des types ou figures de ce que Dieu a accompli par son Fils bien-aimé, et de ce qu'il veut encore accomplir pour la bénédiction des siens. Ne te souviens-tu pas de ce que signifie la Pâque ?

SOPHIE. — Oui, maman ; elle rappelait aux Israélites, d'abord, que Dieu les avait abrités contre le jugement par le sang de l'agneau mis sur les portes ; ensuite, qu'en cette même nuit, il les avait fait sortir d'Égypte. Et je sais que cela représente le sang du Seigneur Jésus, qui nous sauve de la colère et nous délivre. Tu m'as dit aussi que les pains sans levain nous enseignent que nous avons à vivre dans la séparation du mal, du péché, dont le Seigneur Jésus nous a délivrés. Mais je ne comprends pas pourquoi les pains sans levain sont appelés *pains d'affliction*. Il me semble que l'on ne peut pas s'affliger quand on est sauvé.

LA MÈRE. — Dieu voulait par là rappeler aux Israélites, la triste condition où ils étaient quand Dieu vint les sauver, et ils devaient s'en souvenir tous les jours de leur vie. Ils avaient dû sortir en hâte, pressés par les Égyptiens, qui ensuite les poursuivirent, de sorte qu'ils furent complètement délivrés et purent chanter de joie, seulement quand ils eurent passé la mer Rouge. La Pâque et les pains sans levain leur rappelaient *le jour* de leur sortie, alors qu'ils étaient si misérables ; ce jour-là n'était pas encore celui de la joie.

SOPHIE. — Mais, maman, cela nous concerne-t-il aussi ? Ne devons-nous pas toujours nous réjouir ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant ; mais le chrétien ne saurait se rappeler Christ, notre Pâque qui a été sacrifiée pour nous, sans se souvenir aussi que cesont ses péchés qui ont été la cause des



souffrances et de la mort du Seigneur ; et comment n'en serait-il pas affligé ? Et quand notre cœur sent cela, nous détestons le péché, nous ne voulons pas y rester, nous ôtons le vieux levain du mal pour faire la fête avec les pains sans levain de la vérité et de la sincérité \*. Mais lorsque ensuite on pense que ce précieux Sauveur est maintenant en haut dans le repos et la gloire, après nous avoir sauvés parfaitement, le cœur peut se réjouir.

SOPHIE. — Merci, chère maman. Je crois bien comprendre ce que tu viens de me dire.

LA MÈRE. — La vie du chrétien est une vie sérieuse, mon enfant ; tout mal en pensées, paroles et actes, doit en être soigneusement exclu, de même que le levain devait être exclu de tout le pays d'Israël. C'est une vie consacrée uniquement à Celui qui pour nous est mort et ressuscité \*\*. Il nous faut avoir sous les yeux la mort de Christ et la croix de Christ. Christ a souffert, quelle parole pour le cœur du chrétien ! Et il a souffert *pour nous* ! Mais cela n'exclut pas un bonheur réel, au contraire, c'en est le vrai fondement. Et c'est ce que nous voyons dans la seconde fête, la Pentecôte. Te rappelles-tu ce qui arriva en ce jour-là ?

SOPHIE. — Oui, maman ; le Saint-Esprit promis par le Seigneur fut répandu sur les disciples \*\*\*.

LA MÈRE. — Le Saint-Esprit n'était pas seulement pour les disciples d'alors, mais pour tous les croyants \*\*\*\*. Et quand il habite en nous, il produit dans nos cœurs des effets bien précieux. Nous en avons l'image dans ce qui était prescrit aux Israélites. En premier lieu, ils devaient apporter un tribut d'offrande volontaire selon que l'Éternel les aurait

\* 1 Corinthiens V, 7, 8. — \*\* 2 Corinthiens V, 15. — \*\*\* Actes II, 1-4. — \*\*\*\* Actes II, 39.

bénis. Mais ils n'auraient jamais pu faire cela, s'ils n'avaient pas joui de la délivrance que préfigurait la Pâque. Et maintenant nous, quand nous sommes sauvés, nous recevons le Saint-Esprit qui vient demeurer en nous, et nous sommes rendus capables aussi d'apporter à Dieu une offrande volontaire. Sais-tu laquelle ?

SOPHIE. — Oh ! maman, je pense que c'est nous-mêmes, tout entiers, que Dieu veut. Je me rappelle un passage où Paul dit : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu \* . »

LA MÈRE. — Oui, et c'est selon que nous avons été bénis. Nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle en Christ dans les lieux célestes, ce qui est bien plus qu'en Canaan, et nous avons reçu le Saint-Esprit qui nous rend capables d'être ainsi tout entiers à Dieu. Peux-tu voir maintenant une seconde chose que les Israélites devaient faire, et dont il n'est pas parlé pour la Pâque ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il est dit : *Et tu te réjouiras*. Je comprends pourquoi ils se réjouissaient. Ils étaient comblés de bénédictions ; mais comment cela s'applique-t-il à nous ?

LA MÈRE. — Le Saint-Esprit en nous, nous montre Christ maintenant ressuscité et glorifié à la droite de Dieu ; il est la preuve de notre union avec Christ, là haut. Il est le sceau que Dieu met sur nous comme étant ses enfants bien-aimés \*\*, ses héritiers et cohéritiers de Christ, et ainsi il remplit nos cœurs de joie. Le royaume de Dieu, dit l'apôtre Paul, est « justice, et paix, et joie, dans l'Esprit Saint. » Et

\* Romains XII, 1. — \*\* Jean XVI, 14 ; XIV, 20 ; Romains VIII, 14-17.

dans les Actes, nous lisons que « les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint ». Mais les Israélites ne se réjouissaient pas seuls des biens que l'Éternel leur avait dispensés.

SOPHIE. — Non, maman. Leurs familles et leurs serviteurs, et puis ceux qui ne possédaient rien, les Lévites, les étrangers, les orphelins, les veuves, avaient aussi part à la joie. Je pense, maman, que c'est parce que les Israélites leur donnaient des biens qu'ils avaient eux-mêmes reçus de Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Et c'est là aussi un fruit que produit le Saint-Esprit dans le cœur du chrétien. Nous en voyons la preuve, d'abord relativement aux biens de ce monde, dans la manière dont les premiers disciples subvenaient aux besoins les uns des autres, comme nous en avons parlé la dernière fois. Mais ce que le Saint-Esprit opère dans le cœur de l'enfant de Dieu, c'est un ardent désir de voir les autres participer aux bénédictions spirituelles dont il est enrichi. Lis au chapitre VII de Jean, versets 37 et 38.

SOPHIE (*lit*). — « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là, et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. »

LA MÈRE. — Et l'évangile ajoute : « Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui. » Tu vois, mon enfant : le pauvre pécheur va au Sauveur pour être désaltéré, c'est-à-dire, pour recevoir les bénédictions de la paix, du salut, de la vie éternelle ; et quand nous en jouissons par le Saint-Esprit, nous devenons comme des canaux par les-

quels Dieu déverse sur d'autres les mêmes bénédictions.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman. Et même une enfant comme moi peut être employée de Dieu ?

LA MÈRE. — Oui, ma chère Sophie. Rappelle-toi l'histoire de la petite Anna\*. Elle fut un moyen de bénédiction pour ses grands parents et sans doute pour d'autres. C'est ainsi que l'évangile s'est répandu et se répand encore. Mais le passage que tu as lu, nous rappelle la troisième fête.

SOPHIE. — Celle des Tabernacles, maman, où Jésus monta en secret à Jérusalem\*\*. Pourquoi le Seigneur fit-il cela ?

LA MÈRE. — C'est que cette fête était une figure de la pleine bénédiction dont les Juifs auraient joui s'ils avaient reçu Jésus comme leur Messie. Au lieu de cela, ils l'ont rejeté, et Jésus ne pouvait pas monter pour célébrer la fête. Le temps n'était pas venu pour manifester sa gloire. Il fallait d'abord qu'il souffrit. Avant qu'il revienne, il a envoyé le Saint-Esprit pour nous révéler des choses plus excellentes, les célestes. Au lieu d'un peuple sur la terre, béni de bénédictions terrestres, comme les Juifs, Dieu a maintenant un peuple qu'il forme pour le ciel, qu'il bénit de bénédictions spirituelles, dans les lieux célestes en Christ, son bien-aimé Fils\*\*\*. C'est une bien belle et bien glorieuse part que le Seigneur nous donne. Mais continuons notre chapitre. Quand est-ce que les Israélites devaient célébrer la fête des Tabernacles ?

SOPHIE. — C'est quand ils auraient recueilli leur moisson et leur vendange.

LA MÈRE. — Oui, après leurs travaux, ils devaient

\* *Bonne Nouvelle*, année 1884, page 21. — \*\* Jean VII, 1-9. — \*\*\* Éphésiens 1, 3-5.

se réjouir du repos et des bénédictions que Dieu leur donnait, et non seulement eux, mais aussi leur famille, ainsi que les pauvres et les destitués.

SOPHIE. — Et il y a un mot qui m'a frappé, maman, c'est celui-ci : « *et tu ne seras que joyeux.* » Il n'y avait dans leur joie aucun mélange de tristesse, parce que Dieu les bénissait.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant; et c'est ce qui arrivera quand la fête des Tabernacles aura son accomplissement, quand Christ viendra régner \*. Mais déjà maintenant, ce qui rend nos cœurs joyeux d'une joie ineffable et glorieuse, c'est la jouissance de la bénédiction de Dieu dans la connaissance de Christ. Aussi l'apôtre Paul disait-il aux chrétiens de Philippes : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur \*\*. » Le chrétien possède en Christ une bénédiction si grande, une source de joie si complète et si parfaite, qu'il peut même se réjouir dans la tribulation \*\*\*. Ainsi sa joie est plus grande que celle des Israélites.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que quand tu as lu avec moi le Lévitique, tu m'as dit que la fête des Tabernacles représentait le temps où les Juifs, après avoir mené deuil sur leurs péchés et reconnu Jésus comme leur Roi, seraient rétablis dans leur terre.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, après qu'auront eu lieu la moisson et la vendange de la terre; l'une représente le jugement de Dieu qui séparera les justes des méchants; l'autre, un jugement qui infligera à ces derniers un châtiment terrible, comme quand on écrase les raisins dans une cuve et que nul n'échappe \*\*\*\*.

\* Voyez Psaumes LXXII, CL, LXV, LXVI, XCVII-C. —

\*\* Philippiens IV, 4. — \*\*\* Romains V, 3. — \*\*\*\* Apocalypse XIV, 14-20.

SOPHIE. — Et ensuite, il y aura paix et bénédiction sur la terre. Comme l'on est heureux de penser à ce temps-là. Maintenant, j'ai aussi remarqué que quand on allait ces trois fois l'an, au lieu que l'Éternel avait choisi, il est dit : « On ne paraîtra pas devant l'Éternel à vide, mais chacun selon ce que sa main peut donner. » Était-ce à Dieu que l'on devait offrir ce que l'on pouvait donner ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que c'était pour les Lévites, les veuves, les orphelins, les étrangers. Dieu avait béni les enfants d'Israël, ce n'était pas pour qu'ils jouissent égoïstement de leurs biens, mais afin qu'ils en fissent part à d'autres. Et c'est aussi une recommandation qui concerne les chrétiens : « Que chaque premier jour de la semaine, chacun de vous mette à part chez lui, accumulant selon qu'il a prospéré \* . » Le premier jour de la semaine rappelle la plus riche bénédiction : Christ ressuscité. Puis : « Que votre abondance supplée à leurs besoins. » « Que chacun fasse selon ce qu'il s'est proposé en son cœur. » « Que celui qui est enseigné fasse part de tous ses biens à celui qui l'enseigne. » « Que les riches soient prompts à donner. » « N'oubliez pas de faire part de vos biens \*\* . » Nous qui avons tout reçu du Seigneur, ne donnerions-nous pas aux autres, selon que nous pouvons donner ?

\* 1 Corinthiens XVI, 2. — \*\* 2 Corinthiens VIII, 14 ; IX, 7 ; Galates VI, 6 ; 1 Timothée VI, 17-19 ; Hébreux XIII, 17.

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A mes jeunes lecteurs . . . . .	3
Histoire de Marthe . . . . . 5,	21
L'état éternel, quand le Fils aura remis le royaume à Dieu le Père . . . . .	14
« Il y a ici un petit garçon » . . . . .	54
Les deux jeunes chevrriers . . . . .	74
Blanchie dans le sang de l'Agneau . . . . .	94
Histoire d'Uranie R. . . . .	101
Combien deux enfants aimaient la Bible et avaient confiance en Dieu . . . . .	118
Régina . . . . .	121
La première prière . . . . .	141
Les soins de Dieu pour les petits . . . . .	158
Dieu prend soin des orphelins . . . . .	161
Le pharisien et le péager . . . . .	187
« Maman, Jésus aime Lizzie » . . . . .	193
Les derniers jours de Fanny D. . . . .	221
 Mœurs et coutumes bibliques :	
Le pain . . . . .	33
Le blé et les champs de blé . . . . .	41
L'eau et les puits . . . . . 61,	81
Sur l'hospitalité et les repas . . . . . 114,	133
Les maisons . . . . . 175,	181
Sur les tombes et les funérailles chez les anciens	201

# ÉTUDES BIBLIQUES

Pages

## Entretiens sur le Deutéronome :

Moïse rappelle au peuple comment l'Éternel l'a amené jusqu'au Jourdain (chap. I-IV) . . . . .	8, 25
Moïse présente aux Israélites les motifs qu'ils ont d'obéir (chap. V-XI) . . . . .	47, 67, 88, 107, 127
Moïse enseigne au peuple la manière dont il devra se conduire en Canaan (chap. XII-XXVI) . . . . .	152, 167, 196, 208, 229

## POÉSIES

La grande fête . . . . .	20
Le sentier du juste . . . . .	99
La Bible . . . . .	140
En attendant ! . . . . .	160
Poésies diverses . . . . .	28, 32, 106, 220, 229

